This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Saint Eureux

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

TOME SIXIÉME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

E SAINT-EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR;

r Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION.

TOME SIXIE'ME.

LIBRA
NEW-YO

M. DCC. LIII.

TABLE

DES PIECES

DU TOME SIXIÉME

LETTRE de Mademoiſelle de l'Encl
à M. de Saint-Evremond. page
A Monſieur Hampden, en ſtyle de M
rot.
Au même, en même ſtyle.
Scéne en Muſique.
A M. le Duc de Nevers, pour Madame l
Ducheſſe Mazarin. 1
Lettre à M. * * *, pour Madame la Du
cheſſe Mazarin. 11
Lettre à M. * * *, au nom de Madame l
Ducheſſe Mazarin. 13
Lettre à Madame la Ducheſſe de Nevers,
au nom de Madame la Ducheſſe Ma-
zarin. 14
Lettre à M. * * *, au nom de Madame la
Ducheſſe Mazarin. 15
Jugement ſur quelques Auteurs François,
à Madame la Ducheſſe Mazarin. 17
Sur la diſpute touchant les Anciens & les
Modernes. *Stances irrégulieres.* 19
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 29
A la même. *Flatté d'une douce eſpérance.*
30

de Saint-Evremond.
Dialogue ſur la maladie
cheſſe Mazarin. *O n*
une tête ſi belle.
Sur le mois de Mars. *St*

Sur ce que Madame Ma
mander de ſes nouvel
qu'elle avoit ſongé qu
Prologue en Muſique.
Billet à Madame la D
Quoique la mort paro
Sur la mort de Madame M
irrégulieres.
Epitaphe de Madame Mi
Sur la Satire de M. Deſp
femmes.
Lettre à Madame la Duch
A la même. *A Bourbon*
chauds.

Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 79
Sur la mort de la Reine. *page* 80
Epitre de M. l'Abbé de Chaulieu à Madame la Ducheſſe Mazarin. 81
Réponſe de M. de Saint-Evremond à M. l'Abbé de Chaulieu. 83
A Madame la Ducheſſe Mazarin. *Beauté, des mortels chérie.* 85
Lettre à M. le Marquis de Miremont. 88
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 91
Billet à la même. 93
A Monſieur le Chevalier Colt. 94
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 99
A la même. 101
A la même. 102
A la même. 103
A la même. 104
A la même. 105
A M. le Marquis de Miremont. 106
Sur le mal des yeux de Madame Mazarin. 109
Des Avantages de l'Angleterre. 110
Au Roi, ſur la découverte de la conſpiration contre ſa perſonne. *Stances irrégulieres.* 115
Fragment ſur le même ſujet. 116
Lettre à M. Barbin. 117
Epitaphe de M. le Comte de Grammont, avec le portrait de l'Auteur. 119
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 122

TABLE

Fragment d'une Lettre à M. le
Grammont.
Sur l'amour de la vie. *Stances i*

Lettre à M. le Marquis de Saiſſ
de Madame la Ducheſſe Maz
Lettre à Madame la Ducheſſe Ma
A la même.
Réponſe au Plaidoyer de M. E
M. le Duc Mazarin, contre
Ducheſſe ſon Epouſe.
Réponſe au Plaidoyer de M. Er
Réglemens de M. le Duc Maza
Lettre à M. le Comte de Gramm
Billet à Madame la Ducheſſe Ma
A la même.
A la même.
Les douceurs de la vie d'un
Stances irrégulieres.
Le Concert de Chelſey, ſur l
avoit couru de la mort de
Mazarin.
Billet à M. le Comte de Gramm
Billet à Madame la Ducheſſe Ma
A la même.
A la même.
A la même.
Lettre à Mademoiſelle de l'Enc
Chanſon. A Madame Mazarin.
Billet à Madame la Ducheſſe Ma
A la même.

Réponſe au Jugement de M. l'Abbé Renaudot, ſur le Dictionnaire hiſtorique & critique de M. Bayle. *page* 187
Billet à M. Silveſtre. 190
Jugement de M. de Saint-Evremond, ſur la critique de ſes Ouvrages, & ſur leur Apologie. A Monſieur Silveſtre. 191
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 194
A la même. 195
A la même. *ibid.*
Sur ce que Madame de Sandwich avoit envoyé à Madame Mazarin du Mouton & des Lapins de Bath. 196
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 199
Au Roi, ſur la Paix de Ryſwick. *Stances irrégulieres.* 200
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 203
Les Poules de Lesbos. *Fable allégorique.* 204
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 205
Réponſe de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 208
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 210
A la même. 211
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 212
Sur le Quiétiſme. 213
Sur le même ſujet. *Stances irrégulieres.* 215
Dialogue ſur le Quiétiſme. 216

Lettre de Mademoiſe
de Saint-Evremonc
Réponſe de Monſieu
à Mademoiſelle de
Billet de Monſieur J
veſtre.
Lettre de Monſieur J
Saint-Evremond.
Réponſe de Monſieu
à Monſieur Julien.
Billet à Madame la D
Lettre de Mademoiſe
de Saint-Evremonc
A Madame Hervart.
Sur le Roi d'Eſpagn
Lettre à Monſieur Sil
Sur la mort de Madan
rin. *Stances irrégu*
Lettre de Mademoiſe
de Saint-Evremonc

DES PIECES.

Lettre de M. de Saint-Evremond à M. le Marquis de Canaples. page 260
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 262
Lettre à Mylord Montaigu. 263
Lettre à Monſieur ***. 265
Huitain. *Enfin j'ai reconnu la flatteuſe eſpérance.* 269
Eloge de Guillaume III. Roi d'Angleterre. *ibid.*
Sur le même ſujet. 271
Billet à Madame de la Perrine. 272
A la même. 273
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 274
Billet à M. des Maizeaux. 275
Lettre à Mylord Galway. 277
Billet à Madame de la Perrine. 279
Billet à Monſieur Silveſtre. 28
Au même. 28
A Madame de la Perrine. *Stances irrégulieres.* 2
Portrait de Madame de la Perrine. *Sonnet irrégulier.* So
Billet à Monſieur Silveſtre.
Lettre à Monſieur le Prince d'Auve
Portrait du Roi.
Lettre à M. des Maiſeaux.
Lettre de M. des Maiſeaux à M. de Evremond, ſur le Roman de l

Billet à Monſieur Silv
Billet à Madame de la
A la même.
A M. Silveſtre. *Stance*
Billet à Madame de la
A la même.
Sur la tyrannie de la R
Lettre à Madame de la
A la même.
Lettre à M. le Comte
ſeil d'Eſtat de Son A
ſeigneur le Grand

Billet à Monſieur Silve
Billet à Madame de la P

Fin de la Table des

J V R E S

: MONSIEUR

AINT-EVREMOND.

. E T T R E

DE MADEMOISELLE

E L'E N C L O S

A MONSIEUR

E SAINT-EVREMOND.

JE défie Dulcinée de ſentir avec plus de joie le ſouvenir de ſon Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, : la *triſte figure* n'a point diminué le mé- ite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur orce & de leur perſéverance : conſervez-

me. Vous avez un ami (
de Province, qui doit ſa f
mens ; c'eſt le ſeul vieilla
ridicule à la Cour. Monſ
ne vouloit vivre que pou
il le verroit pere de famill
ſant. Il a plus dit de plaiſa
velle dignité, que les autre
M. Delbene, que vous a
ſaſon, eſt mort à l'Hôpita
les jugemens des homme
d'Olonne vivoit (a), & qu
tre que vous m'écrivez, il
tinué votre qualité de ſon
ſieur de Lauſun eſt mon v
vos complimens. Je vous
dremens ceux de Monſieu
Je vous demande inſtamm
venir Monſieur de Ruvigny

A MONSIEUR
HAMPDEN,

En Style de MAROT.

J'Avois deſſein de vous écrire en proſe ;
Mais votre lettre à Mylord Godolphin,
Qui confondroit le Grec & le Latin,
Me m'a permis de hazarder la choſe.
Je ne ſuis plus pour les ſiécles paſſés ;
Les temps nouveaux, vieux temps ſont effacés ;
Dont vous donnez une preuve aſſez belle
Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle.
Aux Anciens qui toujours feuilletez,
Vous ſavez rendre un fort méchant office :
En écrivant vous les décréditez,
Plus qu'en liſant ne leur rendez ſervice :
Noirs amateurs d'obſcure antiquité
Ont confondus par votre netteté :
Mais que fait-on ſi tard à la *Contrée* ?
Votre conſtance aux champs eſt bien outrée.
Venez revoir cette grande Cité
Où vous attend mainte & mainte Beauté.
Mainte Beauté ! dira quelqu'importune :
Toutes, dirai-je en ne parlant que d'une ;

Car la nature en elle a ramassés
Attraits épars & charmes divisés.
Baptiste a fait pour vous des fleurs nouvelles
Pour vous la Fosse a fait deux grands tableaux
Vous trouverez bien des livres nouveaux.
Que faites-vous si tard à la *Contrée* ?
Votre constance aux champs est bien outrée :
Les bons discours comme les bons repas,
Assurément ne vous y manquent pas :
Mais de beaux yeux ont sur vous tant d'empire
Qu'il faut partir, il faut qu'on se retire :
Je vous presetis de leur part le retour,
Et l'ordre exprès de leur faire la cour.
Quittant ces lieux où régne l'excellence
Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance
N'oubliez pas certain rouge Poisson
Exquis au goût, & peu connu de nom (1);
N'oubliez pas jeunes Coqs de bruyere,
D'autres oiseaux qu'à Londres on ne voit gué
N'oubliez rien, hormis la Venaison
Que vous pourrez laisser à la maison.

APOSTILLE.

Depuis un temps la reine des appas,
Corps glorieux devenue ici-bas,
Ne mange point ; il convient la remettre
En appétit, & je finis ma Lettre.

(1) Ce Poisson assez semblable à la Truite, se trouve dans les Lacs du Duché de Lancastre : on l'appelle en Anglois *Sharr*.

AU MESME.

En même Style.

QUand j'ai mangé ces excellentes Perles
Que nous fournit Tunbridge avec ſes eaux,
Turbots me ſont ainſi que ſeroient Merles,
Ayant mangé Cailles & Perdreaux.
Rome faiſoit mal-à-propos la vaine
D'*Acciperenſer*, de *Scarus*, de *Murene*;
Rien ne ſauroit de la Perle approcher;
Pas *Silurus* qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire;
Domitien fit régler par l'Etat
Sauce au Turbot comment ſe devoit faire:
S'il eût pour vous aſſemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;
Il n'avoit pas le goût ſi délicat:
Fineſſe en goût n'étoit pas caractére
De vieux Romains; c'eſt talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHILANDRE, CALISTE.

LISIS.

JE ne puis plus dissimuler ;
Il faut mourir ou vous parler,
Aimable & charmante Julie :
En pêchez-vous de me charmer,
Pour m'empêcher de vous aimer ;
Autrement, c'est fait de ma vie.

JULIE.

On ne doit point ſonger à ſe défendre.
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre.

LISIS.

Julie, entreprendre ſur vous,
Auroit l'air d'une violence.

JULIE.

Liſis, un attentat ſi doux
Ne paſſa jamais pour offenſe.

LISIS.

Tourmens des cœurs, ardens deſirs,
Contraintes, douloureux ſoupirs;
Tout ce que l'Amour a de peines
Pour ceux qu'il a mis dans ſes chaînes,
ou ſe va convertir en ſolides plaiſirs.

LE CHŒUR.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit
Rien que la premiere nuit:
De-là juſques au veuvage
Ce n'eſt plus un favori,
Ce n'eſt plus une maîtreſſe:
Adieu, douceur & tendreſſe,
C'eſt la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toujours vous gronde,
Vous défend de voir le monde,
Vous fait de votre maiſon
Une eſpéce de priſon.

C'eſt à vous

DA

S'il arrive c

Que l'indulg

Ne trouve pa

Dans la grav

Auſſi-tôt la

De votre fâch

Eſt bizarreme

De mille fou

Et de cette fi

L'éclat ſe fait

Les ſages cach

De ſe défaire

PHILA

Victimes de l'I

Je plains votre

Ou de languir

Dans

PHILANDRE.

Du bas ſoin de la famille,
D'élever garçon & fille
Qui vous feront enrager,
C'eſt à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'aventure,
Que l'indulgente Nature
Ne trouve pas ſes douceurs
Dans la gravité des mœurs,
Auſſi-tôt la fantaiſie
De votre fâcheux Epoux
Eſt bizarrement ſaiſie
De mille ſoupçons jaloux;
Et de cette frénéſie
L'éclat ſe fait par les fous:
Les ſages cachent l'envie
De ſe défaire de vous.

Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une affaire ;
Mais ce crime cher & doux
Avec vous ne plairoit guére.

LE CHŒUR.

Nos ſoins & nos avis ſont ici ſuperflus ;
Vous en ſavez beaucoup, nous ne vous plaignons plus.

A MONSIEUR
DUC DE NEVERS,
POUR MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN (1).

SI je pouvois *poſtillonner*
Cette diſgrace infortunée
Où le Deſtin m'a condamnée,
Je ſerois prête à retourner
A la grande & ſuperbe Ville
Qui jadis m'a ſervi d'aſyle ;
Et loin de mon funeſte époux

(1) bien entendre cette
faut lire l'EPITRE
e Duc de Nevers
ne la Ducheſſe de

Bouillon, inſerée dans le IIe. Tom. des MELANGES *curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de Saint-Evremond*, &c.

Et rend mon malheu
Que je voudrois, hélas ! pro
Le riche & gros Marchand tout
Des menus Créanciers la petit
Me vient éveiller le
Et fait durant la nuit l'office
Ne verrai-je donc point achev
Les Cieux pour les Bouillons fe
Le Connétable eſt mort, la Co
Et mon aſtre me voit encore
Je n'ai plus aucun bien à goûter
Tout le bonheur que j'ai vient d
Par la réflexion je reſſens vos pl
Et forme pour moi-même à pein
Que le bien aimé de l'
Deſtructeur de tout Ma
S'éleve par degrés à la haute entr
De confondre le Mazar
Pour mieux

Dont les herbes ſont l'ordinaire, (1)
ous mangez Veau gras, Truffes, Pigeons
dieu.

LETTRE
MONSIEUR ***,
MADAME LA DUCHESSE
A ZARIN.

ne ſuis pas étonnée que Monſieur
zarin faſſe courir le bruit, qu'il n'a
u'à moi de retourner en France :
e la ſe rois beaucoup, ſi des gens rai-
bles ſe laiſſoient ſurprendre à ſes arti-
& pouvoient être perſuadés de ſes
nges. Comme nous ne ſommes ja-
convenu en rien, je prendrai une
toute contraire à la ſienne, en ne
t que des vérités. Il y a dix ans que
ſieur Mazarin m'a ôté une penſion de
-quatre mille francs, qui m'avoit été
ée pour ſubſiſter. Ce retranchement

Je reverrois ma sœur, & vivrois avec vous;
Mais l'inéxorable adversaire
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me désespere,
Sans me donner tréve ni paix,
Et rend mon malheur sédentaire,
Que je voudrois, hélas! promener déformais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'assassine;
Des menus Créanciers la petite vermine
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'office de lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma misere!
Les Cieux pour les Bouillons se sont enfin ouverts;
Le Connétable est mort, la Comtesse prospére,
Et mon astre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres;
Tout le bonheur que j'ai vient de celui des autres:
Par la réfléxion je ressens vos plaisirs,
Et forme pour moi-même à peine des desirs;
Que le bien aimé de l'Eglise,
Destructeur de tout Marotin,
S'éleve par degrés à la haute entreprise
De confondre le Mazarin.
Pour mieux fonder mon espérance;
Je mets au Ciel ma confiance,
J'attens mon secours du bon Dieu:
Vous nous le conseillez, Frere,
Nous parlant toujours du saint lieu;

Dont les herbes ſont l'ordinaire, (1)
Quand vous mangez Veau gras, Truffes, Pigeons.
Adieu.

LETTRE
A MONSIEUR ***,
POUR MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE ne ſuis pas étonnée que Monſieur Mazarin faſſe courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France : mais je la ſerois beaucoup, ſi des gens raiſonnables ſe laiſſoient ſurprendre à ſes artifices, & pouvoient être perſuadés de ſes menſonges. Comme nous ne ſommes jamais convenu en rien, je prendrai une voye toute contraire à la ſienne, en ne diſant que des vérités. Il y a dix ans que Monſieur Mazarin m'a ôté une penſion de vingt-quatre mille francs, qui m'avoit été donnée pour ſubſiſter. Ce retranchement me contraignit à faire des dettes conſidérables, qui ne me permirent pas de ſortir d'Angleterre, où je demeurai importunée

(1) La Trappe.

de mes créanciers; mais non pas persécutée au point que je l'ai été depuis ce temps-là.

Toutes choses ont changé. La révolution est arrivée : je me suis vûe sans secours, sans moyen de payer mes vieilles dettes, & trop heureuse d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fusse menacée d'aller en prison. La permission de m'arrêter en des lieux privilegiés, ne laissoit pas de se donner; & quand je sortois de mon logis, ce n'étoit jamais avec assûrance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuse nécessité, quelques-uns de mes amis & quelques Marchands même, se sont obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans, & ont été bien-tôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de créanciers, & ceux-ci ne prennent guéres moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant, je leur suis redevable du peu de liberté dont je jouis, & de la subsistance que j'ai trouvée jusqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voilà le véritable état où j'ai été & la véritable condition où je suis; assûrément elle ne sauroit être plus mauvaise. Je mérite d'être secourue de mes amis & plainte des indifférens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres & inutile pour moi. Je ne dirai rien davantage.

LETTRE
A MONSIEUR ***,
AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

L'On ne peut pas être plus ſenſible que je ſuis au témoignage de votre affection; mais ſouffrez, Monſieur, que je me plaigne de l'injuſtice des conjectures que l'on fait ſur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je fuſſe demeurée, on auroit raiſon : mais on veut que je retourne en France, & on me laiſſe dans l'impoſſibilité de ſortir d'Angleterre. De toutes les vérités du monde, il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longue, où l'explication de mes ſentimens eſt plus étendue. Je vous prie, Monſieur, de me croire auſſi véritable que je la ſuis, particuliérement dans la proteſtation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

DE NEVERS

AU NOM DE MADAME LA DUCH

MAZARIN.

JE n'ai jamais douté, Madame, que vous ne priſſiez toute la part qu'on prendre à mes intérêts. J'ai attendu d tre amitié ce que vous pouviez attend la mienne. Il n'eſt pas beſoin de no donner de nouvelles aſſurances dans Lettres, étant auſſi sûres que nous ſon l'une de l'autre ſur tout ce qui nou garde. Je croyois que rien ne me d ſurprendre touchant le procedé de M ſieur Mazarin; je ne laiſſe pas de m'é ner qu'après m'avoir ôté ma penſion

AINT-EVREMOND. 1

ès un procedé ſi honnête ; un
obligeante, des actions ſi géné
m'étonne, dis-je, qu'il ait l
ouloir bien que je demeure ave
t commencer par payer toute
, m'aſſûrer de ma ſubſiſtance &
en liberté de ſortir d'Angleterre,
la de la Juſtice de Meſſieurs du
nſeil, & de la vôtre, Madame,
me croyiez auſſi véritablement
, &c.

E T T R E

ONSIEUR ***,

DE MADAME LA DUCHESSE

A Z A R I N.

oujours crû ce que vous avez la
de m'écrire ſur mes affaires, &
ie que mes ſentimens ſe trouvent
es aux vôtres. Monſieur Mazarin
s ſongé ſincérement à me ravoir.
u, comme vous le dites fort bien,
déchoir de mes droits, & après
rendue malheureuſe durant ſa vie,
chrétiennement que je ſerois mi-

ſérable après ſa mort. Voilà, Monſieur,
ſainte joie qu'il a voulu me donner.
vous conjure de me continuer vos ſoins
vos ſecours dans la ſuite d'une affaire
apparemment ne finira pas ſi-tôt. Malg
l'application de Monſieur Mazarin ,
attend bien moins de la Providence que
ſon induſtrie le ſuccès de ſes perſécutio
je ne penſe pas que Meſſieurs du Gra
Conſeil me faſſe décheoir de mes droit
mais ſi Monſieur Mazarin n'eſt pas obli
de payer mes dettes , comment ferai-
avec mes créanciers, & où trouverai-je
moyens de ſubſiſter , en attendant qu
ſoient ſatisfaits ? Les Marchands m'o
prêté de bonne foi ; les gens de conditi
m'ont obligée de bonne grace ; mais ils
veulent pas perdre leur argent. Que fer
je ? Il faut faire ce que dit Monſieur M
zarin , & qu'il ne pratique pas ; me rem
tre de tout à la Providence. J'y ajoûte
le ſoin de mes proches & de mes ami
particuliérement les vôtres , Monſieur,
me laiſſent une obligation que je n'oubli
rai jamais.

JUGEMEN

[redacted]

JUGEMENT
SUR
LQUES AUTEURS FRANÇOIS.

MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

'OICI, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé ſur quel-uns de nos Auteurs.

[ALHERBE a toujours paſſé pour le plus llent de nos Poëtes ; mais plus par le & par l'expreſſion, que par l'inven- & par les penſées.

'n ne ſauroit diſputer à VOITURE le nier rang, en toute matiere ingénieuſe alante : c'eſt aſſez à SARAZIN d'avoir cond, pour être égal au plus eſtimé anciens en ce genre-là.

ENSERADE a un caractere ſi particu- une maniere de dire les choſes ſi agréa- qu'il fait ſouffrir les pointes & les

rès ſa mort. Voilà, Monſieur, la
e qu'il a voulu me donner. Je
ure de me continuer vos ſoins &
rs dans la ſuite d'une affaire qui
nent ne finira pas ſi-tôt. Malgré
on de Monſieur Mazarin, qui
n moins de la Providence que de
rie le ſuccès de ſes perſécutions,
ſe pas que Meſſieurs du Grand
e faſſe décheoir de mes droits :
nſieur Mazarin n'eſt pas obligé
mes dettes, comment ferai-je
créanciers, & où trouverai-je les
e ſubſiſter, en attendant qu'ils
ſfaits ? Les Marchands m'ont
onne foi ; les gens de condition
gée de bonne grace ; mais ils ne
s perdre leur argent. Que ferai-
faire ce que dit Monſieur Ma-
qu'il ne pratique pas ; me remet-
à la Providence. J'y ajoûterai
mes proches & de mes amis,
ement les vôtres, Monſieur, qui
une obligation que je n'oublie-

E MENT
SUR
AUTEURS FRANÇOIS.
ME LA DUCHESSE
ZARIN.

, Madame, le JUGEMENT
us m'avez demandé ſur quel-
os Auteurs.
E a toujours paſſé pour le plus
os Poëtes ; mais plus par le
xpreſſion, que par l'inven-
penſées.
roit diſputer à VOITURE le
, en toute matiere ingénieuſe
'eſt aſſez à SARAZIN d'avoir
our être égal au plus eſtimé
i ce genre-là.
E a un caractere ſi particu-
iere de dire les choſes ſi agréa-
it ſouffrir les pointes & les
plus délicats.
igédie, CORNEILLE ne ſouf-
il ; RACINE de ſupérieur. La
aracteres permettant la con-

currence, si elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des passions, par la sublimité du discours: *Racine* trouve son mérite en des sentimens plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier, enleve l'ame; l'autre, gagne l'esprit: celui-ci, ne donne rien à censurer au lecteur; celui-là, ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'ouvrage, *Racine*, plus circonspect, ou se défiant de lui-même, s'attache aux Grecs, qu'il possede parfaitement: *Corneille*, profitant des lumieres que le temps apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne connoissoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modéle; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus d'honneur à notre siécle que DESPREAUX. En faire un éloge plus étendu, ce seroit entreprendre sur ses ouvrages, qui le font eux-mêmes.

LA FONTAINE embellit les FABLES des Anciens; les Anciens auroient gâté les CONTES de *la Fontaine*.

PERRAULT a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes. A tout prendre, son Li-

re (1) me ſemble très-bon, curieux, utile, apable de nous guérir de beaucoup d'erreurs. J'aurois ſouhaité que le *Chevalier* ût fait moins de contes, que le *Préſident* ût un peu plus étendu ſes raiſons, l'*Abbé* eſſerré les ſiennes.

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Meſſieurs avoient été en ma place, pour vous voir tous les jours & recevoir les lumiéres que vous inſpirez, il auroit paſſé les Anciens & les Modernes. J'en ai profité ſi peu, que je ne mérite aucun rang parmi ces illuſtres.

SUR LA DISPUTE

TOUCHANT

LES ANCIENS ET LES MODERNES.

STANCES IRRÉGULIERES.

LA FRANCE dans ſa Poëſie,
Veut qu'on s'exprime noblement:
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément,
Et l'impétueuſe ſaillie

(1) PARALLELE des Anciens & des Modernes.

Qui se pousse extravagamment ;
Le sens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obscurément ;
Mystérieuse allégorie,
Faux sublime, vain ornement ;
Tout cela choque son génie,
Son goût, son juste sentiment.

✦

Qui peut avoir l'heureux partage
Du naturel & du bon sens ;
Et sait bien le mettre en usage
A des charmes assez puissans.

✦

Rien ne convient, rien ne contente ;
Sans le secours de la raison ;
Sans elle une chose plaisante
Déplait pour être hors de saison.

✦

La régle au naturel unie,
Le tour, le nombre, l'harmonie ;
Le savoir sans obscurité,
Et la force sans dureté,
L'aversion du faux sublime,
La hauteur juste, légitime,
Ces bassesses de la raison
De Pindare si mépriſées,
Sont par Malherbe autoriſées.

✦

Il faut un peu de jugement

Dans l'héroïque emportement,
J'aime mieux la ſage furie,
Que dans Malherbe l'on décrie;
J'aime mieux les juſtes beautés
Des emportemens concertés,
Que la ſublime extravagance
Dont je vois faire tant de cas,
Ce merveilleux, cette excellence
Qu'on admire, & qu'on n'entend pas.

S'il revient des *Jeux Olympiques*,
Alors les ODES PINDARIQUES
Feront valoir tous leurs grands mots
A bien louer des chariots,
A célébrer une victoire
Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus:
Quand on loue au tems où nous ſommes,
Il ne faut louer que des hommes;
Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure,
Se laiſſe échapper la nature
De ſon véritable ſujet,
Pour ſe faire un nouvel objet.

Sans y penſer, il a l'*Aurore*,
Au lieu de celle qu'il adore;

De une vaine & fauſſe ir
Qu'il en a voulu ſe forn
D'ailleurs, aller à l'iner
Et prendre trop de libe
Que ce qui n'eſt point v
Ait au moins l'air de vé

Quand on veut traiter d
Tout caractere de ſageſſ
En quel état ſe réduit-c
D'avoir honte de la rai

Ah ! Si Malherbe étoit
Il pourroit, ſelon mon
Orer la *fleur* aux marte
Les *langues d'argent* aux
N'auroit pitié des rivie
Qu'on *verſent* dans leur

Qui *du feu de ſes beaux cheveux*,
De *ſes beaux yeux veut ſécher l'onde*,
Seroit ſans doute un merveilleux,
Que Malherbe ôteroit du monde.

✠

Il banniroit de tout printemps
Les coraçons verds palpitans,
Que Gongora donne au lierre.
Quand les zéphirs lui font la guerre (1).

✠

On ſait bien que la fiction
Eſt du droit de la Poëſie;
Mais ayons la diſcrétion
De ménager la fantaiſie,
Et faiſons que l'invention
Au bon goût ſoit aſſujettie.

✠

Que l'AMOUR perde ſon *bandeau*,
Son *arc*, *ſes flèches*, ſon *flambeau*;

Concetti Eſpagnols Luis de Gongora, e des Poëtes Lyriagnols. Il naquit à le 11 de Juillet une famille diſtin*Sangre ſue Noble de y uno*, dit l'auteur . On l'envoya faire à Salamanque; & bien-tôt connoître eſprit vif & mor. le talent naturel it pour la Poëſie, il s'attacha d'une façon particuliere. Il embraſſa enſuite l'Etat Eccleſiaſtique, & fut fait Chapelain du Roi & Prébendier de l'Egliſe de Cordoue, où il mourut le 23 de Mars 1627. Ses Poëſies ſont pleines de pointes & d'expreſſions guindées; les comparaiſons en ſont peu juſtes, & les métaphores dures & outrées. Enfin, il eſt ſi obſcur, que les Eſpagnols lui ont donné le ſurnom de MERVEILLEUX.

Devenu paſſion humaine,
Qu'il donne à la jeune beauté ;
Au jeune amant, autant de peine
Qu'au temps de ſa Divinité.

*

Le Cheval emplumé, *Pegaſe*, ne ſera
Déſormais aucun vol que dans nos Opera :
Parnaſſe, *Hélicon* & *Permeſſe*,
Ce vieil attirail de la Gréce,
N'eſt plus aujourd'hui qu'un grand
Vuide de ſens & de raiſon.

*

Divines *Filles de Mémoire* (1)
Dont on implore le ſecours,
Et lorſqu'on célébre la gloire,
Et lorſqu'on chante les amours,
Laiſſez à notre fantaiſie
L'honneur de notre Poëſie.

*

Bûveurs d'eau du ſacré Vallon,
Demeurez avec *Apollon*
En Italie, où ſa préſence
Eſt plus néceſſaire qu'en France.

*

Ayons plus d'égards pour *Bacchus*.
On dit qu'il a planté la Vigne :
Conſervons encore *Vénus*,
Sa beauté l'en rend aſſez digne :

(1) Muſes.

Autres Déesses, autres Dieux
Feront bien de quitter ces lieux.

✣

Mais, sans *Mars*, qui fera la guerre ?
Sans *Jupiter*, plus de tonnerre.
Qui s'embarquera sur les eaux,
Si *Neptune* n'est favorable ?
Qui garantira les Vaisseaux
Des rochers & des bancs de sable ?

✣

Mettons-nous l'esprit en repos
Sur le Tonnerre & sur les Flots :
L'ordinaire & honteux pillage,
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir notre ouvrage,
Découvre notre pauvreté.

✣

Qu'un Auteur dont la veine usée,
Manque de nouvelle pensée,
Fournisse à sa stérilité
Leur pompeuse inutilité ;
Mais que ceux dont le beau génie
Est exempt de la tyrannie
De ces vieux siécles tant vantés,
Aiment de modernes beautés.

✣

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des nouveautés ?

Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne sont plus que dans un Livre,
Où morts présomptueux, ils nous donnent des loix?
Modernes, reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

*

Le Partisan outré de tous les Anciens (1),
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens:
Il a fait aux Grecs plus d'injure,
Par ses Vers si rares, si beaux,
Qu'il n'en fera par sa censure
Aux Fontenelles, aux Perraults.

*

Quand il paroît aux Modernes contraire,
Aux Anciens il doit être odieux:
Tout ce qu'il fait, est fait pour leur déplaire;
Si bien écrire, est écrire contr'eux.

*

Corneille, Racine, Moliere,
Aux gens d'une pure lumiere,
Font dire qu'ils ont surpassé
Les grands maîtres du temps passé.

*

CORNEILLE de ses propres ailes,
S'éleve à des beautés nouvelles,

(1) Monsieur Despreaux: Voyez la VIE de Monsieur de Saint-Evremond sur l'année 1652.

Qu'Ariſtote même ignoroit :
Et RACINE en ſuivant les traces
De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A paſſé leur art & leurs graces.

✣

Cette merveille de nos jours,
MOLIERE aux François regrettable,
Et qu'ils regretteront toujours,
Se trouveroit inimitable
A ceux qu'il avoit imités,
S'ils ſe voyoient reſſuſcités.

✣

Dans l'air galant du badinage,
L'eſprit délicat, le goût fin
De VOITURE & de SARAZIN,
Nous feront avoir l'avantage.

✣

A FONTAINE embellit les ſujets inventés
Que l'on appelle FABLES ;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

✣

L'AMINTE la plus accomplie
Des Paſtorales d'Italie,
Face les Paſteurs que la Grece décrit,
On prendra d'inutiles peines,
Si dans Rome, ou ſi dans Athénes,
On cherche DON QUICHOTE, que l'on trouve
à Madrid

✣

Honneur des esprits d'Angleterre,
, tes beaux Ecrits se verroient admirés,
D'un bout à l'autre de la terre,
a propre langue ils n'étoient resserrés:
elle doit être en tous lieux entendue,
ier à ta gloire une telle étendue,
Que les bornes de l'univers
Seront les mêmes de tes vers.

✻

Pour disputer la préference
En toute haute connoissance,
HOBBES, DESCARTES, GASSENDI,
Sont à la tête du parti:
Du faux secret de la nature,
Par les anciens débité,
Ils ont découvert l'imposture,
Et fait valoir la vérité.

✻

Tout entre dans cette querelle;
C'est une guerre universelle:
Morts contre morts, vivans contre vivans;
Tout y combat pour le choix des Savans (1).

✻

Modernes, reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

(1) Imitation des deux vers de CINNA.

[illegible] je vous répons de dix ou
[illegible] de voyage meilleures l'u
[illegible]. Enfin, ne donnez à perso
[illegible], ni prétexte de vous quitter, &
[illegible] une déclaration trop libre de vos
[illegible] vous nuiroit beaucoup-là, & n
[illegible] pas ici. Je vous ai oüi dire
[illegible], que Madame la Comtesse (1
[illegible] *jamais entamer*. Ne vous lais
[illegible] découvrir. Si vous voulez pr
[illegible] moins de précaution, le Nor
[illegible] la sienne, prêt à entrer dan
[illegible]mens.

A LA MESME

FLATTE' d'une douce espéran
Que me donnoit la belle Horten
Je lui cachois mes cheveux gris,
De peur d'attirer ses mépris :
Mais détrompé de sa parole,
Qui n'a plus rien qui me console
Je lui montre des cheveux blanc
(Triste ouvrage de mes vieux an
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge :
Lunettes, Calotte en effet,

[illegible]esse de Soissons.

Qui pourroit ſervir de Bonnet ;
Tous les ſecours que la nature
Cherche dans mon infirmité,
Pour éloigner la ſépulture,
Sont montrés devant ſa beauté ;
Et j'oſe nommer défaillance
Funeſte, mortelle langueur,
Ce qu'autrefois en ſa préſence,
Je nommois ſimplement vapeur.
O belle, ô charmante Ducheſſe !
Je vous remets votre promeſſe ;
Puiſqu'il plaît au grand *Peſcatr*, (1)
Ce Maitre de la deſtinée,
ous les vieillards à la fin de l'année,
céder mes droits ſur votre cher tréſor :
demandez point à qui je les réſigne,
lui que vos yeux en doivent juger digne,
e vous voyez ſi ſoumis à vos loix.
e faux honneur des amours éternelles ;
aimer long-temps, ſans être dégoûté
e ennuyeux de la fidélité ?
comme une fleur ſur les amours nou-
s,
à la fraîcheur de ces fruits délicats,
à regarder & qu'on ne touche pas.
les douceurs qu'on goûte à leur naiſ-
,
eux ont uſé leurs innocens plaiſirs,

(1) *de l'Almanach de Milan.*

Que le cœur a ſenti la tendre violence
De l'amoureux tourment que donnent les deſirs;
Enfin, la volupté, la pleine jouiſſance.....
Un autre pourra l'exprimer,
Je ne mérite pas même de la nommer;
Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de ſaiſon:
Adieu, je ceſſe de prétendre
Un ſi rare & glorieux don.
Mais, pour ne fermer pas tout accès à la joie,
Souffrez, Hortence, au moins, ſouffrez que je
vous voie;
Et quand la foibleſſe des yeux,
Me rendra difficile un bien ſi précieux,
Quand les divins appas dont vous êtes pourvûe
Echapperont, hélas! à ma débile vûe

SUR LA PERTE D'UN MOINEAU BLANC;

Que Madame MAZARIN *aimoit beaucoup.*

TOUT languit, tout eſt abattu;
Tout eſt en deuil dans la famille:
L'honneur de notre Volatille,
Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Roſſignol en murmure,
D'un gozier qui n'eſt pas trop net;
Le Canari ſans tablature,
Ne chante qu'un air imparfait;
Le *Boulé* (1) dans cette avanture
Laiſſe morfondre *Loteret* (2),
A battre ſa lente meſure:
Boulé, morne, triſte & défait,
En a perdu chant & poſture,
Comme s'il muoit en effet.
Le Chardonneret en ſa cage,
Ne fait plus oüir ſon ramage:
La Linote chante ſi bas,
Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas;
Et *Jacob* (3), depuis cette perte,

(1) Oiſeau qu'on appelle en François Pivoine.

(2) Petit Perroquet.

(3) Un Sanſonnet.

[illegible] toute troul
[illegible] cette indécente a
Rigue & Boy (
[illegible] tournée en ten
[illegible] tout homme
[illegible] pourrois vous pa
Du changement du l
Réduit à si grande tr
Qu'il ne voit aucune
Il n'est, il n'est pas i
Qui ne regrettent ta
De leur esprit, de l
De leurs malfaisans a
Pour toute chair qui
On voit les Oiseaux
Venons aux autres p
Qui ressentent ce co
Mustapha quitte ses i
Ses gens d[illegible]

Le conduira juſqu'au latin.
Heureux, heureux Moineau, l'abſence de tes charmes,
Des plus beaux yeux du monde a ſû tirer des larmes;
Pour un pareil bonheur, qui ne voudroit, Moineau,
Etre même dans le tombeau?
Je ne penſe pas que Catulle
Voulût être aſſez ridicule,
Pour comparer ſa *Lesbie*
A la divine *Hortenſia*.
Leur Paſſereau moins regretable
Que celui de notre adorable,
Ne cauſa pas tant de douleur:
Mais *Lesbia* dans ſa chaleur,
Moins impatiente peut-être,
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre.
Hélas! je ne ſaurois parler
De ma propre douleur ſi tendre & ſi fidelle:
Je veux qu'elle ſoit éternelle;
Et qui parle Moineau, cherche à ſe conſoler.

LETTRE

De Mademoiselle

DE L'ENCLOS

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMON

MOnsieur de Charleval vient de m
rir (1) ; & j'en suis si affligée,
je cherche à me consoler par la part qu
sai que vous y prendrez. Je le voyois t
les jours ; son esprit avoit tous les char
de la jeunesse, & son cœur toute la bo
& la tendresse desirable dans les vérita
amis. Nous parlions souvent de vous &
tous les originaux de notre temps : sa
& celle que je méne présentement, avo
beaucoup de rapport ; enfin, c'est plus
de mourir soi-même, qu'une pareille p
te. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m
téresse à votre vie à Londres, comm

(1) M. de Charleval mourut le 8 Mars 1693, âgé de soixante-treize ans. Voyez sur son sujet les MELANGES de *Vigneul-Ma* Tome I. page 241. de la seconde Editio Rouen. 1701.

ous étiez ici : & les anciens amis ont des harmes que l'on ne connoît jamais ſi bien ue lorſqu'on en eſt privé.

DIALOGUE

SUR LA MALADIE

De Madame la Duchesse

MAZARIN.

LE VIEILLARD (1), LA MORT.

LE VIEILLARD.

O Mort! qui menacez une tête ſi belle,
Détournez vos funeſtes coups;
Vous ſerez douce autant que vous êtes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle.
Tournez, tournez ſur moi vos plus funeſtes coups;
Ne vous laſſez-vous point du nom d'*inéxorable*
Que vous avez toujours porté?
Par une ſeule humanité,
Vous pouvez vous rendre adorable;
Détournez vos funeſtes coups,
Et goûtez le plaiſir d'en ſavoir faire à tous.

(1) Monſieur de Saint-Evremond.

Jupiter, sur qui tout se fonde,
A qui tout obéit, & la terre & les cieux,
Qui gouverne à son gré les hommes & les Dieux
Ne sauroit plaire à tout le monde.
O Mort! sauvez Hortence, & vous nous ferez vo
Ce qu'un Dieu si puissant n'a pas en son pouvoir:
Du moins épargnez-la tant qu'elle sera belle,
Tant que vous lui verrez de si rares appas.

LA MORT.

Elle seroit donc éternelle?
Et tout doit finir ici-bas.
Ce que je puis faire pour elle;
C'est de différer son trépas;
Mais, pour accorder cette grace;
Il m'en faut un autre à sa place,
Avec tant de mérite, avec tant d'agrément.
N'a-t'elle point d'amie ou d'ami? Point d'amant

LE VIEILLARD.

Examinons ses connoissances,
Pour en tirer nos conséquences,
Juger mieux, plus nettement voir
De qui l'on peut attendre un noble désespoir.

LA MORT.

Commençons par ses trois amies
Avec elle si bien unies:
Madame MIDDLETON aime trop la beauté,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,

Quand on commence à reſpirer
Le doux & le gracieux air
Du premier an de ſon veuvage,
Dans le ſoin renaiſſant qu'on a de ſes appas,
Dans le plaiſir ſecret d'une nouvelle vie
A qui toute autre porte envie,
Peut-on conſentir au trépas?

LA MORT.

Et votre Mylady CHARLOTTE?

LE VIEILLARD.

Donneroit ſa derniere cotte:
N'étoit ſon grand attachement,
Elle ſe tueroit ſûrement.

LA MORT.

Qui la retient? Qui la retarde?

LE VIEILLARD.

Elle eſt preſque toujours de garde (1);

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding,
Je perdrois ici mon latin;
C'eſt d'elle que je puis répondre.

LE VIEILLARD.

Oui; mais où la trouvera-t-on?
S'il faut jouer, elle eſt à Londre;
S'il faut mourir, à Kenſington (2)

(1) Mademoiſelle Charlotte Beverweert étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princeſſe ANNE. Elle eſt morte le 4 de Decembre 1721.

(2) Madame Fitzharding diſoit que *Kenſington étoit le Cimetiere de Londres*, parce que l'air y étant meilleur qu'à Londres, on y envoyoit ordinairement les malades

Laissons en paix ces bonnes Dame
Vit-on jamais mourir des femmes pour des fe

LA MORT.

Puisque l'on meurt pour un époux
On peut mourir pour une amie.

LE VIEILLARD.

Artemise (1) est ensevelie.
O Mort ! de quoi me parlez-vous

LA MORT.

Nous avons des amis encore ;
Le Mylord RANELAGH.

LE VIEILLARD.

Le substitut de Lo
Il tâtera le poux le soir & le matin ;
Dira que la fiévre est mortelle
Etant dans les esprits, si vous saignez la be
Mais, pour un *Patient*, mourir un Médeci
L'aventure seroit nouvelle :
Le Docteur me semble trop fin.

LA MORT.

Ce Monsieur de VILLIERS qui la trouve admir

LE VIEILLARD.

Ce Monsieur de Villiers est homme *raisonnal*
Il consultera la *Raison* (2),
Qui ne conseille point de prendre du poison.

dont la plûpart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.

(1) Artémise, Reine de Carie, fut si touchée de la mort de Mausole, son mari, qu'elle en mourut de

Voyez son article

DICTIONNAIR

M. Bayle.

(2) Voyez dans le T

LA MORT.

Il a ſes heures de tendreſſe...

LE VIEILLARD.

Qu'il paſſera dans les Romans
A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le bleſſe:
Ainſi, ſon goût pour la beauté,
Dont le commerce lui ſait plaire,
N'intéreſſera jamais guére
Son heureuſe tranquillité.

LA MORT.

lord GODOLPHIN?

LE VIEILLARD.

Eſt perſonne publique (1);
Et, quoiqu'il ſoit fort obligeant,
Déſintéreſſé ſur l'argent,
(Choſe rare en tout Politique;)
Quoique ſa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté
A toute occaſion s'explique,
Ce n'eſt pas un aventurier
le de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'eſt pour mourir, je l'ignore.

(1) Il étoit alors premmiſſaire de la Tré: il a été enſuite Tréſorier d'Angle-

terre. Il fut élevé au rang de *Comte* en 1706, & mourut le 26 de Septembre 1712.

LA MORT.

Allons aux Amans ; à ce coup,
C'eſt d'eux que j'eſpere beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder ſur eux notre eſpérance !
Ah ! Que je vous plains, pauvre Horten
S'il faut le ſecours d'un amant
Pour vous ſauver du monument !

LA MORT.

Quoi, ſi proche de la Tamiſe
Qui leur déſeſpoir favoriſe !
Où l'on vient ſe noyer à toute heure du jour !

LE VIEILLARD.

Pour le jeu, non pas pour l'amour (1).

LA MORT.

N'eſt-il plus de ces belles ames
Qui voudroient mourir pour leurs Dam

LE VIEILLARD.

Il n'eſt plus d'Amans à ce prix,
Ni dans Londre, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la reſſource
Du Duc de SAINT-ALBANS.

LE VIEILLARD.

Il va faire ſa cour

LA MORT.

Mais au retour de Newmarket,

(1) Deux ou trois perſonnes s'étoient noyées dans la Tamiſe, peu de temps auparavant, & entr'autres un fameux Joueur.

Je tiens son trépas sûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour, quelque temps qu'il fasse,
Il doit se trouver à la chasse
Pour faire l'essai d'un Faucon (1),
Puis aller à Windsor pour meubler sa maison.
J'aime sa physionomie,
Son air & sa danse polie :
Il est agréable à mes yeux ;
Plus régulier, il seroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que direz-vous de ce Prince de HESSE (2) ?
N'auroit-il pas quelque tendresse ?
Il estime si peu la lumiére du jour,
Qu'il n'a pas pour mourir besoin d'un grand amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas à l'humeur, c'est à l'amour extrême
Que le salut d'Hortence a voulu se devoir :
S'il n'a pas un beau désespoir,
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De votre Général Major (3),
S'il reste parmi vous encor,

(1) Le Duc de Saint Albans étoit grand Fauconnier d'Angleterre.

(2) Le Prince de Hesse-Darmstat.

(3) Le Marquis de Ruvigny, ensuite Comte de Galway, devoit aller servir en Irlande, en qualité de GENERAL MAJOR.

Puis-je attendre l'effet d'un amour héroïque?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique!
Excuſez; ſa Religion
N'en ſouffre pas la queſtion.

LA MORT.

Celui, dont la vertu fit connoître une flamme;
Pure, ſans intérêt, digne d'une belle ame (1)?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards;
Le ſalut d'une Dame a ſes moindres égards.

LA MORT.

Et Monſieur de SAISSAC, dont les vives entrailles
S'allumerent jadis pour un ſi bel objet?
Le zelé SAINT VICTOR, pour le même ſujet,
Ne fourniront-ils pas tous deux leurs funérailles?

LE VIEILLARD.

L'un, écrit toujours de Verſailles;
L'autre, va partir pour Anet (2).

LA MORT.

Cherchons, examinons ſans ceſſe.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le temps preſſe.

LA MORT.

Son Eſſex (3), pour la ſecourir,
Voudra-t'il bien donner ſa vie?

(1) Le Marquis de Miremont.

(2) Monſieur de Saint-Victor devoit ſouvent des parties d'Anet avec M. le Duc de Vendôme & avec M. le Grand Prieur.

(3) Le Comte d'Eſſex.

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendroit l'offrir ;
Mais il la doit à ſa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monſieur de LA TOUR (1)
Aimoit à lui faire ſa cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'eſt pas du ſalut d'Hortenſe
Qu'il eſt le plus inquiété ;
Il ſonge à cacher le Traité,
Qu'a *fait ſon Prince* avec la France.

LA MORT.

Monſieur de BARILLON s'intéreſſera fort . . . .

LE VIEILLARD.

Non, Monſieur de Barillon donne
Toutes ſes craintes à ſa mort,
Même dans le péril de toute autre perſonne.

LA MORT.

Un ancien adorateur (2)
Qui lui garde encore ſon cœur ;
Me ſembleroit avoir envie
D'expoſer pour elle ſa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y conſentira pas,
Apprendre le nom de celui qui s'expoſe ;
Elle eſt délicate en trépas,
Auſſi bien qu'en toute autre choſe.

(1) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoye.

(2) Mylord Montaigue.

Qu'on a vu si charme d'Hortense ?

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement
Qui produira mille services ;
D'un esprit & d'un enjoûment
Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t'il ? Ne mourra-t'il pas ?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas ?

LA MORT.

Donc ces illustres destinées,
ont Pyrame a laissé la premiere leçon,
ar Givri, par Humiere, au monde redonnées (
our honorer leur siécle & se faire un beau nom

LE VIEILLARD.

)es Amans d'aujourd'hui sont toutes cond
nées ;
A peine on les voit en chanson.

S'il revenoit une Didon,
Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortense autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté sans seconde,
le Amans auroient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver,
Je le cherche dans ma pensée,
Et je ne saurois le trouver.

LE VIEILLARD.

fait assez souvent une recherche vaine,
ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA MORT.

lez, découvrez-nous cet ami généreux,
re passionné, ce fidéle amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux suivre,
Si l'on ne peut la secourir:
Je consens à cesser de vivre,
Pour la dispenser de mourir.

LA MORT.

Que la voilà bien secourue!
Je ne vois qu'un pauvre vieillard,
veuille contre moi lui servir de rempart:

Le froid l'éteint, la toux le tue ;
Elle eſt dignement ſoutenue !
On court pour elle un beau hazard !
Lâches amateurs de la vie,
Déſerteurs d'une illuſtre amie,
De qui les charmes ſont ſi doux,
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la mort tendre & pitoyable ;
Eſt une choſe peu croyable :
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa ſépulture,
Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature ;
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir ;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas :
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.
Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis
Qui méritent d'être ſuivis.
Lorſque vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans :

Evitez tout ce qui traverse :
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le cœur soit content, & l'esprit satisfait :
Aimez ce qui sert & qui plaît :
Accordez la raison avec la fantaisie,
Et passez, sans gronder, le reste de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel, plaise au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu !

HORTENCE.

Officieuse Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis
Seront exactement suivis.
Voici l'Acte, à peu près, que je veux qu'on publie.

»Les vrais & les parfaits Amans
»Seront cherchés dans les Romans.
»La raison lente, sérieuse,
»Et solidement ennuyeuse,
»Animera sa gravité ;
»Et la Fantaisie agissante
»Réglera son activité
»Pour n'être pas extravagante.
»La secrette Dissension
»Qui régne entre l'esprit & le cœur, d'ordinaire,
»Trouvera sa confusion
»Dans le nouvel accord que je leur ferai faire,
»L'Agrément avec l'Intérêt,
»Ce qui sert avec ce qui plaît,

Le froid l'éteint, la toux le tue ;
Elle eſt dignement ſoutenue !
On court pour elle un beau hazard !
Lâches amateurs de la vie,
Déſerteurs d'une illuſtre amie,
De qui les charmes ſont ſi doux,
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la mort tendre & pitoyable,
Eſt une choſe peu croyable :
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa ſépulture,
Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature,
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir ;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas :
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.
Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis
Qui méritent d'être ſuivis.
Lorſque vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans :

Évitez tout ce qui traverse :
Goûtez la douceur d'un commerce
le cœur soit content, & l'esprit satisfait :
Aimez ce qui sert & qui plaît :
cordez la raison avec la fantaisie,
passez, sans gronder, le reste de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel, plaise au bon Dieu
e le dernier avis tienne le premier lieu !

HORTENCE.

ieuse Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis
Seront exactement suivis.
ici l'Acte, à peu près, que je veux qu'on publie.

»» Les vrais & les parfaits Amans
»» Seront cherchés dans les Romans.
»» La raison lente, sérieuse,
»» Et solidement ennuyeuse,
»» Animera sa gravité ;
»» Et la Fantaisie agissante
»» Réglera son activité
»» Pour n'être pas extravagante.
»» La secrette Dissension
ui régne entre l'esprit & le cœur, d'ordinaire,
»» Trouvera sa confusion
ans le nouvel accord que je leur ferai faire,
»» L'Agrément avec l'Intérêt,
»» Ce qui sert avec ce qui plaît,

Le froid l'éteint, la toux le tue ;
Elle eſt dignement ſoutenue !
On court pour elle un beau hazard !
Lâches amateurs de la vie,
Déſerteurs d'une illuſtre amie,
De qui les charmes ſont ſi doux,
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la mort tendre & pitoyable,
Eſt une choſe peu croyable :
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa ſépulture,
Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature,
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir ;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas :
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.
Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis
Qui méritent d'être ſuivis.
Lorſque vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans :

Evitez tout ce qui traverſe :
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le cœur ſoit content, & l'eſprit ſatisfait :
Aimez ce qui ſert & qui plaît :
Accordez la raiſon avec la fantaiſie,
Et paſſez, ſans gronder, le reſte de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel, plaiſe au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu !

HORTENCE.

Officieuſe Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis
Seront exactement ſuivis.
Voici l'Acte, à peu près, que je veux qu'on publie.

✠

» Les vrais & les parfaits Amans
» Seront cherchés dans les Romans.
» La raiſon lente, ſérieuſe,
» Et ſolidement ennuyeuſe,
» Animera ſa gravité ;
» Et la Fantaiſie agiſſante
» Réglera ſon activité
» Pour n'être pas extravagante.
» La ſecrette Diſſenſion
» Qui régne entre l'eſprit & le cœur, d'ordinaire,
» Trouvera ſa confuſion
» Dans le nouvel accord que je leur ferai faire.
» L'Agrément avec l'Intérêt,
» Ce qui ſert avec ce qui plaît,

» Seront en bonne intelligence.
» Ce qu'avec peine je promets,
» Et qui me fera violence,
» Ah! c'eſt de *ne gronder jamais*;
» Cependant ſignons tout. HORTENCE.

SUR LE MOIS DE MARS.

STANCES IRRÉGULIERES.

MOIS ſi cher au Dieu des Hazards,
Qu'on t'en appelle *mois de Mars*,
Pourquoi faut-il que triſte & blême
Tu faſſes toujours le carême?

Auprès du feu le froid *Janvier*
Vit de Chapons & de Gibier,
Sans offenſer ſa conſcience;
Et *Février* du carnaval,
En bonne chere ſans égal,
Poſſéde la pleine abondance.

Toi ſeul dans la morte ſaiſon,
De Pois ſecs, de méchant Poiſſo
Tu fais ta maigre nourriture,
Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printemps,
Tu tiens de l'un & l'autre temps
Une diverſité bizarre,
Qui cent fois le jour ſe déclare.

✣

Ton ſoleil ne fait aucun bien ;
On le trouve incertain à luire,
Impuiſſant encore à produire ;
Il émeut & ne réſout rien.

✣

De la ſentence épouvantable
Que l'Almanach impitoyable
Prononce contre les vieillards,
Sauve-moi, ſi tu peux, ô Mars !

✣

Mars, pour cette faveur extrême,
Je te veux tirer du carême,
Et te donner un ſort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.

Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ſes nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit ſongé qu'il étoit mort.

STANCES IRRÉGULIERES.

MALHEUREUSE condition !
Le peu qui me reſte de vie
N'eſt que langueur & maladie ;
Notre agréable illuſion,
La douce eſpérance eſt finie ;
De chagrin & d'affliction,
L'ingénieuſe fantaiſie,
Ne fait plus de diverſion.
Dans les vieilles gens tout eſt crainte,
Et prudence & dévotion ;
Toute choſe en eux ſage ou ſainte,
Tout vient de cette paſſion.
C'eſt une foibleſſe de craindre ;
C'eſt une douceur de ſe plaindre :
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne ſuis plaint de perſonne.
Cet obligeant ſecours qu'aux miſeres l'on donne ;
La pitié porte ailleurs ſes douloureux appas :
Chacun à mes maux m'abandonne,

qu'ils finiront bien-tôt par mon trép

✣

ménage pourtant ma courte destinée,
un jour je fais un mois, & d'un mois une an
: tems qui se passoit le plus légerement,
semble être retenu par mon attachement ;
Une heure, un seul moment autrefois mépris
Par mon attention devient considérable.

✣

Mais, malgré ce ménagement,
Il faut aller au monument :
Il n'est rien de faux dans le songe
De notre divine beauté ;
Non, ce ne peut être un mensonge,
Sa rêverie est vérité.

✣

Je vais mourir sur sa parole,
Puisqu'il lui plaît, je m'en console ;
Aussi bien, lequel vaut le mieux,
De mourir par le songe, ou mourir par les yeu

PROLOGU

EN MUSIQUE.

OUVERTURE

SCENE PREMIERE.

LE COMPOSITEUR, TIRCIS, LISIS, DAMON, CHŒUR.

LE COMPOSITEUR.

UN PROLOGUE sans louange
Seroit chose bien étrange !
Les Rois y sont exaltés
Par leur gloire & leur puissance.
Je veux d'autres qualités.
Permettez, divine Hortence,
Que je chante vos attraits
Au PROLOGUE que je fais.

TIRCIS.

Hortence nous touche
De sa belle bouche.

Quel charme à nos yeux
Eſt ſi gracieux !
J'aime ſes foſſettes,
Dents blanches & nettes,
Lévres de corail ;
Tout ſon attirail.

LISIS.

Chacun ſe partage
A juger des traits
Qu'en ce beau viſage
On voit ſi parfaits.
De cette merveille
Il faut tout aimer :
Juſqu'à ſon oreille,
Tout nous fait charmer.

TIRCIS.

Hélas ! hélas ! Dans l'amoureux empire,
Hors elle tout languit, pour elle tout ſoupire.

LISIS.

Pourquoi fait-on charmer,
Si l'on ne fait aimer ?

LES VIOLONS.

(*Danſe.*)

TIRCIS.

Tous les traits de ſon viſage
Touchent l'inclination ;
Et pour notre plaiſir, comme à ſon avantage
Font ſur nous une aimable & tendre impreſſio

DAMON *Basse de Récit*

Otez-en la bouche qui gronde,
Qui nous exprime ſes courroux,
Bien qu'elle ſoit donnée au monde
Pour quelque choſe de plus doux.

LISIS

Qu'elle ſoit farouche,
Cette belle bouche,
Elle n'en ſépare pas
La douceur de ſes appas.

TIRCIS.

Sa rigueur tire des larmes
Où l'Amour mêle ſes charmes;
Et fait nos ſecrets plaiſirs,
De la tendre douleur qui forme les ſoupirs.

(*Deux deſſus de Violons.*)

LE CHŒUR.

Chantons, chantons la gloire
De ſes appas vainqueurs:
La plus belle victoire
Se gagne ſur les cœurs.

(*Une eſpéce de Symphonie qui change de ton.*)

LISIS.

La plus belle fleur éclose,
Qu'avec ſoin nature a peint;
L'œillet, le lys & la roſe
N'ont pas l'éclat de ſon teint.

TIRCIS.

Ses yeux inſpirent les flammes

Qui font l'ardeur de nos vœux ;
Et l'on diroit que nos ames
S'engagent dans ſes cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes,
Amans ailleurs arrêtés ;
Rien n'eſt digne de vos peines,
Que ſes charmantes beautés.

TIRCIS.

Et vous, qu'on croit inflexibles ;
Qui mépriſez tant l'Amour,
Vous ſerez tendres, ſenſibles,
Si vous la voyez un jour.

LISIS *au Compoſiteur.*

Vieillard, quitte à la Jeuneſſe
La douceur & la tendreſſe
Qu'on voit dans ton Opera ;
Dans ton extrême vieilleſſe,
Crois-tu que l'on t'aimera ?

LE COMPOSITEUR.

Non, la ſaiſon eſt finie
Que je pouvois être aimé ;
Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR & DAMON.

Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant ſouffrir ?

Soyez, Hortense, [illegible]
Moins difficile à croire mes raisons.
PROLOGUE heureux, si je vous trouve émûe
En ma faveur par toutes ces chansons!

LE CHŒUR.

Jeunes & vieux, chantons la gloire
De ses appas toujours vainqueurs:
Hortence veut que sa victoire
S'étende sur tous les cœurs.

SCENE II.

Madame MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS, CHŒUR.

Madame MAZARIN.

A Dieu, Messieurs, adieu; je vous rens gr

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Muſique,
Autrefois ce charme unique?
Que diront de vous les Vers,
Ces amuſemens ſi chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendreſſe
Pour vos beautés s'intéreſſe?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'amitié...

Madame MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS.

Après tant de ſacrifices!

LES AMIS.

Après tant de bons offices!

Madame MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira,
La Baſſette régnera.

(*Chaconne.*)

TIRCIS.

La beauté parfaite,
D'où vient ma langueur,
Donne à la Baſſette
Ses yeux & ſon cœur.

(*Les Violons après chaque couplet.*)

LISIS.

Des beautés parfaites
Soyons les vainqueurs;

Adieu les Baſſettes,
Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux ! Quelle peine,
Quel cruel tourment
Donne une inhumaine
Au fidel Amant !

LISIS.

Un cœur, quand il aime,
Se plaît en lui-même ;
Il ſait deſirer,
Il peut eſpérer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Abſent de moi-même,
Accablé d'ennuis,
J'ignore où je ſuis.

LISIS.

Donnons peu de larmes
Aux plus puiſſans charmes :
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS.

Soumis, fidéle, ſincére,
Comment peut-on me haïr ?
Comment m'être ſi contraire ?

LISIS.

Vous feriez mieux de trahir
Avec le ſecret de plaire,

Mais si Bowcher est curieux
De voir la lugubre assistance ;
Adieu l'état triste & pieux,
Adieu toute la doléance :
Dès qu'on le verra dans ces lieux ;
La bonne Lot, la belle Hortence,
Diront, » Bowcher, *d'un ton joyeux*
» Nous vous suivrons ; notre présen
» Ne fait au mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos morts sont suivi
Quand on est délogé ;
Prenons notre congé
Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagni

SUR LA MORT
DE MADAME
MIDDLETON.
STANCES IRRÉGULIERES.

TOI, qui vois le tombeau de notre illus
belle,
Apprend qu'elle eût l'esprit aussi beau que le cor
La nature ayant fait pour elle
Comme un partage égal de ses divins trésors.

Jamais, en la fleur de ſon âge,
Jamais elle n'eut plus d'appas,
Qu'il en parut ſur ſon viſage
Le jour même de ſon trépas.

✣

Dans une longue maladie,
Après avoir bien conteſté,
La mort vint à bout de ſa vie,
Sans pouvoir épuiſer le fonds de ſa beauté.

✣

Pour affranchir tes jours du funeſte paſſage,
Hélas! j'aurois donné les miens;
Mais j'en ai ſimplement l'uſage:
La ſuprême beauté m'engage
A les conſidérer comme ſes propres biens;
Elle a le même droit ſur eux que ſur les ſiens.

✣

Les ménager pour elle eſt mon unique envie;
Puiſſent durer mes jours autant que ſa beauté!
C'eſt pouſſer l'amour de la vie
Auſſi loin que, peut-être, on l'ait jamais porté.

✣

Je reviens, Middleton, je reviens à tes charmes;
Un triſte ſouvenir m'impoſe le devoir
De leur donner toutes mes larmes;
C'eſt ce qui reſte en mon pouvoir.

EPITAPHE

DE MADAME

MIDDLETON.

ICI gît Middleton, illustre entre les belles,
Qui de notre commerce a fait les agrémens;
Elle avoit des vertus pour les amis fidéles,
Et des charmes pour les amans.
Malade sans inquiétude,
Resolue à mourir sans peine, sans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philosophe sur la mort.
Le plus indifférent, le plus dur, le plus sage,
Prennent part au malheur qui nous afflige tous:
Passant, interrompt ton voyage,
Et te fais un mérite à pleurer avec nous.

R LA SATIRE

) E MONSIEUR

ESPRÉAUX,

Contre les Femmes.

N loin d'écrire contre Monſieur
ſpréaux, le vieillard Saint-Evre-
e juſtifie, diſant qu'il n'a écrit que
des femmes, & que Madame de
n & Madame Mazarin, qui n'ont
ſexe que la beauté, doivent ſe join-
i, pour décrier les foibleſſes & les
défauts des Dames, ſans en excep-
idéles, que l'auteur de la Satire a
avoriſer. Si ces Dames-là étoient
lantes que celles de Don Quichotte,
ient ſe plaindre à Deſpréaux de les
pargnées.

MIDDLETO

ICI gît Middleton, illuſtre entre les bel
Qui de notre commerce a fait les agrémen
Elle avoit des vertus pour les amis fidéles
Et des charmes pour les amans.
Malade ſans inquiétude,
Reſolue à mourir ſans peine, ſans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philoſophe ſur la mort.
Le plus indifférent, le plus dur, le plus fa
Prennent part au malheur qui nous afflige
Paſſant, interromps ton voyag
Et te fais un mérite à pleu[illegible]

R LA SATIRE
DE MONSIEUR
)ESPRÉAUX,
Contre les Femmes.

IEN loin d'écrire contre Monſieur)Deſpréaux, le vieillard Saint-Evre- id le juſtifie, diſant qu'il n'a écrit que tre des femmes, & que Madame de illon & Madame Mazarin, qui n'ont du ſexe que la beauté, doivent ſe join- à lui, pour décrier les foibleſſes & les res défauts des Dames, ſans en excep- les fidéles, que l'auteur de la Satire a lu favoriſer. Si ces Dames-là étoient ſi galantes que celles de Don Quichotte, s iroient ſe plaindre à Deſpréaux de les oir épargnées.

eut de la peine à ſouffrir le Veau ; mais
quand il en eut mangé, & que je lui eus dis
u'il venoit de vous, il jura de ne manger
e Mouton de ſa vie, à moins que vous
euſſiez la bonté de m'en envoyer de Bath.
: Bibliothéquaire chercha dans Athenée,
is Apicius, dans Horace, dans Pétrone,
auſſi bon mets que le mien, & n'en trou-
oint. Le Médecin dit que c'étoit une
de bonne pour les malades & délicieuſe
les gens qui ſe portent bien. Je me
des termes de votre lettre pour faire
oge, aſſurant que le Veau de riviere
ommandeurs & des d'Olonnes n'en
hoit pas.

e ſanté fut bûe trois fois : on com-
ar les approbations ; des approba-
vint aux louanges, des louanges
tation. Comme la tendreſſe & la
élent d'ordinaire avec les louan-
ûvant on plaignit le malheur de
ition, & j'eus de la peine à em-
murmure contre la Providence
la fille (1) veuve plûtôt que la
aſſez parlé de la longe & de ſes
ut quelques vers ſur les petits
M. le Duc de Saint-Albans.

une Duc de ſa grace,
gnant que je ne manquaſſe

ſe de Belleſonde.

De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la rime,
Poëte, je les estime :
Pour un CÔTEAU (1) délicat,
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure insigne,
Lui-même les avoit pris ;
Sa peine faisoit leur prix :
Mais tels qu'il me les envoie,
Je les reçois avec joie ;
Toujours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son serviteur.

A LA MESME.

A BOURBON où sont les Bains chauds,
De la qualité de ces eaux,
Que vous vous disposez à prendre ;
Voici ce que me fit entendre
De Lorme (2), qui de ses vieux jours
A cent ans a fini le cours.

(1) Voyez la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1654.

(2) Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

» De fruits, il faut faire abſtinence,
» Obſerver l'expreſſe défenſe
» De complaire à ſes appetits:
» Les bons repas ſont interdits;
» On y doit ſuſpendre l'envie
» Du plus doux plaiſir de la vie.

✠

Là, Madame de Montbazon,
Paroiſſoit à nos yeux charmante:
Quelle différente ſaiſon,
De celle où ſa mort ſurprenante
Fit le célébre *Talapoin*,
Que les Rois vont voir de ſi loin (1)!
Ne vous déplaiſe, la Loubere (2),
Tous vos *Talapoins Siamois*,
Sans en excepter ceux des bois,
N'ont point de régle ſi ſévere.

✠

Là, ſe vit d'honnête amitié,
Le grand & le parfait mérite (3),
Dont la fin digne de pitié,
Fit une ſainte Carmélite.

✠

(1) L'Abbé de la Trappe, dont on a parlé dans une remarque ſur le *Tome III.* 58. 59. Le Roi Jacques voit de temps en temps à Trappe ſe mettre en retraite.

(2) M. de la Loubere a fait une RELATION *du Royaume de Siam*, où il parle des différens Ordres de *Talapoins*, ou Religieux de ce pays-là.

(3) Mademoiſelle d'Epernon & le Chevalier de Fiesque.

ons à Marion (1), chef-d'œuvre de beauté,
plus grand, après vous, qui jamais ait été.
Je prenois mes eaux avec elle;
Et souvent je passois le soir
A l'oüir chanter, à la voir:
Enfin, je la trouvois si belle,
Que sans égard au Médecin,
Il m'en souvenoit au matin:
D'une si dangereuse idée,
L'ame aux eaux doit être gardée.

*

Il nous vint un Avanturier (2),
nt l'habit éclatant au soleil faisoit honte,
En grace il étoit singulier,
En tours d'amour que l'on raconte,
Passant tous ceux de son métier:
Heureux, s'il peut finir en COMTE,
Comme il vivoit en CHEVALIER!

Si vous vous trouvez en assez bon état, prenez ni le Bain, ni les eaux: les illeures eaux font souvent du mal à ceux se portent bien, rarement du bien à ux qui se portent mal. Si vous êtes obli- de les prendre, bûvez-les régulière- nt.

Prenez-les, ne les prenez pas,
Ce sera œuvre par compas (3).

(1) Marion de Lorme.
(2) Le Chevalier de Grammont, ensuite Comte d'Amour.
(3) Voyez RABELAIS, Liv. III. chap. 21.

ıe des louanges que vous lui
'eut profiter de ce qui nous
tes Abbés en l'abſence de la
traité comme un homme que
J'ai lû devant lui votre Let-
lunettes : mais elles ne me
ıl : j'ai toujours eu la mine
ſt amoureux de *mérite*, que
ici *diſtingué*, peut-être que
: ſera accompli ; car tous les
veut conſoler de mes pertes
mot.
.e vous ſouhaitiez la Fontaine
ıre : on n'en jouit guére à Pa-
eſt bien affoiblie. C'eſt le deſ-
ites ; le Taſſe & Lucréce l'ont
: doute qu'il y ait eu du Philtre
pour la Fontaine ; il n'a guére
ımmes qui en euſſent pû faire la

RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

MOnsieur Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoissance ; je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûe ; ces yeux par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faisoient dire,

Telle n'est point la Cytherée, &c. (1).

Vous êtes encore la même pour moi ; & quand la Nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire quelqu'altération aux traits de

(1) Malherbe, dans l'ODE *à la Reine mere du Roi, sur sa heureuse en Femmes.*

votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeoit point : vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en suis assuré : le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre esprit qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle n'étoit point NINON,
Quand le gagneur de batailles (1),
Après l'expédition
Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

✣

Votre esprit à son courage
Qui paroissoit abattu,
Faisoit retrouver l'usage
De sa premiere vertu.

✣

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnols,
A ranimer tous les sens
Des Amoureux languissans.

✣

(1) Le Duc d'Enguien. Voyez l'ELEGIE à Mademoiselle de l'Enclos, Tome II.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée
Qui pourroit en amour rajeunir un Eſon.
Que votre art ſeroit beau, qu'il ſeroit ad
S'il me rendoit un Jaſon,
Un Argonaute capable
De conquérir la Toiſon !

BILLET

A MADAME LA DUCH

MAZARIN

JE vous ſupplie, Madame, d
gner à Madame de Bouillon, q
peut pas être plus ſenſible que i

ille ; mais je vous dis avec la der-
incérité, qu'il me seroit autant pos-
e partir d'ici sans payer mes dettes,
e voler. Je suis contrainte d'en faire
es jours de nouvelles, quand je croyois
voir de quoi acquitter les vieilles. Il y
ut-être une ou deux personnes de qua-
parmi mes créanciers, qui ne s'oppo-
oient pas à mon départ ; les autres ne
ffriroient non plus ma banqueroute que
s Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que
i plus d'envie de me voir libre, qu'on n'a
e regret de me savoir dans une espéce de
captivité aux pays étrangers. Je n'attens
que les moyens d'en sortir, pour aller pas-
ser le reste de mes jours avec les person-
nes du monde que j'aime le mieux. Vous
croyez bien, ma chere sœur, que mon
frere & vous en êtes les principales. Voilà
mes véritables intentions ; je ne me dé-
guise point. Il est bien vrai que je choisi-
rois plûtôt la mort, que de retourner avec
Monsieur Mazarin, & que je n'aurois gué-
res moins d'aversion à passer le reste de ma
vie dans un Couvent : & en effet, ce sont
deux extrémités autant à éviter l'une que
l'autre. Vous ferez l'usage de ma lettre
que vous jugerez devoir faire pour me
intérêts. Adieu, ma chere sœur ; aimez
moi toujours, & continuez à vouloir serv
la personne du monde qui est le plus à ve

I L L E T

AME LA DUCHESSE

A Z A R I N.

u genre humain ne fut jamais mon fait.

is avez raiſon de parler de la for-
; car vous pouvez réduire tous
vous voyent, à la néceſſité de
que vous. Nos conditions ſont
érentes :

du genre humain ſera toujours mon fait.

noins que je ne trouve des gens qui
aimer tout le monde, je ne puis
né de perſonne : nos ſentimens
ntraires en ce point-là ; & c'eſt la
noſe en quoi je ne veux pas conve-
: vous. Laiſſez-moi quelque légere
ion dans cette bonté générale de
i s'accommodent de tout, & ne me
pas tout-à-fait à mes chiens ni à
nards.

SUR LA MORT
DE LA REINE (1).

On fait parler le Roi.

J'Avois des ennemis dans ma plus tendre enfance,
Qu'en des temps plus heureux à la fin j'ai soumis :
J'ai résisté moi seul à toute la puissance
De deux Rois, pour me perdre, étroitement unis ;
Depuis, toujours en butte aux efforts de la France,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma valeur, & montré ma constance.
J'ai toutes les vertus contre les ennemis,
Et contre l'amitié je n'ai point de défense.
Mon cœur contre la crainte est toujours assuré,
Mais contre sa tendresse il fut mal préparé ;
Il ne s'attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.
Cependant il faut vaincre un si cruel malheur :
Opposons, opposons la gloire à la douleur ;
Voici venir le temps destiné pour les armes,
Le sang des ennemis nous doit payer nos larmes.

(1) Marie II. épouse du Roi Guillaume III. morte le 7. de Janvier 1695.

Au ſeul ſecours du bon ſens,
Et dont la Philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſurprendre la Vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Y ſait rejoindre ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjoûmens
De la plus vive jeuneſſe.
Ce Critique tant vanté,
Qui, pour ſa délicateſſe,
Des beaux Eſprits de la Gréce
Auroit été redouté;
Ne ſaura jamais, peut-être,
Que ces vers m'ont peu coûté:
Enfans de l'oiſiveté,
L'Amour ſeul les a fait naître,
Et ſans vous la vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux
Qui déſarmeroient des Dieux
La colere & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence,
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéiſſance.

lantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au-deſſus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous déſoblige : il n'y en a point d'avantageuſe que je puiſſe raiſonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. Ovide étoit le plus ſpirituel homme de ſon temps & le plus malheureux : je ne lui reſſemble ni par mon eſprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des barbares, où il faiſoit de beaux vers; mais ſi triſtes & ſi douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour ſa foibleſſe, que de compaſſion pour ſon infortune. Dans le pays où je ſuis, je vois Madame Mazarin tous les jours; je vis parmi des gens ſociables qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'eſprit. Je fais d'aſſez méchans vers, mais ſi enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriſer ma Poëſie. J'ai trop peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a: d'ailleurs il manque avec la vie, & la conſidération d'un plus grand mal, eſt un eſpece de remede contre un moindre. Voilà bien des avantages que j'ai ſur Ovide. Il eſt vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec JULIE, que je ne l'ai été à Londres avec HORTENCE : mais les faveurs de Julie furent cauſe de ſa miſere; & les rigueurs d'Hortence n'incommodent pas un homme auſſi âgé que je le ſuis.

Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres.

Et j'ai sujet d'être content. C'eſt à Madam Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monſieur, que je voudrois bien voir avec du vin de Champagne avant que de mourir.

Apoſtille de Madame MAZARIN.

» Je ne fais point de vers ; mais je m'y » connois aſſez pour pouvoir dire ſûre- » ment, Monſieur, que les vôtres ſont les » plus agréables qu'on puiſſe voir. Au reſte, » on me compare à SAPHO mal-à-propos : » je ne ſuis point née à Lesbos, je ne veux » point mourir en Sicile.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

BEAUTE', des mortels chérie
De moi, bien plus que ma vie ;
Moins d'eaux fortes, de vins blancs,
Vous irez juſqu'à cent ans :

Qu'on boit en taſſe de punſe,
Contre tous vos *Uſquebacs* (2),
Les poûmons ne tiendront pas :
Et votre cœur doux & tendre
Qu'ont fait les Dieux pour ſe re
Aux ſervices des amans,
Périra par vos vins blancs (3).
Gardez, ſi vous êtes ſage,
Ce cœur pour un autre uſage,
Employez mieux votre temps.
Vous avez tout l'avantage
De la fraîcheur du viſage,
Que donne le beau printemps :
Dans la ſaiſon de vos roſes
Si vives, ſi bien écloſes,
N'uſurpez rien ſur les ans
Qui demandent vos vins blanc
Tréve de galanterie,
Madame, je vous en prie,

Et donnez moins de crédit,
En faveur de votre foie,
Aux eaux que l'on vous envoie.

✠

Je finis mon entretien :
Si je parlois davantage,
J'entendrois ce beau langage :
C'eſt un fou qui ne ſait rien.
Pourtant, ſi je ne me flatte,
Je connois fort Hippocrate,
Je connois fort Galien,
Je connois Celſe de vûe ;
Dire que je l'ai tout lû,
Ma foi n'en ſeroit pas crue ;
Et *je veux être pendu*,
(Expreſſion bien connue,)
Seroit un ſerment perdu :
Reſte *le diable m'emporte* (1)
Ne bûvez jamais d'eau forte.

(1) *Ma foi ; je veux être pendu ; le diable m'emporte.* Serment à l'Auteur.

DE MIREMON

IL eſt permis à un Auteur de
ſentences. En voici une que
déſapprouverez pas. *On ne conn*
prix des choſes qu'après les avoir
J'en fais une fâcheuſe expérience
ſujet. Depuis votre départ, la con
languit, la diſpute eſt morte,
ſont confondus : il n'y a plus d
tion dans la qualité, ni dans le m

Aſſez de gens à la Savoye,
Vont entendre les ſaints diſco
Qui du Ciel enſeignent la ve
Chez les Grecs on prêche to
Mais de religion brillante,
Vive, animée & diſputante

ent les exclusions si à propos :
tons ces *Bon, Bon*, qui détour-
itement ce qu'on ne vouloit pas
Fiez-vous à moi ; cette noble
qui en inspiroit aux autres, qui
as douter des propositions har-
ous avanciez génereusement ;
t perdu en vous perdant, & à
servons nous l'espérance d'en
ge à votre retour.
e exemple, je me passois aisé-
choses superflues, & bien sou-
ommodes. Votre éloignement
mple, & me laisse à ma Philo-
le, qui ne suffit pas. Un jour
ue vous apprendrez à faire un
e de l'abondance, & que vous
nos soupers d'œufs frais en re-
ques & autres essais de vos Offi-

ne Mazarin ne se consoleroit pas
absence, si ce n'étoit la raison que
z de vous consoler de la sienne.
s tient heureux d'être auprès d'un
i a la délicatesse du goût pour les
k la force des vertus pour les gran-
ses.

O ! quel avantage pour toi,
Miremont, d'être auprès d'un Roi,
Qui va du plaisir à la gloire,

Qui goûte en ſage le repos,
Et fait des exploits en Héros,
Dignes d'éternelle mémoire;
Puiſſe-t'il, ſelon nos deſirs,
Jouir d'une victoire pleine;
Et comme il faut aller du repos à la peine,
Revenir promptement de la peine aux plaiſirs!

Mylord Galway ne ſe contente pas de vouloir corrompre votre Cour: le deſſein de ſa corruption s'eſt étendu juſqu'à Madame Mazarin & à moi; à Madame Mazarin, par de l'Uſquebac, & à moi, par de la Friſe d'Irlande. On peut être fidèle ſans être incivil. Nous avons reçû les préſens, mais nous ſommes demeurés fermes

LETTRE
MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

MOnſieur Bérengani (1) n'eſt pas en peine de s'acquitter de la commiſſion que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des nouvelles rieuſes en homme bien informé, & des plaintes en acteur dans la ſcéne de la galanterie. Toute la difficulté eſt d'entrer en matiere & d'en ſortir : les commencemens & les chûtes font ſon embarras. J'ai été conſulté, comme ſavant ſur l'éxorde ; & vous avons voulu nous inſinuer agréablement, (ce qu'on appelle en latin *captare benevolentiam ;*) nous avons voulu plaire, gagner l'eſprit de trois manieres différentes.

Si la République m'avoit fait Plénipotentiaire pour traiter la Paix générale, & donner à l'Europe le repos dont elle a beſoin. Voilà la premiere.

Si la République m'avoit donné le commandement en Morée, & qu'à la tête des

(1) Noble Venitien, qui étoit à Londres.

Troupes de Lutterelle j'eusse emporté d'assaut Negrepont. Voilà la seconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc, elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir votre Procureur, pour vous procurer des nouvelles tous les ordinaires. C'est la troisiéme.

L'exorde est fini ; la narration va commencer, & je ne m'en méle point. Vous m'avez défendu les contes, Madame, je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous écrire que Monsieur Bérengani s'étoit fait faire un habit particulier pour aller danser la *Furlane* au Bal de Monsieur Colt : il a changé ; & je ne sai à quoi attribuer ce changement, qu'aux vaisseaux Venitiens qui sont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu : il est peu satisfait de la reception que ses gens vous ont faite à Ditton. Il prétend réparer leur faute à votre retour ; & si vous lui permettez de se trouver chez lui quand vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa maison, comme le Comte de Villa Médiana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite.

Sus Amores son mas que reales.

BILLET

A LA MESME.

: vous avez eu deſſein de reconnoître
:ombien vous êtes néceſſaire au mon-
vous pouvez ſatisfaire votre curioſité
votre petite abſence. Il y a un *Concetto*
gnol, que je vous appliquerois, ſi je
aiſſois trop le ſtile figuré. *Quand le*
s'éclipſe, dit l'Auteur du Concetto,
pour faire connoître au monde combien
difficile de ſe paſſer de lui. Votre éclipſe
ntir aux Mylords Montaigu, Godol-
, Arran & autres, la difficulté qu'il y
vivre ſans votre lumiere. Je défie tous
ſpagnols & tous les Italiens de pouſſer
loin une figure. Tout eſt triſte à Lon-
epuis que vous n'y êtes plus. Il n'en
as de même à Chelſey, où votre Phi-
hie vous fait goûter la retraite aſſez
ieuſement. Ménagez la triſteſſe de vos
par des intervalles de préſence.

r les ailes du Temps la Triſteſſe s'envole.

ontrez-vous de temps en temps, ou
oins laiſſez-vous voir à Chelſey. *TUYO*
la muerte.

COMMENT payer les taxes ordonnées (
Comment ſortir d'un ſi grand embarras ?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas :
Que puiſſions-nous les payer dix années !
On me dira, vos revenus ſont courts ;
Mal-aiſément vous pourrez ſatisfaire :
Mais je crains moins pour eux que pour mes
Vivre eſt pour moi la plus preſſante affaire.
J'ai vécu quatre-vingt-quatre ans
Sans connoître le mariage,
Heureux ſans femme & ſans enfa
Et voici qu'au bout de mon âge,
Il faut payer pour une & pour trois deſcend
Sans avoir jamais eu ni femme, ni ligna
Mais la cave a ſon fondement.

xempt des ſoupçons dont une ame
ſt travaillée & jour & nuit;
ixempt de la vaine dépenſe,
)e la folle magnificence,
Du luxe aux maiſons introduit?
Acquittez-vous de bonne grace,
Vous qui n'êtes point mariés;
Payez ſans en être priés.
Pour ſe trouver en votre place,
Les Maris paîroient de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
Un diſcours ennuyeux de Modes,
D'Engageantes & de Commodes,
D'Habits ou commandés ou faits,
Ne vous importune jamais.
Chez vous, Madame à la toilette
N'a jamais ſa beauté refaite,
Ni compoſé nouveaux appas:
Payez, & ne vous plaignez pas.
Un Epoux n'aſſiſte guére
Au Théatre de Moliere,
Sans trouver des incidens
Qui font rire à ſes dépens.
Vous riez en ſa préſence
De ſa grave confiance,
Ou de ſon morne chagrin;
Vous jouiſſez de ſa peine
A chaque mot d'une Scéne
Que vous fournit Arlequin.

L'air libre d'une Coquette,
D'une Galante indiſcrette
Les appétits naturels
Ne vous donnent point d'atteinte.
Qu'on faſſe mille Noëls,
Vous les chanterez ſans crainte.
On taxe votre bonheur;
Payez, payez de bon cœur.
Vous n'êtes dans aucun conte
Qui vous puiſſe faire honte,
Tandis qu'un Mari jaloux
Eſt, ou ſe croit être en tous:
Il s'entend ſans qu'on le nomme
Le ſujet de l'entretien:
S'il ne s'en applique rien,
Il n'eſt pas fort habile homme.
Payez, gens non mariés,
Payez ſans en être priés.
Avoir une Epouſe éternelle
Pour les autres, tant qu'elle eſt bel
Et ſeul en être dégoûté
Quand chacun eſt enchanté;
Cependant, jaloux & ſévere,
Avec chagrin la regarder;
Et plus on a ſoin de lui plaire,
Plus en prendre pour la garder;
C'eſt là, c'eſt le charmant uſage;
C'eſt la douceur du mariage:
Vous qui n'êtes point mariés,

Pa

Payez ſans en être priés.
Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que ſévérité ;
Tantôt, le même trop docile
N'a pas de propre volonté ;
Mal-à-propos rude & facile,
Il ôte ou perd la liberté :
Et vous ſerez toujours tranquille
Dans une ſage égalité,
Et vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines.
Ha ! payez, payez de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari ſouhaite un Garçon
Qui voudra la mort de ſon Pere
Pour ſe trouver plûtôt maître de la maiſon.
Je ne parle point d'une Fille,
De ce ſexe diſcret & doux ;
Mais je conſeille à la famille
De lui vouloir choiſir promptement un Epoux.
Acquittez-vous de bonne grace,
Gens qui n'êtes pas mariés ;
Payez ſans en être priés.
Que de Maris voudroient payer en votre place !

Epoux, raſſûrez vos eſprits ;
Deſpréaux n'a pû dans Paris

Trouver à peine trois fidelles (1);
Qui devoient leur fidélité,
Peut-être, à leur peu de beauté:
Et montrer ici vingt cruelles
Egalement jeunes & belles,
N'eſt pas une difficulté.
C'eſt aſſez parler d'Hyménées,
Venons aux taxes ordonnées.
Monſieur Colt, Monſieur Colt, peu
Que quatre-vingt-quatre ans paſſés
Sont comme la fin de la vie,
Qui de l'éternelle eſt ſuivie;
Et qu'ainſi vous n'aurez pas tort
Dans les taxes que l'on impoſe,
De vouloir me traiter de mort;
Un mort ne paye aucune choſe.
Quand je demande, un débiteur
Pour mon paiment veut qu'on répo
Que je dois être hors du monde,
Et l'on me traite d'impoſteur.
Une très-vertueuſe Dame (2),
Plus dévote, s'il ſe pouvoit,
A fait prier Dieu pour mon ame
De l'argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuſe aſſûrance

(1) Voyez la *Satire* de M. Deſpreaux contre les femmes.

(2) Madame la M
chale de Créqui.

Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi-même en défiance,
Si je ſuis ou je ne ſuis pas.
A mon âge, ce n'eſt pas vivre:
Monſieur Colt, mes ſens ſont perdus;
Effacez-moi de votre livre,
Et dites que je ne vis plus.

BILLET

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des lettres pour vous, e vous reproche avec plus de raiſon votre areſſe de n'en pas faire pour vous-même. 'ai vû un temps que la conſtruction ne ous manquoit pas moins que l'orthogra-he: vos penſées valoient toujours mieux ne les miennes; j'en entendois mieux que ous la liaiſon, & je vous étois en quelque çon néceſſaire. Préſentement, il n'y a ien que vous ne ſachiez; & c'eſt une trop rande nonchalance de ne vouloir pas écri-à Monſieur de Miremont & à Mylord ſex. Vous voulez des lettres brillantes

dans les plus simples complimens. J'ai mal réussi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce style ; je réussirois plus mal encore en celles que vous me demandez. Quand j'aurois eu autrefois quelqu'imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque misérable reste : je n'en ai plus ; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieillesse qu'à votre absence qui a terni mes esprits. Je ne vais pas plus loin en prose, je vous parlerai en vers de ma mort.

Non, non, ma peine est trop dure;
Je sens bien qu'il faut mourir :
Mais ce n'est pas la Nature,
Pour m'avoir fait trop vieillir,
Qui m'ouvre la sépulture,
C'est le mortel déplaisir
Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaigu revient aujourd'hui de la Maison que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin est à Windsor. Madame Harvey ne parle que de vous ; aussi doit-elle être bien satisfaite des complimens que je lui ai faits de votre part. Ne soyez pas surprise de ne voir ni *Duchesse*, ni *Madame* même dans ma Lettre : vous êtes au-dessus des titres ; & il me semble qu'on ôte

à votre mérite tout ce qu'on donne à votre qualité.

Vous ſavez que la Diſcorde aux crins de ſerpent s'eſt gliſſée dans la Société des Jéſuites, & que le Pape eſt bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réunir le chef & les membres : *Per quæ quis peccavit, per eadem punitur.* Il faut avouer pourtant que cette noire Déeſſe eſt bien ingrate, de troubler des Sujets qui l'ont toujours ſi avantageuſement ſervie.

A LA MESME.

LEs lettres ſont venues : les nouvelles ſont que la tranchée de Caſal eſt ouverte ; celle de Namur l'eſt aſſûrément ; Monſieur de Boufflers eſt dedans : les uns veulent qu'il s'y ſoit jetté à deſſein de ſoutenir le ſiége ; les autres, qu'il n'a pû en ſortir. Cette lettre eſt d'un Lacédémonien ; la premiere ſera d'un Citoyen d'Athénes. *Vale.*

JE vous envoye un petit Livre
vous trouverez beaucoup de ch
vous avez déja vûes, mais qui ne la
pas de vous divertir. Il y a trois ou
portraits de Buſſi que vous n'ave
vûs ; celui du Roi de France, de M
le Cardinal Mazarin. de Monſieur
renne, &c. Je ne penſe pas que
Monſieur de Turenne plaiſe fort à
ſon de Bouillon. Le plus reſſemb
celui de Monſieur le Prince de Con
il eſt trop court ; celui du Roi, m
trop long. Les louanges le mieux n
doivent être plus reſſerrées qu'éten

J'ai mille complimens à vous f
tout Sommerſet-Houſe ; de Maden
Beverwcert qui revint avant hier de
ſor, & qui s'en retourne demain ;
dame la Comteſſe d'Arlington, o
à de nouvelles chambres qu'elle f

pas fort en peine : pour mon particulier, je ne m'en ſoucie pas.

A LA MESME.

JAmais Lettre ne m'a donné tant de plaiſir que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, ſi elle avoit été écrite à quelque autre: les imaginations y ſont vives, les applications heureuſes : par malheur pour moi, tout cet eſprit-là s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obéiſſante ſervante* laiſſe voir un chagrin ingénieux qui met au déſeſpoir ſon très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. J'aurois pû ſupporter une colere bruſque & impétueuſe : ma patience a été ſouvent à l'épreuve de ces ſortes de mouvemens ; mais une colere ſpirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le ſujet. Je m'examine ; & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raiſons à devoir eſpérer vos bonnes graces. Si Parménion a failli, à qui peut-on ſe fier ? S'il eſt innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut aſſûrer ? Je vous répons, Madame, que Parménion n'eſt coupable en rien. De Parménion on paſſe aiſément aux Généraux. Je ne blâme point

votre chagrin contre lui l'a démonté
eſpere cependant que ſon innocence &
tre équité lui permettront de finir par
haſta la muerte, el Cavallero de la
figura.

On m'a parlé d'un Moineau, le ro
tous les Moineaux : on dit qu'il ſifle,
eſt privé au-delà de tout ce qu'on vit
mais ; qu'il fait mille badineries que
Moineaux n'ont pas accoûtumé de fa
Ce grand mérite m'a donné la curioſit
le voir : j'y ai trouvé tout ce qu'on n
avoit dit, hors la rareté de ſifler, qu
remit à une autre fois qu'il ſeroit de m
leure humeur. Le dernier mot huit
lings ; trop peu pour un Moineau-R
gnol ; trop pour un Moineau ſimple, q
que privé qu'il ſoit.

A MONSIEUR LE MARQ

DE MIREMONT.

ON a fini la campagne
Et de Flandre & d'Allemagne ;
Tout eſt en paix : mais, hélas !
Mon Héros ne revient pas ;
Il faiſoit toute ma joie.
De ce bon thé qu'il m'envoie,

Sans lui, je fais peu de cas.
Pourquoi ne revient-il pas ?
Et quand le Vin de Champagne,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au thé joindroit ſes appas,
Ma douloureuſe tendreſſe
Me feroit dire ſans ceſſe,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Je ſai, quand le Roi commande,
Je ſai qu'il faut demeurer ;
Que la peine la plus grande
Alors ſe doit endurer ;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans ſervices :
Mais, d'une commune voix,
On dit que c'eſt par ton choix,
Et que ton eſprit de guerre
Te retient en cette terre.
Le reſpect des Officiers
Eſt ſans doute quelque choſe.
Les Soldats, les Cavaliers,
Dont un Général diſpoſe ;
Les Magiſtrats, les Bourgeois,
Qui ſont comme ſous tes loix,
L'éternelle révérence
Qu'on fait à ſon Excellence,
Peuvent bien flatter un cœur
Deſtiné pour la grandeur.

tous les Moineaux : on dit qu'il ſifle, qu'il eſt privé au-delà de tout ce qu'on vit jamais ; qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de faire. Ce grand mérite m'a donné la curioſité de le voir : j'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de ſifler, qu'on remit à une autre fois qu'il ſeroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit ſhillings ; trop peu pour un Moineau-Roſſignol ; trop pour un Moineau ſimple, quelque privé qu'il ſoit.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE MIREMONT.

Moi, je fais peu de cas.
Pourquoi ne revient-il pas ?
Quand le Vin de Champagne,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au thé joindroit ſes appas,
Ma douloureuſe tendreſſe
Me feroit dire ſans ceſſe,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Je ſai, quand le Roi commande,
Je ſai qu'il faut demeurer ;
Que la peine la plus grande
Alors ſe doit endurer ;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans ſervices :
Mais, d'une commune voix,
On dit que c'eſt par ton choix,
Et que ton eſprit de guerre
Te retient en cette terre.
Ce reſpect des Officiers
Eſt ſans doute quelque choſe.
Les Soldats, les Cavaliers,
Ont un Général diſpoſé ;
Le Magiſtrats, les Bourgeois,
Si ſont comme ſous tes loix,
Eternelle révérence
On fait à ſon Excellence,
Vent bien flatter un cœur
Iné pour la grandeur.

Laissons-le dans sa colere
C'est un zéle qui doit pla
Et Dieu veuille que le mi
Te plaise autant que le sie
Songe à l'état déplora
De ta Cour inconsolable
Qui soulageoit son destin
En te voyant le matin.
Songe à des Beautés divin
Qui souhaitent ton retour
Tu n'es là que des Béguines
A qui porter ton amour.
Toutes choses compensées
Tourne vers nous tes pensée
Et quitte Messieurs de Gan
Au plus tard le jour de l'A

SUR LE MAL DES YEUX DE MADAME MAZARIN.

IL n'eſt qu'un ſoleil dans les cieux,
nt les aſtres ſoûmis reconnoiſſent l'empire ;
Qu'avez-vous beſoin de deux yeux ?
ſeul peut ſous vos loix tout le monde réduire.
Les plus beaux qu'on vente aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
mme des feux éteints ceſſeroient de paroître :
Pour établir l'égalité
quelque autre viſage avec votre beauté,
nature devoit ſans yeux vous faire naître.
ie je ferois de gens envieux & jaloux,
l'eſprit, ſans les yeux, étoit juge de nous !
Vous guériſiez, le mal vous quitte ;
Adieu mon prétendu mérite.
Quelqu'un dira : » vos cheveux blancs,
» Ce triſte ouvrage de vos ans,
» Ne s'apperçoit point ſans lumiere ;
» Et la nuit ne vous nuira guére,
Plus que le jour, comme je croi.
La nuit n'eſt plus faite pour moi :
Le jour on trouve peu ſon compte ;
La nuit on trouveroit ſa honte.

Je ſoûtiens à Mon
Que jamais en ſa com
La Princeſſe de Mingr
Ne mangea ſemblable

✠

Bien que la nouvelle M
De rage d'amour poſſe
Livrât au moderne Jaſo
Tout l'or de ſa riche To

✠

Elle n'eut pourtant à ſa
De tous les Phaiſans de
Aucun dont le fumet pût être com
A celui du Lapin dont j'ai gardé le

✠

Roche-Guyon, Bêne, V
Ne vantez plus votre Lap

Oui, je pardonne à l'Angleterre
Tous ſes Pâtés de venaiſon.

Je lui pardonne ſa Poularde,
Malgré toute ſa dureté ;
Et ſon Brawn (1) avec ſa moutarde,
Se verra toujours reſpecté.

Petit Cochon, Beurre & Corinthe,
Vous aurez la même faveur ;
Bien que j'aimaſſe mieux l'abſynthe,
Que votre parfaite douceur.

Bon Dieu ! Je vous rends mille graces
De m'avoir toujours préſervé
Du goût de Canards & Beccaſſes,
Plus ſauvage que relevé.

Triſtes Oiſeaux de marécage,
Herons, Butors, éloignez-vous ;
Sifflez, Colieux, ſur le rivage,
Sans jamais approcher de nous.

Beaux, grands & majeſtueux Cignes,
Qui ſur l'eau pouvez nous charmer,
Gardez, gardez-vous des cuiſines,
Le faux goût vous doit allarmer.

(1) Le BRAWN eſt fait de chair d'un Verrat engraiſſé exprès, que l'on apprête d'une maniere particuliere.

Bien loin viandes noires indignes,
Hors deux qu'on ne peut trop aimer ;
Allouettes & Beccaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer ?

✻

Par ces mets précieux communs en Angleterre,
Par nos Huîtres qu'on vante aux deux bouts de la terre,
Par le Veau de Windſor & le Mouton de Bath (1),
En faveur des Phaiſans qui ne manquent jamais,
Vieux amis du *Chriſmas*, *Mincepye* & *Plumpreage* (2),
On vous laiſſe jouir de votre privilege.

✻

Plum-porridge, on conſent à *Noel* de vous voir
Infecter les maiſons de votre bouillon noir ;
Mais le *Chriſmas* fini, ſongez à diſparoître,
Et retournez à Sparte où l'on vous a vû naître (3).

✻

Arrêtons ce diſcours, & paſſons des faux goûts
Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous.
Les Pays fortunés où régne l'abondance,
Demandent ſur le goût un peu de complaiſance ;
Pour ne manquer à rien,

(1) Petite Ville dans le Comté de Sommerſet, fameuſe non-ſeulement par la bonté de ſes Bains & de ſes Eaux minerales, mais par ſon Mouton, ſes Lapins &c.

(2) Le *Mincepye* eſt une eſpece de Pâté, & le *Plum-porridge* une eſpece de ſoupe : on les mange régulierement au *Chriſmas*, c'eſt-à-dire à *Noel*.

(3) Voyez *Plutarque* dans la Vie de Lycurgue & *Athenée*

leur goût & contenter le ſien.

✣

lera l'Italie & l'Eſpagne ;
les frimats couvriront l'Allemagne ;
: verra ſes commerces ceſſés,
ceaux de glace en ſes Ports entaſſés ;
n ces beaux lieux il plaît à la nature
ous nos champs d'une aimable verdure.

✣

mat ſi doux nous n'avons de chaleurs
ju'il nous en faut pour les fruits & les
: ;
étranger une ardeur incommode,
aire aux vins dont il nous accommode.

✣

Eſpagnols & François qu'êtes-vous,
ommes gagés à travailler pour nous ?
ie Nation nous avons nos Domaines,
ar des gens qui nous doivent leurs pei-

:hetés, bûvant l'eau des ruiſſeaux,
fournir les vins des plus fameux cô-
t.

✣

: plaigne point de l'air de l'Angleterre :
plus long-temps qu'on vit en cette terre ?
doucement de l'automne à l'hiver ;
ans y penſer, le printemps arriver :
n à l'autre un paſſage inſenſible

Et ceux qui des CÔTEAUX
mace,
Pour assommer leur vin
glace.

Qui veut un clim
Exempt d'ardeur
Demeure où je sui
Pour y vivre en repos jusqu'

Finissons par un av
Qui ne peut être c
C'est dans les homm
Et dans les femmes

Anglois, NAMUR r
De votre intrépide
STOWEL (2) montre

AU ROI,

sur la découverte de la conſpiration contre ſa perſonne (1).

STANCES IRRÉGULIERES.

RENDONS grace à la Providence
Qui nous a ſi bien conſervés ;
Par une divine aſſiſtance,
Nous vivons, puiſque vous vivez.

✠

Mais de fonder notre aſſûrance
Sur des miracles arrivés,
Ce ſeroit trop de confiance ;
Nous devons, grand Roi, vous devez
Même ſoin, même prévoyance,
S'aſſurer des jours que le Ciel a ſauvés.

✠

A la grandeur de la Couronne
Vous ſongez éternellement ;
Mais au ſalut de la perſonne
Qui la porte, pas un moment.

✠

Que ſert une belle mémoire ?
N'être rien, avoir tout été ;

(1) En 1696.

Héros de Roman & d'Hiſto
Alors, c'eſt même vanité.

A conduire un deſſein, toujours prud
A gouverner l'Etat, politique toujou
Mettez ces beaux talens pour vous
uſage :
Aurez-vous ſoin de tout excepté de v

FRAGMEN

SUR LE MESME SU

POUR bien connoître l'impo
la vie du Roi, il faut conſi
l'Eſpagne a fondé ſur lui la prem
rance d'une reſſource à ſes malh
les ETATS lui ont donné le pouv
en Hollande, pour les avoir ſau
les Confédérés lui ont établi c
Empire dans la Conféderation,
ſoin qu'ils ont eu de ſes forces

vous faſſe ſavoir les choſes qui ſont de moi dans les petites Piéces qu'on a imprimées ſous mon nom. Il n'y en a preſque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées ou augmentées. Les *groſſes Cloches de Saint Germain des Prez*, que LUICI *admiroit* (1), ne m'appartiennent ſûrement pas. C'eſt la premiere addition qui me vient dans l'eſprit. LES CHARMES DE L'AMITIÉ, la longue LETTRE DE CONSOLATION à une Demoiſelle, les REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, l'ELOQUENCE DE PETRONE & quelques autres, dont il ne me ſouvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien fait, je ne ſerois pas fâché qu'on vît mon portrait à la tête d'un Livre: mais c'eſt faire un mauvais préſent au Lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine image d'un homme de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manquent; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine: vous m'excuſerez, ſi je ne ſaurois vous donner une connoiſſance plus exacte de ce que vous me demandez.

(1) On avoit fourré cette ſottiſe dans les RÉFLEXIONS SUR LES OPERA: Luigi *fut ravi d'entendre la premiere fois les groſſes Cloches de Saint Germain des Prez.*

PITAPHE
MONSIEUR LE COMTE
GRAMMONT (1),

Avec le Portrait de l'Auteur.

SANT, tu vois ici le Comte de Grammont,
s éternel du vieux Saint-Evremond,
Suivre CONDE' toute ſa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans les champs de Mars,
s vaillans guerriers pouvoit faire l'envie.

✠

Veux-tu des talens pour la Cour?
Ils égalent ceux de la guerre.
Faut-il du mérite en amour?
Qui fut plus galant ſur la terre?

✠

Railler, ſans être médiſant,
Plaire, ſans faire le plaiſant,
Garder ſon même caractere,
Vieillard, époux, galant & pere;

(1) Le Comte de Grammont étant revenu d'une maladie, cela donna occaſion à M. de S. Evremond de faire ſon EPITAPHE.

S'appliquoit-il à l'or
Il en laiſſoit le ſoin à la C

✠

Il peut revenir un Co
Il peut revenir un Tu
Un Comte de Grammont envain
La nature auroit trop

APrès avoir lû l'Epita
de Grammont, ſi tu
de connoître celui qui l'a
donnerai le caractere. C'eſt
également éloigné du ſupe
l'impie; un voluptueux qui
d'averſion pour la débauche
nation pour les plaiſirs; un h
jamais ſenti la néceſſité, q
connu l'abondance. Il vit da
tion mépriſée de ceux qui on

t peu à craindre, quand on a
ps à pouvoir être misérable. Il
la nature ; il ne se plaint point
ne. Il hait le crime ; il souffre
il plaint le malheur ; il ne cher-
dans les hommes ce qu'ils ont de
our les décrier ; il trouve ce
de ridicule pour s'en réjouir ; il
plaisir secret de le connoître ; il
un plus grand de le découvrir
s, si la discrétion ne l'en empê-

est trop courte, à son avis, pour
es sortes de Livres & charger sa
d'une infinité de choses aux dé-
son jugement : il ne s'attache point
its les plus savans pour acquérir la
; mais aux plus sensés pour forti-
raison : tantôt il cherche les plus
, pour donner de la délicatesse à
ût ; tantôt les plus agréables, pour
de l'agrément à son génie. Il me
vous le dépeindre tel qu'il est dans
é & dans la religion. En l'amitié,
onstant qu'un Philosophe, plus fin
u'un jeune homme de bon naturel
périence. A l'égard de la religion ;

De justice, de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété :

Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de la Providence,
Il trouve son repos & sa félicité.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

J'Ai reçû la seconde Lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnois les enjoûmens de *Ninon*, & le bon sens de *Mademoiselle de l'Enclos*. Je savois comment la premiere a vécu : vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce, & à desirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, & vous y avez des agrémens qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes, & je serois un ingrat, si je n'avouois moi-même que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de

r, que Monſieur le Comte de Gram-
a recouvré ſa premiere ſanté & ac-
me nouvelle dévotion. Juſqu'ici, je
is contenté groſſierement d'être hom-
e bien ; il faut faire quelque choſe de
& je n'attens que votre exemple pour
dévot. Vous vivez dans un pays où
a de merveilleux avantages pour ſe
r. Le vice n'y eſt guére moins oppoſé
ode qu'à la vertu. Pécher, c'eſt ne
pas vivre & choquer la bienſéance
t que la religion. Il ne falloit autre-
u'être méchant ; il faut être de plus
onnête homme, pour ſe damner en
e préſentement. Ceux qui n'ont pas
de conſidération pour l'autre vie, ſont
its au ſalut par les égards & les de-
de celle-ci. C'en eſt aſſez ſur une
re, où la converſion de Monſieur le
e de Grammont m'a engagé : je la
incere & honnête. Il ſiéd bien à un
ne, qui n'eſt pas jeune, d'oublier
l'a été. Je ne l'ai pû faire juſqu'ici :
ntraire, du ſouvenir de mes jeunes
de la mémoire de ma vivacité paſſée

de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine : il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui a résisté à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux & à la froideur ordinaire de la vieillesse. Ce dernier mot me regarde : la nature commencera par vous à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer Monsieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles services, & de savoir si Madame la Maréchale de Créqui lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés : on me l'a écrit il y a long-temps, mais je n'en suis pas trop assuré.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

A M. LE COMTE DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI, vous avez été mon HEROS, & moi votre PHILOSOPHE : nous partagions l'un & l'autre ces rares qualités : présentement tout est en vous, vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie : *Comtesse, ſ*

vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma converſion (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe * * * *.

SUR L'AMOUR DE LA VIE.

STANCES IRRÉGULIERES.

Pouſſé de ſon humeur guerriere,
Un Prince étendra ſa frontiere
Par des travaux, par des faits éclatans :
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes ſur le Temps,
C'eſt tout mon but, c'eſt toute mon envie.

✠

Qu'un autre vante ſon crédit,
Ou ſa valeur & ſa conduite,
Je ne connois plus de mérite,
Que ſanté, bon goût, appétit.

✠

La ſanté que le Ciel nous donne
le plus cher préſent qui nous en ſoit venu :

(1) M. le Comte de Lauzun étant malade, le Marquis de Dangeau le voir de la part du Roi, lui dire qu'il falloit ſonger à Dieu : le Comte ſe tournant alors du côté de Madame la Comteſſe ſa femme, lui dit le bon mot dont M. de Saint Evremond le félicite.

de vous voir jamais, eſt ce qui me fait l
plus de peine : il faut ſe contenter de vou
écrire quelquefois, pour entretenir un
amitié qui a réſiſté à la longueur du temps
à l'éloignement des lieux & à la froideu
ordinaire de la vieilleſſe. Ce dernier mo
me regarde : la nature commencera pa
vous à faire voir qu'il eſt poſſible de n
vieillir pas. Je vous prie de faire aſſure
Monſieur le Duc de Lauzun de mes très-
humbles ſervices, & de ſavoir ſi Madame
la Maréchale de Créqui lui a fait payer cinq
cens écus qu'il m'avoit prêtés : on me l'a
écrit il y a long-temps, mais je n'en ſuis
pas trop aſſûré.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

A M. LE COMTE

DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI, vous avez été mon HEROS, & moi votre PHILOSOPHE : nous partagions l'un & l'autre ces rares qualités : préſentement tout eſt en vous, vous m'avez enlevé ma Philoſophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie : *Comteſſe, ſi*

vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma converſion (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe * * * *.

SUR L'AMOUR DE LA VIE.

STANCES IRRÉGULIERES.

Pouſſé de ſon humeur guerriere,
Un Prince étendra ſa frontiere
Par des travaux, par des faits éclatans :
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes ſur le Temps,
C'eſt tout mon but, c'eſt toute mon envie.

✠

Qu'un autre vante ſon crédit,
Ou ſa valeur & ſa conduite,
Je ne connois plus de mérite,
Que ſanté, bon goût, appétit.

✠

La ſanté que le Ciel nous donne
Eſt le plus cher préſent qui nous en ſoit venu :

(1) M. le Comte de Grammont étant malade, le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il falloit ſonger à Dieu : le Comte ſe tournant alors du côté de Madame la Comteſſe ſa femme, lui dit le bon mot dont M. de Saint Evremond le félicite.

Se pratiquent u
Et ceux qui les f
En vivent fort c

✠

Vient-on à son h
Approche-t-on
Pour le consolateur ce n'est
Un trépas en élo
Fait une impressi
Mais le mieux consolé rega
Le passage fâcheux autant

✠

On a beau lui re
Les sottes vanités
Rien ne sauroit l'e
Des vrais biens do
Aucun ne sauroit

✠

Il voudroit pour

Toute personne qui me gronde (1)
Devroit pourtant me traiter mieux :
C'est un beau poste dans le monde
Que d'être le doyen des hommes les plus vieux.

✦

Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur au vieux Saint-Evre
mond ;
Il seroit fort content, s'il achevoit sa vie
Comme a pensé mourir le Comte de Grammon

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SAISSAC,

Au nom de Madame la Duchesse MAZARIN

IL faut commencer ma Lettre par de remercimens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extrêmemen obligée du soin que vous prenez de me intérêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchise les véritables sentimens que j'ai sur mon retour : j'ai le

(1) Madame Mazarin.

e que j'ai toujours eus ; c'eſt de oir payer mes dettes, pour avoir la é de ſortir d'Angleterre. Voilà mes tions pour le retour. Si vous aviez eu tioſité de ſavoir l'état de mes affaires, is aurois dit qu'il n'a jamais été ſi mau- qu'il eſt préſentement. Je continue à d'emprunts ; & le plus grand mal, que je ne voi pas le moyen d'emprun- vantage. Je ſai bien qu'il ne tiendroit vos diligences que je ne fuſſe ſoula- Vous n'avez pas pû faire plus que avez fait ; vous m'en laiſſez l'obliga- ſans que j'en reçoive le ſoulagement. Avocat de Monſieur Mazarin (1) man- le bonnes raiſons ; mais il répare la eſſe de ſon diſcours par le bon tour y donne : il faut avouer qu'il eſt déli- raillerie. Notre ami commun Mon- de Saint-Evremond aime tant le ridi- , qu'il ſe plaît même à celui qu'on lui e. *Il ne ſait pas*, dit-il, *ſi l'Avocat a us de plaiſir de le donner, que lui de le oir, étant auſſi ingénieuſement tourné eſt.* Toute malice qu'on exerce, fut-

mençant. Je vous prie de croire que je ſerai toute ma vie ſenſible à votre amitié, & reconnoiſſante des plaiſirs que vous m'avez faits.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus m'avez commandé d'écrire à Monſieur de Saiſſac, & j'ai écri: vous m'avez commandé d'*écrire en Normand*; & je m'en ſuis ſi bien acquitté, que je défie Monſieur de Saiſſac de connoître ſi vous vous louez de ſes diligences, ou ſi vous vous plaignez qu'il ſe ſoit contenté de vous donner des ſoins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ſes promeſſes. Mille complimens, s'il vous plaît, à Monſieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit CONCERT eſt achevé: s'il le croit digne de ſon cabinet, je le ferai copier à ſes dépens, s'entend. Je ſuis le premier Auteur en Proſe, Vers & Muſique, qui ſe ruine en Copiſtes: il faut que mes Ouvrages ne vaillent pas grand'choſe.

[illegible]EVREMON[illegible]

A LA MESM[illegible]

LE Mouton de Windsor céde au Mo[illegible]
Bath ;
C'est la décision d'Hortence :
Bath aura donc la préférence ;
Windsor ne le sauroit disputer désormais ;
Et la chose en est si certaine,
Que Monsieur le Duc de Nevers
Pourroit vous nommer dans ses Ver[illegible]
Des bons goûts d'aujourd'hui, la Métropolita[illegible]

Votre Mouton sera donc servi à l'e[illegible]clusion de tout autre. Mes dîners sont di[illegible]ners d'avanture, qui ressemblent fort à ceu[illegible] des Théatins, qui se mettent à table sans savoir s'ils auront de quoi manger. Ces re[illegible]pas de la Providence ne laissent pas d'être quelquefois bons, par le soin de ceux qui apportent. Si vous voulez du fruit, appor[illegible]ez-en : du vin, j'en ai de bon. Vous tien[illegible]ez lieu de toutes choses : les conviés se[illegible]nt trop heureux de vous voir, & moi le [illegible]mier, qui met tout mon bonheur dans [illegible]vûe si précieuse. Il ne pleut que PARO[illegible] (1). La derniere que je vous ai en-

(1) Après que le Roi [illegible]e eut repris Namur en 1695, plusieurs personnes se divertirent en An-

voyée eſt peut-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point écrire contre celui qui peut proſcrire.* Vous ſavez aſſez les Anciens & les Modernes, pour entendre ce Dit-là, & en faire l'application.

gletere, auſſi bien qu'en Hollande, à parodier l'ODE que M. Deſpréaux avoit faite ſur la priſe de cette Place par le Roi de France en 1692.

RÉPONSE AU PLAIDOYER DE MONSIEUR ERARD,

Pour Monsieur le Duc MAZARIN, contre Madame la Duchesse son Epouse (1).

PRÉFACE (2).

Il n'est pas honnête d'entrer dans le secret des Familles ; beaucoup moins d'exposer au jour ce qui se passe entre une femme & un mari. Mais puisque Monsieur Mazarin a bien voulu le déclarer au Grand Conseil, & Monsieur Erard, son Avocat, le faire imprimer, il n'étoit pas juste que le monde n'écoutât une partie ; & la REPONSE AU PLAIDOYER *m'étant tombée entre les mains, j'ai*

(1) On trouvera le PLAIDOYER de M. Erard, dans le RECUEIL CURIEUX de toutes Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond.

(2) Cette PREFACE n'est pas de M. de Saint-Evremond ; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle est d'ailleurs assez curieuse, on a jugé à propos de la conserver. V. la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1689.

crû la devoir donner au Public pour le faire Juge des raisons. J'espere qu'après les avoir examinées, on trouvera Madame Mazarin digne d'un autre sort & d'un autre Epoux.

Si Monsieur le Duc Mazarin s'en étoit tenu aux froideurs, aux séchereſſes, aux duretés, Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en secret, espérant de le pouvoir ramener par sa constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire: mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout le repos, & à une dissipation qui ruinoit entierement la famille, elle a cherché des remedes qui pûssent conserver son bien & sa liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mêlés, l'autorité du Roi est intervenue, rien n'a pû persuader, rien n'a pû réduire Monsieur Mazarin: falloit-il que l'Epouse fût éternellement assujettie aux caprices, aux enthousiasmes, aux fausſes révelations de l'Epoux?

C'est ce que Monsieur Erard a soûtenu avec autant d'injures que de calomnies: voici quelques passages du Plaidoyer, qui feront connoître l'esprit furieux de l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre sont venues à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londre. Si Madame Mazarin, *ajoûte-t'il*, avoit eu

attachement pour le Roi (Jacques)
reine, & quelque reconnoiſſance
rs bontés ; ſi elle avoit ſeulement
ſentimens d'honneur & de religion
: devroit avoir pris auprès d'eux, au-
le pû voir ſans horreur l'uſurpateur
s États & le deſtructeur de notre foi,
ſa tyrannie ſur les débris de leur
légitime & ſur les ruines de la véri-
eligion?

ns un autre endroit :

oins qu'un beau zéle ne fit chercher à
ne Mazarin une glorieuſe palme, &
fit concevoir une ſainte ambition d'é-
molée par cette Nation farouche.
s, enfin, comment prétendra-t'on
: faire ſervir les noms du Roi & de la
d'Angleterre, à excuſer l'évaſion &
ice de Madame Mazarin.....
mant qu'on la voit offrir au Prince
age le même encens qu'elle leur of-
mais avec autant de baſſeſſe & d'indi-
, qu'il y avoit d'honneur pour elle à
rerer.

à la fin de ſon Plaidoyer :

naiſon eſt remplie, ſont-ils ſes parens!
l faudroit tranſcrire le Plaidoyer, ſi on
loit citer tout ce qu'il dit injurieuſement
tre Madame Mazarin & contre la Nation
gloiſe.

Monſieur Mazarin ne ſauroit nier qu'il
ait fourni un ſujet de ſéparation légitime:
ais il ſe vante de n'avoir rien oublié pour
rocurer la réunion; & il eſt certain qu'il
n a envoyé même les articles. Le premier,
& ſur quoi roulent preſque tous les autres.

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront
pas de ſurvenir, l'éclairciſſement auſſi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royau-
me, modéle ſur lequel il faudra régler le
nôtre.

Ne donner jamais au Public le détail de
nos affaires domeſtiques: encore moins
aux curieux ce qu'il y a de plus ſecret;
mais leur dire en peu de mots que le rac-
commodement s'eſt bien paſſé.

Monſieur Mazarin ne ſe contentant pas
d'avoir réglé l'Epouſe & l'Epoux, a voulu
faire des Réglemens qui fuſſent obſervés
dans toutes ſes Terres, ſans conſidérer la
Juriſdiction des Evêques, ni l'autorité des
Gouverneurs. Il a commencé par les affaires
eccleſiaſtiques, qui doivent aller devant les
civiles avec raiſon. Comme ces articles ſont
imprimés, on en parlera en gros ſeulement.

ce à ſes ordres. L'attirail de ſes Confrairies, l'équipage de ſes dévots errans, moitié Eccleſiaſtiques, moitié Séculiers, ſeroient en Aſie une Caravane aſſez nombreuſe ; & ce n'eſt pas la maniere de ſe ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela ſuffiroit pour juſtifier la ſéparation de Madame Mazarin ; ne laiſſez pas d'entendre ſon Avocat.

RÉPONSE

AU PLAIDOYER

DE M. ERARD, &c. (1).

C'Est une choſe aſſûrée, Meſſieurs, qu'on ne va point tout-d'un-coup à l'impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de ſoutenir les grands menſonges. La vérité n'a beſoin ni d'inſtructions, ni d'eſſais : elle eſt née, pour ainſi dire, avec nous : à moins que de corrompre ſon naturel, on eſt véritable. Jugez, Meſſieurs, combien il a fallu d'art, d'étude, d'exercice à M. Erard, pour

(1) M. de Saint-Evremond fit cette REPONSE ſur *ſes Mémoires* que Madame Mazarin lui avoit donnés. Voyez la Vie *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 16

Si tant de louanges, tant d'op
ne ſont pas formés dans votre eſpri
nous, Monſieur Erard, qui a pû v
truire des vertus de Monſieur M
Eſt-ce dans la Cour, dans les Pro
dans les Villages, qu'on vous en
de ſi belles notions? Qui vous a inſ
méchantes qualités de Madame M
Eſt-ce à Paris, à Rome, à Veniſe
dres, qu'on vous les a déclarées.
vous donner de meilleures lumi
tous les deux; & pour empêcher q
ne tombiez dans l'erreur, je vo
charitablement que Monſieur Ma
fait mépriſer où il eſt & où il n'
que Madame Mazarin eſt eſtimée
où elle a été, par tout où elle eſt

Mais en quel Pays étiez-vous,
quelle obſcurité paſſiez-vous la vi
ignorer comment ſe fit le mariage
ſieur Mazarin? Monſieur le Card
commencement de ſa maladie, vo
miner le mérite de nos courtiſans,
trouver un à ſon gré, digne d'ép
belle niéce, & capable de ſouten
neur de ſon nom. Comme il lui re
core quelque vigueur, il n'eut pas
à réſiſter aux vertus qui ſe trouvoi
peu de bien; mais ſon mal aug
tous les jours, & ſon jugement di
avec ſes forces, il ne réſiſta point à

» le Prince «. Le Maréchal de Villeroi qui devoit mieux connoître le discernement de Sa Majesté, pour avoir été son Gouverneur, ne laissoit pas d'avoir ses appréhensions. Le Maréchal de Clerembaut qui s'étoit signalé à rendre ce mariage ridicule, fut allarmé : mais Monsieur Mazarin, plus dans leurs intérêts que dans les siens, demeura seulement à la Cour autant de temps qu'il en falloit pour se décrier, & donner au Roi le judicieux mépris qu'il a conservé pour sa personne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées : on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans son temps le premier poste à la guerre, ne servit d'exemple à son fils pour s'y donner la plus grande considération. Monsieur Mazarin étoit trop homme de bien pour laisser le monde dans cette erreur : il renonça à la Guerre, comme il avoit fait à la Cour, & vous m'avouerez, Messieurs, que ce ne fut pas la chose la moins sage de sa vie.

Il ne lui restoit que trop de quoi se faire considérer. Les Charges, les Gouvernemens, les richesses, en quoi il surpassoit tous les sujets de l'Europe, lui attiroient assez de respect ; mais il s'en défit, comme de choses superflues, en Philosophe ; ou comme de vanités dangereuses au salut, en Chrétien. De quelque maniere que

[illegible], il ne se laissa rien d'un amas si pré-
[illegible]ieux à l'égard des hommes. De mille ra-
[illegible]tés que l'opulence & la curiosité avoient
[illegible]massés, d'un nombre infini de tableaux,
[illegible]e statues, de tapisseries, il n'y eut rien
[illegible]ui ne fût défiguré (1) ou vendu. De
[illegible]outes les Charges, Monsieur Mazarin
[illegible]'en conserva aucune; de tous les Gouver-
[illegible]emens, il ne garda que celui d'Alsace,

(1) M. Mazarin, dans un [illegible]nspecte de son fanatisme, [illegible]ntin les Statues du Palais [illegible]azarin, que le Cardinal [illegible]azarin avoit ramassées de [illegible]ne côtés, avec des dépen-[illegible]r & des soins immenses [illegible]oyez le *Factum pour Madame Mazarin*, &c. dans le *Mélange curieux des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond*, M. Ménage fit à cette occasion une Epigramme latine qui n'a point vû le jour, & qui mérite d'être conservée. La voici:

Phidiacas toto Statuas collegerat orbe,
Qui paces fecit Julius, orbis amor;
Et dudum has Juli servabat porticus ingens
Invidiosa tuis, Regia, porticibus.
Mancina conjux, haeres Armandus Juli,
Dum nullis tectas vestibus esse videt.
Frangendas mandat famulo quâ parte tenellus
Ad venerem montes posse movere putat.
Mutuus fulgidior, Statuis taciturnior ipsis,
Horror ad hae famulus, jussaque dura fugit.
Inutil Armandus dextrâ capit ocius ensem,
Nec mora, quod fieri jusserat, ipse facit.
Ense, pedes Thetidis, Junonis brachia, dextram
Palladis, & totam de decorat Venerem
Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miscet,
Non parcit forma, parve Cupido, tuae.
Et tu privignum Phaedra, Mancina, movere
Sua potes, Armandi ad tecta redire velit?

millions que
apportés, on a honte de
qui reste ; & la seule raison qu'il en a don-
née, c'est qu'en conscience il ne pouvoit
pas garder des biens mal acquis. Ils n'é-
toient pas *mal acquis*, Messieurs, ils n
l'étoient pas ; la Couronne défendue co
tre tant de forces au-dedans, & tant
puissance au-dehors, en avoit fait l'acq
sition, que la justice & la libéralité du
ont confirmée : mais ces avantages-là
été aussi mal laissés que mal gardés. La
moire de Monsieur le Cardinal est res
fable du mauvais choix qu'il fit de M
sieur Mazarin ; & Monsieur Mazarin
méchant usage qu'il a fait de ces
biens.

Epargnons à Madame Mazarin
leur d'entendre un plus long disco
cette dissipation : épargnons à M
Mazarin le honteux souvenir de la
dissipé. Triste co

le ſentiment de leurs maux ; mais ce ſoulagement n'étoit point pour elle. A peine ſes beaux yeux étoient fermés, que Monſieur Mazarin, qui avoit le Diable préſent à ſa noire imagination, que cet aimable époux éveilloit ſa bien-aimée pour lui faire part..... vous ne devineriez jamais, Meſſieurs ; pour lui faire part de ſes viſions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout ; Madame Mazarin ne trouve de phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans ſon lit. Sa Majeſté fut traitée plus obligeamment ; Elle eut la confidence des révélations, des lumieres divines que le commerce ordinaire de M. Mazarin avec le Ciel lui avoit données. Le monde eſt pleinement informé des révélations ; & puiſque Monſieur l'Avocat a fait tant valoir la dévotion qui a mérité cette grace, je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets, ils ſont ſinguliers & dignes de votre attention.

Dans le temps que Monſieur Mazarin recherchoit Mademoiſelle Hortence, il donna un Billet de cinquante mille écus à Monſieur de Fréjus (1), à condition qu'il le ſerviroit dans ce mariage, qu'avec raiſon il ſollicitoit ſi ardemment. Le mariage ſe fit, où Monſieur de Fréjus eut beaucoup

(1) Joſeph Ondedei, Evêque de Fréjus, créature du Cardinal Mazarin.

de part : mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de se faire payer d'une promesse de cette nature-là, il la rendit à M. Mazarin, se fiant plus à sa parole qu'à son Billet. Quelque temps après cette générosité, Monsieur l'Evêque eut besoin d'argent, pour l'établissement de ses neveux, & en demanda à Monsieur Mazarin, qui faisant violence à son bon naturel, refusa de le payer ; instruit par son Directeur, qu'acheter le sacrement de mariage eût été une simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voyez, Messieurs, la bonne & délicate conscience de Monsieur Mazarin. Monsieur de Fréjus, tout Evêque qu'il étoit, eût reçû l'argent sans avoir égard à la simonie. Monsieur Mazarin, simplement Laïque, fit scrupule de le donner, & religieusement ne le donna pas.

Voici un autre exemple qui confirmera l'opinion qu'on a de sa piété. Monsieur Mazarin avoit un procès très-important, dont il pouvoit sortir avec avantage par accommodement : il répondit à ceux qui le proposoient, que *notre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix; que les controverses, les disputes, les procès étoient de droit divin, & les accommodemens d'invention humaine ; que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais pensé aux*

ainſi qu'il étoit réſolu de plaider
le, & de ne s'accommoder jamais :
'il a chrétiennement gardée &
era toujours.

eur ne me permet pas, Meſſieurs,
xpliquer le ſujet de ſon voyage
iné, pour conſulter Monſieur de
: je vous dirai ſeulement qu'on
entendu parler d'un cas de conſ-
extraordinaire, ni d'un ſcrupule
t ſi délicat (1).

ici le chef-d'œuvre de Monſieur
n dévotion : il a fait nourrir un

es mots : *Ni*
tendre & ſi dé-
Saint-Evre-
ûté à la mar-
mplaire : *Il*
d'horreur de
avoit eu de la
conſcience in-
aux Caſuiſtes
Enſuite n'é-
ent de cette
effaça. Et en
on plaide ici
idame Maza-
uges, il n'é-
ible d'expli-
u genre d'*in-*
re être, qu'il
'affectation à
ntendre dans
e. Voici donc
ix mots. Le
helieu ayant
riage la fille
, celui-ci ſe
tant jeune, il
habitudes de
avec le Duc

de Richelieu ſon pere, & s'imagina que leurs enfans ſe trouvoient par-là dans un degré de conſanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouſer. C'eſt ſur un cas de conſcience ſi ſingulier, qu'il alla conſulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trappe, &c. Mais ſa fille n'attendit pas que ſes doutes fuſſent éclaircis. *Le Marquis de Richelieu*, dit Madame de Sevigny au Comte de Buſſy dans une Lettre du 23 Decembre 1682, *a enlevé Mademoiſelle de Mazarin. Elle couche avec ſon amant, qui, je crois, eſt ſon mari, pendant que ſon pere va conſulter à Grenoble, à la Trappe & à Angers, s'il doit marier ſa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme !* Voyez les LETTRES du Comte de Buſſy Rabutin. Tome IV. page 173.

des enfans de Madame de Richelieu
défenſe expreſſe à la Nourrice de l
ner à têter les vendredis & les ſa
pour lui faire ſuccer, au lieu de lait,
uſage des mortifications & des jeûn
Voilà, Meſſieurs, la dévotion d
ſieur Mazarin, dont ſon Avocat n'a
honte de faire l'éloge ; dévotion
aux Réfugiés, pour s'opiniâtrer da
créance : mais les Catholiques ſe m
auſſi bien qu'eux d'une piété ridic
vous, Meſſieurs, qui en avez une ſi
ne la déſapprouvez pas moins que l
teſtans.
Le premier malheur de l'homme
d'être privé du ſens, dont il a beſo
la ſociété humaine : le ſecond, c'e
obligé de vivre avec ceux qui ne l'
Ces deux calamités ſe ſont trouvées
ment dans le mariage infortuné d
ſieur & de Madame Mazarin. M
Mazarin a de ſa nature un éloigne
grand de la raiſon, qu'il lui eſt
impoſſible d'être jamais raiſonnable
excuſe que ſes amis, s'il en a, pou
nous donner de ſa conduite. Mada
zarin a reçû de ſa mauvaiſe fortune
trainte de demeurer avec Monſieu
rin. Le ſupplice du vivant attaché
mort, n'eſt pas plus cruel que c
ſage lié néceſſairement avec ſon co

de France lui avoit donné.

Que vous agiſſez peu chrétiennement Monſieur Mazarin, vous qui ne parlez que de l'Evangile ! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal ; vous laiſſez mourir de faim une femme qui vous a apporté plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe enſemble n'en ont apporté aux Rois leurs époux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait ; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une perſécution en attire une autre ; par une humeur qui s'aigrit, par un eſprit qui s'irrite en faiſant le mal, vous augmentez la perſécution à meſure que vous perſécutez. N'étoit-ce pas aſſez de laiſſer Madame Mazarin ſans aucun bien pendant votre vie ? Falloit-il ſonger à la rendre miſérable après votre mort ? Fall

ſans une grace extraordinaire du Ciel, il ne la pratiquera jamais.

Monſieur Erard deſcendra peut-être de la religion à la morale, & parlera de ſa libéralité : nous oppoſerons ſon avarice en toutes les choſes honnêtes, à ſa prodigalité en ce qui n'eſt pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point, il diſſipe ; il ôte à ſa femme, à ſes enfans ce qu'il abandonne aux étrangers. Les vertus changeroient de nature entre ſes mains, & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Meſſieurs, que nous euſſions beſoin de faux vices, comme en a M. *Erard* de fauſſes vertus ! Pour notre malheur, nous n'avons que trop de méchantes qualités véritables à vous alléguer. Des Procès mal-fondés avec les voiſins, des inimitiés ſans retour avec les proches, un traitement tyrannique aux enfans, une perſécution éternelle à la femme, ſont les funeſtes & inconteſtables preuves de ce que nous ſoutenons.

Pour Monſieur Erard, après avoir négligé toutes vérités comme baſſes, groſſiéres, indignes de la délicateſſe de ſon eſprit, après avoir uſé ſa belle imagination à inventer & à feindre, à donner la couleur des vertus aux vices, l'apparence de vices aux vertus, rebuté enfin du mauvais ſuccès de ſes artifices, il a recours à

par les réglemens de l'antiquité
vous qu'il appartient de juger ſ
rment & par vos propres lumie
intérêts.

Les maris ſeroient trop heure
têtement de Monſieur Erard é
les femmes trop malheureuſes
quelque influence ſur vos jugen
faudroit qu'être mari pour être
toutes fautes, juſtifié de tout cr
être loué de tous défauts. Il n
qu'être femme, pour être c
innocente, pour être mépriſé
mérite, décriée avec de l'honn
Monſieur Mazarin gâte, ruin
tout, il en eſt le maître; c'eſt
que Madame Mazarin ſoit laiſſ
néceſſité, qu'on l'abandonne à
à la tyrannie des créanciers, qu
t'elle de ſe plaindre de Monſieu
dit ſon Avocat? C'eſt ſa femme

permiſſion de *Monſieur Mazarin*; elle perd ſa dot; elle perd ſes conventions matrimoniales, elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. *Moderez-vous*, Monſieur Erard, moderez-vous; autrement je formerai votre caractere, de ce qu'a dit Salluſte dans l'éloge de Catilina : ELOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM : *Aſſez d'éloquence, peu de ſens.*

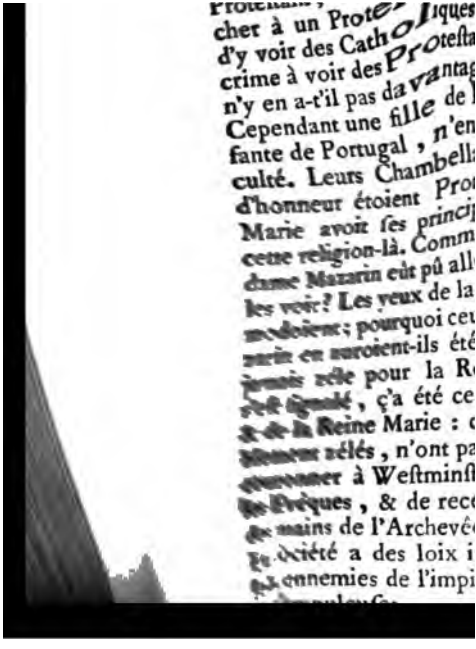
Venons à la révolution extraordinaire, dont l'image ne ſe préſente point à l'eſprit ſans l'étonner : c'eſt-là, dit Monſieur Erard, que Madame Mazarin devoit ſortir d'Angleterre; & là-deſſus, il exagere la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit ſortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon & Madame Mazarin n'euſſent accompagné la Reine avec plaiſir; mais le ſecret de quitter ſon Royaume étoit ſi important, qu'elle ne le communiqua à perſonne : ainſi, les Dames furent laiſſées par néceſſité dans un trouble, que la ſeule préſence du nouveau Prince put appaiſer. Depuis ce temps-là, il n'a pas été poſſible à Madame Mazarin de quitter un pays où ſes créanciers la tiennent comme aſſiégée, ou proprement Monſieur Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il de-

mande, avec cet empire de mari, si
à son Avocat, qu'elle retourne à Par
il en nécessite l'éloignement; il en
la séparation dont il se plaint. Il
vouloir la personne, & ne veut
que le bien, pour en achever la dis
Le Parlement d'Angleterre a vo
ser Madame Mazarin, je l'avou
elle n'a pas eu besoin d'implorer
tion du Roi qui régne; sa justic
nu la grace qu'elle eût été obli
mander.

Mais dites-moi, Monsieu
qui vous a poussé à déclamer
ment contre ce Roi? Vous le
Destructeur de notre foi bie
pos. Sans son humanité, s
protection, il n'y auroit pas
en Angleterre. Vous avez
cour au Roi de France, &
trompé. Un Prince qui a l
gloire, un Prince si écla
grand mérite par tout où
res & ses affections ne
concertées; être généreu
de son Allié, ne l'empê
table aux vertus de son

Je reviens à Madam
reste à la justifier que
qui ne me feront pa
ne. La premiere, c'



pour entrer dans le [illegible]
gers, des Paſtres, des Garçons Apoſ
caires ; qu'elle retourne avec Monſieu
Mazarin, pour trouver de nouveaux Ri
GLEMENS ſur ſon ſujet, auſſi ridicules qu
ceux qu'il a fait imprimer, c'eſt ce qu
toutes vos belles paroles ne perſuadero
pas à des gens ſenſés. Si vous haranguiſ
devant un peuple ignorant, vous pourri
l'éblouir ou l'émouvoir ; mais, pour v
tre malheur, vous avez affaire à des Jug
éclairés, à des hommes ſages, précautio
nés contre toutes les fauſſes lumieres,
contre toutes les vaines exagérations.

Je voudrois, Meſſieurs, que Monſi
& Madame Mazarin paruſſent devant vo
à une Audience ; vous liriez leur ſépa
tion ſur leurs viſages ; tous les traits
Monſieur Mazarin ſeroient autant de pr

AT-EVREMO

...ux de l'autre : la Na...
...mme le Ciel, par une ...
...s yeux, par un visage mo...
...a vûe. Un Astre funeste ...
...uds infortunés, dont la raison
Mazarin l'a degagée. Ainsi, Ma...
...vez la cause du Ciel, de la ...
raison, soumise à vos juge...
...otre sagesse donne la derniere ...
...rand ouvrage, qu'elle assure ...
...ion pour jamais, & qu'ôtant ...
...azarin l'administration de ses ...
...ve aux enfans le peu qui reste ...
...rodigieux qu'il a dissipé.

ÉGLEMENS

...ONSIEUR LE DU...

...AZARIN.

NOUS, Mazarin le Vieux,
...le Député des Cieux
... les Villages de France :
...us nous faisons savoir,
... vertu d'un pieux pouvoir
...is à notre prudence,
...avons formé des Loix

Dont ne prendront connoissance
Evêques, Papes, ni Rois.

Qu'un bon Aporicaire en qui chacun se fie,
» Ait ses provisions de tout médicament,
» Potions, cordiaux, pour chaque maladie,
» Portés par un Garçon habillé décemment.

» Qu'un Patient discret tourne avec modestie
» Ce que je ne saurois nommer modestement;
» Si d'un air précieux je ne dis, la partie
» Où le bouillon des Sœurs est donné proprement

» Le Pastre ajustera dans la verte Prairie
» De Vaches & Taureaux l'utile accouplem
» Mais, de peur que son ame en demeure sa
» Ou l'appétit du moins émû brutalement,
» Il doit fermer les yeux aux temps de la
» Et quand le coup est fait, demander son p

» La Bergere au Hameau dans la pudeur
» Menera ses moutons aux champs innoc
» Et le Berger, contraire aux Bergers d
» Ses chévres gardera toujours honnêt

» De flûtes, chalumeaux de champêtre
» De chansons aux échos dire amour
» De danses sous l'ormeau, soit la m
» De tous plaisirs, ôtez le Procès

ges qui lui ſont dûes.

Quand on trouve aux jeunes-gens
Les chagrins de la Vieilleſſe,
Qu'ils ſont mornes & peſans,
Qu'ils ont un air de triſteſſe;
Le Comte a, ſur ſes vieux ans,
Tous les goûts de la Jeuneſſe.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ſes derniers jours
Les plus beaux jours de ſa vie.

Apoſtille de Madame MAZARI

» Monſieur de Saint-Evremond

BILLET

A DAME LA DUCHESSE MAZARIN.

Trois mots de votre Lettre valent trois volumes : *Je ne me ſuis jamais portée : je n'ai jamais été plus belle.* ravi de ce qui regarde la ſanté ; je point ſurpris de ce que vous dites eauté, vous ne nous apprenez rien. rai que l'air dont vous en parlez a ément que je ne ſaurois exprimer. tois ſi pénetré, que je n'ai pû m'em- de le dire à Mylord Sunderland & à d Mulgrave (1) qui étoit chez lui. , ont-ils dit, *confiance n'a été ſi noble, & ſi bien fondée.* Mylord Sunderland é que tous les dits des Anciens & des nes ne valoient point cela.

elque avantage que je tire de l'abſen- outon de Bath, Lapins, douceurs s Lettres ; quelques chagrins que eſſuyer ſur mon inquiétude, ſur mes , & les oiſeaux, à votre retour, je e pas de le deſirer paſſionnément.

(1) Jean Duc de Buckingham & Normanby.

J'Attendois à vous écrire que
fût arrivée, pour vous mander q
nouvelle : mon impatience ne peu
frir aucun retardement ; il faut qu
prenne des nouvelles de votre sa
vous-même. Je n'ai pû commenc
Lettre, comme les Anciens commen
les leurs : *Si vous vous portez bien
porte bien.* Le bon état où vous êtes
bien me soulager dans le méchan
suis ; mais qu'il ait la vertu de me
autant de santé que vous en avez.

Ah ! C'est une influence,
Bel Astre de mes jours,
Dont mon expérience
Ignore le secours.
Vous voir à table & vous enten

LA MESME.

Otre Lettre, Madame, vaut mieux
que tout ce que je vous ai écrit.
graphe n'eſt que trop exacte : il n'eſt
la dignité d'une perſonne ſi confi-
de bien ortographier ; il faut laiſ-
aux Auteurs, que je défie de pla-
ARCABONNE & un AMADIS, ſi
e vous avez fait. Vous pouvez être
nne, un peu moins méchante,
lus capable d'enchanter, que celle
Amadis. Le perſonnage d'Amadis
vient par la pénitence que votre
ment me fait faire.

Mais l'*Inconnu ſi généreux*
Qui ne *parut que trop aimable*,
revient ſans ceſſe une image agréable;
ne convient point au Vieillard malheu-
x.

LES DOUCEURS DE LA
D'UN VIEILLARD

STANCES IRRÉGULIERE

CHoix d'agréable compagnie
Que j'ai chéri toute ma vie ;
Mets exquis, vins délicieux,
Mêlez-vous au plaisir que donnent de beaux

*

Pourquoi ces huîtres, ce visage,
Ces bons mets, ces excellens vins
Et ces attraits plus que divins ?
Pourquoi cet étrange assemblage ?
Je rendrai vos esprits contens ;
C'est que les Iris de ce temps
Sont propres à plus d'un usage ;
Les attraits furent leur partage,
Et maintenant leur vanité
Est pour le goût comme pour la beau

*

Le Dieu qui donne de la tendresse
En recevroit de leurs appas ;
Le Dieu qui donne de l'allegresse
Les rend de son humeur à l'heure du repas.

*

(1) L'Amour. (2) Bacchus.

De vieux restes de la nature,
Par une flatteuse imposture,
Voudroient quelquefois m'animer
A passer les bornes d'aimer.

✣

Est-ce à vous, Nature importune,
De songer à bonne fortune?
Considérez mieux le danger
Qui suivroit l'heure du Berger.

✣

Mais, contre vous, petites flammes,
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes intérêts:
Vous ne verrez que des cruelles,
Et je me sauverai par elles
De vos appétits indiscrets.

✣

Choix d'agréable compagnie,
Plaisir de jeunes & de vieux,
Mets exquis, vins délicieux,
Pattens de vous la douceur de ma vie.

LE CONCERT DE CHELSEY,

Sur le bruit qui avoit couru de la m
de M. le Duc MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON.

LISIS, *un deſſus.*

SI vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous eſpérer de revoir vos beaux yeux

Le Bas-deſſus.

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous eſpérer de revoir vos beaux yeu

A deux.

De revoir, de revoir vos beaux yeux ?

LISIS.

Vous partez, vous partez, Hortence
Votre époux ne vit plus, vous reverrez la Fran
Hélas ! Quel caprice du ſort
Tenoit ma vie attachée à la ſienne !
Hélas ! quand on vouloit ſa mort,
Sans y penſer on deſiroit la mienne.

HORTENCE.

Je pars, s'il eſt bien vrai qu'il ait perdu le jour

Quand elle apprend que son époux est mor
Dit au Seigneur : *Ta volonté soit faite*...

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur
De son nouvel état, la secrette douceur.

HORTENCE.

Ce plaisir déclaré choque la bienséance.
Suffit de la soumission
Aux ordres de la Providence ;
La joie a trop d'émotion :
Mais j'aurois eu l'obéissance
Que nous devons au Ciel en cette occasion.

DAMON.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veu
fasse,
On obéit de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit-on de son époux
Damon ?

DAMON.

Le bruit est parmi n
Qu'il vit, qu'il a sauvé sa vi
Par miracle d'un incendie.

LISIS.

S'il n'est sauvé, c'est fait de
S'il ne périt, elle est perdu
Etrange état où je me voi,
S'il faut que son absence, ou son mal

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien ;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien :
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien ;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Baſſe.

Non, non, ne craignons rien ;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

LE CHŒUR.

Non, non, ne craignons rien ;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien :
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

BILLE

A MONSIEUR LE C

DE GRAMMO

VOtre lettre ſeule eût ſuffi
& d'excellent Vin (1) eſt
la reconnoiſſance d'un Philoſop
que de la raiſon & de la ſageſſ
choſes ennuyeuſes, & qui ne ſo
uſage pour ceux qui conſervent
goût des plaiſirs. Il faudroit d'a
bien préſomptueux, pour offri
ſon & de la ſageſſe à celui qui
exemple de courage aux Philo
un exemple de vie aux Courtiſ

(1) Du Vin de Bourgogne.

A MONSIEUR

DE GRAMMO

VOtre lettre ſeule eût ſuffi
& d'excellent Vin (1) eſt
la reconnoiſſance d'un Philoſo
que de la raiſon & de la ſage
choſes ennuyeuſes, & qui ne ſ
uſage pour ceux qui conſerven
goût des plaiſirs. Il faudroit d'
bien préſomptueux, pour
ſon & de la ſageſſe à celui qu
exemple de courage aux Phil
un exemple de vie aux Courti

(1) Du Vin de Bourgogne.

A LA MESME

JE ne me consolerois pas, Ma
du déréglement de votre visite
ne croyois que la maison de Mon
Duc de Richemond vous aura fait
la vilaine idée de la mienne. Co
est-ce qu'un homme infecté des ord
ses chiens & des siennes, peut être
par deux malades de propreté? Je
plus encore Monsieur Villiers que
cependant, Madame, j'ai été ravi
voir, étant assûré que Monsieur Mi
vous suivoit pas avec l'exhortation
dont il me menace depuis long-tem
lui en prépare une pour bien vivre
vaudra du moins celle qu'il me fer
bien mourir. J'admire la discrétion
chiens; eux qui dévorent tout le m
ne vous ont approchée que pour vo
dre leurs respects: je les avois instr
c'étoient plutôt les miens que les
qu'ils vous rendoient.

A LA MESME.

IL m'arrive aujourd'hui ce qui m'e
rivé une autre fois après les repas d
lord Montaigu. Il me ſouvient bien q
devois aller à Chelſey lundi ou m
mais je ne ſai ſi c'eſt aujourd'hui o
main. Jugez en quel état je pouvois
puiſque je n'entendis pas nettemen
permiſſion, dont tant de gens feroien
plus grand bien. Je vous porterai c
j'ai écrit : tout me ſemble bien lié ,
reſte qu'à le mettre au net ; j'y vais tr
ler. *Le vôtre juſqu'à la mort*, qui ne
pas éloignée, ſi j'avois d'auſſi cruell
peurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triſte

APOSTILLE.

[redacted]

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & perſonne ne m'en apprend. Monſieur de la Baſtide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoûte que ſi vous n'avez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fauſſeté de la derniere nouvelle, me fait douter de la vérité de la premiere. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amans & les joueurs ont quelque choſe de ſemblable: *Qui a aimé, aimera.* Si l'on m'avoit dit que vous étes dévote, je l'aurois pû croire. C'eſt paſſer d'une paſſion humaine à l'amour de Dieu, & donner à ſon ame de l'occupation: mais ne pas aimer, eſt une eſpece de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languiſſant ne fut jamais un bien;
C'eſt trouver ſans mourir l'état où l'on n'eſt rien

Je vous demande des nouvelles de vo ſanté, de vos occupations, de

eſt mort, ce qui [illegible]
fort ſenſible. Si vous connoiſſez Barbin,
faites lui demander pourquoi il imprime
tant de choſes ſous mon nom qui ne ſont
point de moi. J'ai aſſez de mes ſottiſes,
ſans me charger de celles des autres. On
me donne une piéce contre le Pere Bou-
hours, où je ne penſai jamais. Il n'y a pa
d'Ecrivain que j'eſtime plus que lui : notre
langue lui doit plus qu'à aucun Auteur
ſans excepter Vaugelas. Dieu veuille qu
la nouvelle de la mort du Comte de Gram
mont ſoit fauſſe (1), & celle de votre ſan
véritable. La Gazette de Hollande dit qu
M. le Comte de Lauzun ſe marie : ſi ce
étoit vrai, on l'auroit mandé de Pari
outre cela Monſieur de Lauzun eſt Duc
& le nom de COMTE ne lui convient poi
Si vous avez la bonté de m'en écrire qu
[illegible] & de ſa

point, & je n'en reçois pas da-
Adieu ; c'eſt le plus véritable de
riteurs, qui gagneroit beaucoup,
s n'aviez point d'amans ; car il ſeroit
mier de vos amis, malgré une ab-
qu'on peut nommer éternelle.

CHANSON,

l'air : AMINTE, tout ce que les Dieux, &c.

MADAME MAZARIN (1).

ON dit que le premier des ſous
Eſt cet Epoux
Qu'on prit pour vous ;
Vous en avez la liberté :
Un Mari ſage
Eſt l'eſclavage
D'une beauté.

(1) Cette Chanſon fut
ns le temps qu'on
t de nouveau Ma-
zarin à retourner
ce, & qu'on lui
promettoit toute ſorte de
ſûreté, ſi elle vouloit ſe
retirer à Saint Germain ſous
la protection de la Reine
Marie, épouſe de Jacques II.

Vous [illegible]
D'une visite
De parenté.

✠

A Saint-Germain vous feriez
Matin & soir,
En saint devoir,
De vertu l'exemple parfait ;
De la Sophie (1)
Qui toujours paie
Le vrai portrait.

✠

Vous tremblerez au sacré
De Maintenon,
Pour le Sermon ;
Trop heureuse de la servi
Dame suivante,
Ou gouvernante

Qu'on auroit vû de propreté,
De netteté !
Qu'on eût frotté
On auroit vû dans ce saint lieu,
Mieux qu'à la Trape,
Par *Brosse* & *Mappe* (1)
Honorer Dieu.

✠

A peine finit le sommeil ;
A peine l'œil
Voit le Soleil,
Que, bannissant aise & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos :

✠

» Pour nous exempter du desir
» Du gros plaisir,
» Point de loisir.
» Que chacune ait la *Brosse* en main :
» Frottons, mes filles ;
» Frottons, pupilles,
» Jusqu'à demain.

✠

Madame Maintenon aimoit
la propreté, qu'elle
assez souvent mapper
& brosser son Appartement
à la maniere d'A[illegible]
deux ou trois fo[illegible]

D'une vraie
De parenté.

✠

A Saint-Germain vous fer
Matin & soir,
En saint devoir,
De vertu l'exemple parfi
De la Sophie (1)
Qui toujours prie
Le vrai portrait.

✠

Vous trembleriez au fac
De Maintenon,
Pour le Sermon :
Trop heureuse de la fer
Dame suivante,
Ou gouvernante
De son Saint-Cyr

Remet l'office
Et le troupeau.

BILLE

A MADAME LA DUC

MAZARI

JE n'ai rien oublié pour che
ble, & lui faire savoir vo
Le hazard a plus fait que mes
diligences : je l'ai rencontré,
ce que vous desiriez de ce gen
seux Musicien. Il m'a dit qu'il
rien davantage que les occas
... témoigner son obéi

tour, il n'oubliera rien pour vous con-
ler de la perte de votre Boulé.

Votre abſence fait crier Mylord d'Ar-
n (1), & plaindre Monſieur Villiers. Sir
obert Thorold, plus judicieux, après
'avoir témoigné ſon déplaiſir de n'avoir
as l'honneur de vous avoir, m'a dit qu'il
oit un excellent Jambon & de tres-bon
in; qu'il ſouhaiteroit que vous lui fiſſiez
honneur de diner chez lui, avec les gens
ue vous nommeriez, & telle Cour qu'il
ous piniroit. J'ai plus eſtimé cela que les
is & les plaintes, qui ne peuvent pas être
lus grandes qu'elles ſont ſur votre abſen-
; mais cela *verba & voces*, voix & pa-
les. Sir Robert eſt eſſentiel. *Haſta.*

A LA MESME.

I vous continuez dans le deſſein d'ho-
) norer votre ſerviteur de votre préſen-
mercredi, vous donnerez ordre, s'il
us plait, que linge & aſſiettes ſoient
rnis dans une maiſon qui manque de
ut, hormis d'affection à vous y bien rece-
ir. Je ne parle point de la longe de Veau;
n'eſt pas ſimplement un épiſode pour
bellir la piéce; elle eſt de l'eſſence du

(1) Enſuite Duc d'Hamilton.

Qui veut du fruit, en appor
Mon repas eſt fait de ſorte,
Que pour le Vin en boira
Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la prop
la trouverez entiere.

Sus petit Sénateur Romain
Sus Franc, & fille
De la famille,
La *Broſſe* en main

REPONSE
AU JUGEMENT
DE MONSIEUR
L'ABBÉ RENAUDOT,
SUR le Dictionnaire Historique & Critique de M. BAYLE (1).

On fait parler M. BAYLE.

APRE's avoir exercé ma critique sur toutes sortes de gens, je m'attendois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler

(1) Aussi-tôt que le DICTIONNAIRE de Monsieur BAYLE parut en France, les Libraires de Paris, qui avoient dessein de le réimprimer, s'adresserent à M. le Chancelier Boucherat, pour obtenir un Privilege; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renaudot de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé composa là-dessus un petit Ecrit, qui fut bien-tôt imprimé, & que M. Bayle trouva *si rempli de bevûes, de fausset'z & d'impertinences*, qu'il déclara que *si jamais il le réimprimoit, ce ne seroit qu'après avoir ôté tout ce que l'Auteur le reconnoîtroit pour sien, tel qu'on venoit de le publier.* M. de Saint-Evremond, qui a toujours eu une estime particuliere pour M. Bayle, & qui lisoit alors (1697) avec beaucoup de plaisir son DICTIONNAIRE, voulut le défendre contre Monsieur Renaudot. Voyez la Lettre de Saint-Evremond, datée 1697.

des autres. Mais je ſuis agréablement ſur-
pris que Monſieur l'Abbé Renaudot, qui
n'oſeroit louer en France un Proteſtant,
prenne le détour ingénieux d'une cen-
ſure apparente, pour favoriſer tous mes
ſentimens. En effet, il me blâme exprès
d'une maniere à me faire louer de tout le
monde. Ce n'eſt pas tout que d'avoir la
volonté de m'obliger; il faut avoir l'eſpr
de Monſieur l'Abbé, pour donner tant
réputation à mon DICTIONNAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhoniſ*
& peut-on traiter plus obligeamment
homme accuſé de détruire tout, que
lui faire établir quelque choſe? C'eſt
ner adroitement ſon accuſation lui-mê
c'eſt me juſtifier avec beaucoup d'a
crime qu'il fait ſemblant de m'imput

Vous paſſez légérement, Monſieu
Pyrrhoniſme aux *Obſcénités*, dont
crois pas que vous ſoyez ſcandaliſé.
aimez trop les belles Lettres pour
lire avec plaiſir Catulle, Pétrone, M
cependant leurs Ecrits ſont pleins
res & de ſaletés; au lieu qu'on ne
dans les miens que de ſimples enjo
que de petites libertés fort innocen

Je n'ai pas moins de vénérat
vous pour le grand zéle des Peres
ſûre que vous eſtimez auſſi peu
leur ſcience. Les Peres ſont bon

caliger, mais ils ne ſont pas ſavans.

AUGUSTIN étoit un Novateur ſur la
au ſentiment du Pere Simon : Voſ-
l'admiroit pas : Hobbes ne l'eſtimoit
1) ; & vous permettrez aux François,
ſouffert la perſécution, de n'approu-
un Afriquain qui la conſeille.

oici au *changement de religion,* qu'on
roche, & que je confeſſe ſans pei-
J'ai emporté de la *Catholique* ce
a de bon, quand j'en ſuis ſorti : j'ai
dans la *Réformée,* ce qu'elle a de
ir, quand j'y ſuis rentré ; & par-là
rouve en état préſentement de pou-
ger de l'une & de l'autre. En effet,
e eſtime que j'aye eu pour Monſieur
, je ſuis d'ordinaire du ſentiment de
ur de Meaux contre le ſien ; & quoi-
time beaucoup Monſieur Arnauld,
ouve ſouvent contre lui pour Mon-
laude.

e veux pas finir, Monſieur, ſans
ndre graces de vos faveurs. Je vous
ande la continuation dans celle de
GEMENS ſur mes ouvrages.

Comte d'Arling-
jour à Hobbes,
eu à grand mar-
EUVRES DE S.
N : *cela ne ſe peut,*
bes, *pour peu qu'el-*
ent, vous les avez
qu'elles ne valent

(2) Voyez la CHIMERE *de la Cabale de Rotterdam démontrée* (page 139) où cela eſt éclairci ; & rectifiez par-là les erreurs du MENAGIANA, *Tome I.* page 293. 294. de l'Edition de Paris, 1715.

BILLET

A M. SILVESTRE

CE que Monſieur de Bauval vous éc
ſur mon ſujet, eſt la choſe du mon
la plus obligeante ; & je vous prie, Mo
ſieur, de lui témoigner qu'on ne peut
être plus ſenſible que je le ſuis à l'oblig
tion. Je n'ai point lû encore la CRITIQ
de ce qu'on appelle mes *Ouvrages* (1).
y a beaucoup de ces petits Ecrits qui ſ
de moi, beaucoup plus qui n'en ſont p
& dans ceux qui en ſont véritablemen
on ne ſauroit croire combien il y a de c
ſes ajoûtées ou retranchées. Je n'app
hende point la critique ; où elle eſt juſ
je me corrigerai ; où elle ne l'eſt pas,
me contenterai que le Cenſeur n'ait
raiſon. Ce que je crains, c'eſt l'APO
GIE, dont vous me parlez. Comme M
ſieur de Bauval a des amis & des inte
gences par tout, & que ſon mérite lu
donné un grand crédit chez tous les gens
Lettres, il m'obligera infiniment d'em
cher l'impreſſion de cette Apologie zél
Les louanges des ennemis ſont à cra

(1) *Voyez la* VIE *de M. de S. Evremond, ſur l'année*

dre ; celles des amis davantage : je n'ai pas ſujet d'appréhender les vôtres. Monſieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées : mais ſi bien, ſi agréablement, qu'un homme moins Philoſophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

JUGEMENT

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

Sur la CRITIQUE *de ſes Ouvrages, & ſur leur* APOLOGIE.

A M. SILVESTRE.

JE vous renvoye la CRITIQUE de mes ouvrages ; je l'ai lûe avec attention, & après l'avoir lûe, je ne ſai ſi je dois me plaindre ou me louer de ſon Auteur. Vouloir détromper les hommes abuſés, dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits, c'eſt avoir un zéle pour le public, qui n'eſt pas fort obligeant pour moi : mais c'eſt me faire une eſpece d'Enchanteur ; & peut-être qu'il y a plus de mérite à ſavoir tromper le monde tant d'années, qu'à le dé-

tromper. Le fort de la critique
principalement à remarquer mes
ſions embarraſſées : je pourrois pr
cenſure pour un bon conſeil ; car
rêt qu'on entende mes penſées. Je
conſeil pour conſeil ; qu'il mett
de netteté dans les ſiennes ; on a
facilité à les connoître. Les choſ
munes font regretter le temps qu'
à les lire : celles qui ſont finem
ſées, donnent à un Lecteur délica
ſir de ſon intelligence & de ſon g

J'avoue que je me contredis que
Je loue la conſtance à une Demoi
je crois être aimé ; je conſeille l'
à celle qui aime un autre amant :
pas de même humeur, de même
à trente ans qu'à ſoixante, à ſoix
quatre-vingt. Autre contradiction

Après tout, je trouve beaucou
ſes dans cette critique fort bien ce
beaucoup de diverſions à propos d
dit, ſur ce qu'il fait dire à Mo
Meaux, à Monſieur de Nimes, à M
Deſpréaux, au Pere Bouhours, à
modernes. Je ne puis nier qu'il
bien : mais ſon zéle pour la Rel
pour les bonnes mœurs paſſe tou
gnerois moins à changer mon ſtil
le ſien, que ma conſcience contre l

J'eſtime fort ſon exactitude dan

fort obligé de ſon zéle, & de ſes ſoins. J
pourrois m'exempter de la reconnoiſſance
en diſant qu'il a écrit pour une autre per
ſonne que pour moi.

BILLET

A MADAME LA DUCHESS

MAZARIN.

SI je ſuis utile à votre ſervice; ſi m
vieilleſſe a quelque agrément pou
une Ducheſſe Philoſophe, qui préfere le
Priams & les Neſtors à des Adonis imper
tinens; je prendrai un caroſſe pour vou
aller trouver. Si mon inutilité pour l'inté
rêt, & mon déſagrément pour le commer
ce me diſpenſe de mon devoir ordinaire
je demeurerai auprès de mon feu juſqu'
deux heures que j'aurai l'honneur de vo
voir.

A LA MESME.

Le plaiſir de vous voir eſt le plus grand que l'on puiſſe deſirer; celui de vous rendre n'eſt pas médiocre, & j'ai goûté dernier huit heures durant à [redacted]-James. Je pars pour faire les commiſſions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'eſt ordonnée : j'ai trop d'intérêt à n'y manquer pas.

A LA MESME.

COMME tout le monde vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être ſeul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'auſſi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me ſervir du mot de Cœur : ce mot-là ne doit non plus ſortir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais ſans Cœur, ſans Santé, je ſuis *Haſta la Muerte*.

Sur ce que Madame la Comtesse SANDWICH avoit envoyé à Madame MAZARIN du Mouton des Lapins de Bath.

VOULEZ-VOUS au Mérite élever des autels
Et rendre justement des honneurs immortels
A quelque personne divine ;
Prenez Sandwich ou Mazarine.
Ne les divisons point, faisons avec ardeur,
Faisons pour toutes deux le même Sacrifice ;
Le Docteur Morelli (1) reprendra son office
De Sacrificateur.
Le Mouton sera la Victime ;
Le fumet sûr & légitime
Des Lapins exquis que je sens,
Pourra bien nous servir d'Encens.

(1) M. Morelli, ou plûtôt Morales, Médecin fort habile, étoit né au Grand-Caire. Son pere, qui étoit Juif, le mena à Amsterdam, où il commença ses études. Il alla ensuite en France & en Italie. Il étoit savant & possédoit bien les Poëtes anciens & modernes. Sa conversation vive & enjouée le faisoit rechercher [illegible] sonnes du premier [illegible] professoit extérieur[illegible] Religion Romaine [illegible] dans le fond c'étoit [illegible] plus déterminés [illegible] de son temps. Il [illegible] vivacité & son [illegible] jusqu'à la fin. Il [illegible] Kensington, au [illegible] Mars de l'année 17[illegible]

Il faut repreandre mc
Qu'on cherche par tout de

L'Inde n'a plus cette
Qu'autrefois lui don
J'en abandonne la ſa
Puiſqu'elle a quitté l

Je renonce au Mahoi
Y voyant le Vin défi
Et penſe que le Juda
Etoit beaucoup mieu

Le Vin inſpire le cou
Comme il anime le c
Il eſt d'un merveille
Pour la gloire, & p

le Bayonne, de Portugal;
lous avons des Vins d'Italie,
t d'un Champagne ſans égal.

LE CHŒUR.

ch & Mazarin, que le Ciel vous uniſſe!
:ette union de cent ans ne finiſſe.

BILLET

ADAME LA DUCHESSE

[A Z A R I N.

:ſt arrivé un Exprès, qui dit que le
réchal de Boufflers & Mylord Port-
: ſont parlés entre les deux Camps
e eſpéce d'entrevûe. Raiſonnemens
e Parc infinis. Pour moi, qui me
voué aux Evénemens, je laiſſe au
N les diſcours généraux, les con-
; aux pénétrans, le droit des viſions
:culatifs.

DE RYS

STANCES IRREG

TANDIS que nous parlo
Paix,
Qu'on dit par tout qu'ell
On ne fait que parler à Paris d
De celui qui nous l'a don

✠

Ce n'eſt point aux Ambaſ
Que nous devons ce gran
Il a fallu d'autres acteurs
La fermeté du Roi, ſa vertu,
Sont les véritables auteu
De cet important avantag

✠

Vous le dire, c'eſt vous

Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir,
En vain vous impoſez ſilence;
Excuſez une violence,
Que vous méritiez de ſouffrir.

Si vous louer, c'eſt vous déplaire,
Le chagrin aiſément pouvoit être évité;
Pour nous obliger à nous taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Nous a paru la ſeule affaire
Qui fût hors de votre pouvoir.

O Paix ſi long-temps attendue!
Le Ciel vous accorde à nos vœux,
Et vous êtes enfin venue,
Pour rendre les Peuples heureux!

Par vous, tout fleurit, tout abonde;
Par vous, reviennent dans le monde
Les plaiſirs qu'on avoit perdus;
Et le Roi (bien, que je préfere
A tous ceux que vous pouvez faire
Et le Roi ne s'expoſe plus.

Des périls il paſſe aux Aſſ

A notre repos néceſſaires ;
Chaque jour ce ſont nouveaux ſoins,
Qui ſut le brillant de ſa gloire,
Laiſſent emporter la victoire,
A l'intérêt de nos beſoins.

✻

Que puiſſe Bellonne enchaînée,
Murmurer inutilement,
Et de la Paix qu'elle a donnée,
Eſtre eſclave éternellement!

✻

C'eſt aſſez fait par le courage,
Aſſez d'ennemis abattus ;
GRAND ROI, vous avez cent vertus,
Dont nous vous demandons l'uſage.

✻

Il n'eſt pas toujours à propos,
De paſſer un fleuve à la nage ;
En Guerre, j'aime le Héros,
Dans la Paix, je ſuis pour le Sage.

✻

Etre des Ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre,
C'eſt le plus grand des biens qu'un Prince ſur l
terre,
Puiſſe goûter jamais.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'APPRENS avec plaisir que mon ame vous est plus chere que mon corps, & que votre bon sens vous conduit toujours au meilleur. Le corps, à la vérité, n'est plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la soutient, & qui la rend sensible au souvenir d'un ami, dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de vieux Contes où Monsieur d'Elbene, Monsieur de Charleval, & le Chevalier de Riviere, réjouissent les Modernes. Vous avez part aux beaux endroits : mais comme vous êtes moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se sont déclarés pour les Anciens. Il m'est revenu un PROLOGUE Musique (1), que je voudrois bien voir su

(1) Voyez ci-dessus, page 54.

le Théatre de Paris. La beauté qui
le ſujet, donneroit de l'envie à tou
les qui l'entendroient. Toutes nos
nes n'ont pas le droit de trouver un
re, & d'être toujours les Déeſſes de l
té. Me voici bien haut: comment
cendre ? Mon très-cher ami, ne fa
pas mettre le cœur à ſon langage ? J
aſſûre que je vous aime toujours pl
drement que ne le permet la Philo
Madame la Ducheſſe de Bouillon e
me à dix-huit ans : la ſource des c
eſt dans le ſang Mazarin. A cett
que nos Rois ſont amis, ne devri
pas venir faire un tour ici ? Ce ſer
moi le plus grand ſuccès de la Paix.

de Gourville. Je ſuis logé avec Monſieur de l'Hermitage, un de ſes parens; fort honnête homme, réfugié en Angleterre pour ſa Religion. Je ſuis fâché que la conſcience des Catholiques François ne l'ait pû ſouffrir à Paris, ou que la délicateſſe de la ſienne l'en ait fait ſortir. Il mérite l'approbation de ſon Couſin aſſûrément.

RÉPONSE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

A Quoi ſongez-vous de croire que la vûe d'un jeune homme ſoit un plaiſir pour moi ? Vos ſens vous trompent ſur ceux des autres : j'ai tout oublié hors mes amis. Si le nom de *Docteur* ne m'avoit raſſûrée, je vous aurois fait réponſe par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre qui m'a autant réjouie qu'aucune

que j'aye jamais reçue de vous.
ie d'avoir de bon Vin ! Et que
eureuſe de ne pouvoir vous ré-
uccès ! Monſieur de l'Hermitage
auſſi-bien que moi, que Mon-
urville ne ſort plus de ſa cham-
ndifférent pour toutes ſortes de
n ami toujours, mais que ſes
ngent pas d'employer, de peur
ier des ſoins. Après cela, ſi par
inuation, que je ne prévois pas
puis employer mon ſavoir faire
n, ne doutez pas que je ne le
ſieur de Tallard a été de mes
fois : mais les grandes affaires
: les grands Hommes des inuti-
m'a dit que Monſieur l'Abbé du
avec lui : c'eſt un petit homme
vous plaira, je crois (1). Il y a
os Lettres entre mes mains : on
ec admiration. Vous voyez que
t n'eſt pas fini en France. J'ai été
e l'endroit où vous ne craignez
ıyer ; & que vous êtes ſage, ſi
ous ſouciez plus que de vous :
ıe le principe ne ſoit faux pour
e pouvoir plus plaire aux autres
Monſieur Morelli : ſi je trouv

ıbé du Bois
rre en qualité
e M. de Tal-
deur extraor-
T.

dinaire de France, Tit.
Cardinal & premi
le 10. d'Août 17

en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

MYLORD Godolphin a fait passer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoûte un peu de Pois sans parchemin, comme on les appelle en mon pays. On m'a dit que vous étiez hier à Londres : je devois bien en être averti. Vos régles sont générales : si quelqu'un en devoit être exempt, ce seroit le *Chevalier de la triste figure.*

Votre absence a fait ses loix
Egales & nécessaires :
Rien ne l'en a sû parer,
Apprenez, amis vulgaires,
A souffrir sans murmurer (1).

Hasta la Muerte.

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome V. page 69.

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND

J'Ai envoyé une réponſe à votre de
niere Lettre, Monſieur, au correſpo
dant de Monſieur l'Abbé du Bois; &
crains, comme il étoit à Verſailles, qu'el
ne lui ait pas été rendue. Je ſerois fort
peine de votre ſanté, ſans la viſite du b
petit Bibliothéquaire de Madame de Bou
lon (1), qui me combla de joie, en n
montrant une Lettre d'une perſonne, q
ſonge à moi à cauſe de vous. Quelque ſ
jet que j'aye eu dans ma maladie de n
louer du monde & de mes amis, je n'ai ri
reſſenti de plus vif que cette marque
bonté. Faites ſur cela tout ce que vo
êtes obligé de faire, puiſque c'eſt vous q
me l'avez attirée. Je vous prie que je ſac
par vous-même ſi vous avez rattrappé

(1) Monſieur l'Abbé de Hauteſeuille.

ır dont on jouit ſi peu en de certains
La ſource ne ſauroit tarir tant que
urez l'amitié de l'aimable perſonne
ıtient votre vie. Que j'envie ceux
ſſent en Angleterre ! & que j'aurois
iſir de dîner encore une fois avec
N'eſt-ce pas une groſſiereté que le
: d'un dîné ? L'eſprit a de grands
ges ſur le corps : cependant ce corps
ſouvent de petits goûts qui ſe réite-
& qui ſoulagent l'ame de ſes triſtes
ons. Vous vous êtes ſouvent moqué
es que je faiſois : je les ai toutes ban-
l n'eſt plus temps quand on eſt arrivé
ıier période de la vie : il faut ſe con-
du jour où l'on vit. Les eſpérances
ines, quoique vous en diſiez, va-
en autant que celles qu'on étend plus
lles ſont plus ſûres. Voici une belle
: : portez-vous bien ; voilà à quoi
oit aboutir.

R LE QUIÉTISME.

N voit aujourd'hui deux Syſtêmes
le Religion dans le monde, que
e & Madeleine ſemblent autoriſer.

larthe convient proprement
ux gens de grand mouvement ;

✠

Ceux qui n'aiment pa
Prennent de la Madel
Le mérite d'aimer bie
Aimer, eſt leur récor
Aimer, eſt leur jouiſſa
Pour eux le reſte n'eſt r

✠

Telle de qui la tendreſſ
Fut une humaine foible
En fait une paſſion
Qui de jour en jour s'ép
Change à la fin de natu
Et devient Religion.

✠

La GRACE du *Janſéniſte*
Les OEUVRES du *Moliniſ*
Qu'on vit regner tour à t

Sans objet, ſans amant, ſeu

DIALO

SUR LE QU

LE DOCTEUR,
LA FILL

LE DOCTE

TANT qu'on vous v
Vous ne volez qu'en ces
Quand le temps vous appelle
les,
Vous empruntez les aîles

L'amour divin ne viendra pas.
On a beau voir femmes & filles,
Quitter biens, maisons, & familles:
A moins que d'avoir eu les principes d'aimer,
C'est inutilement que l'on passe la mer.

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en Angleterre,
les moyens précieux dont on vient de parler?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir pris dans votre propre terre:
Autrement vers le Ciel vous ne sauriez voler.

LA MERE.

Que faisiez-vous, Judith, quand vous étiez en France?

LA FILLE.

Paccommodois mon cœur avec ma conscience.

LA MERE.

Si je m'en souviens bien vous n'aviez que douze ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans: *mais aux ames bien nées*
L'Amour n'attend pas mûr le nombre des années.
Un mérite élevé ne dépend point du temps:
Si jeune que j'étois, je sentois en mon ame
Ce principe d'aimer, qui produit une flamme.

LA MERE.

Vous sentez aujourd'hui plus qu'une *Je*

jour.

LA MERE.

J'aimai fort mon mari.

LA FILLE.

Vous aimie

Ne dites point cela devant d'autres q
Je le répéterai ſans craindre qu'on me
Ce n'eſt point un diſcours à tenir da
Vous aimiez un mari ! Voyez le bea
Pour monter à l'amour de Monſieur
C'eſt là, c'eſt juſtement l'amour in

LA MERE.

Judith, connoiſſez mieux le fon
ſée,
De Meaux l'intéreſſé chez moi n'a
Et je ſuis plus que vous en état d'ai
On peut, on peut aimer ce que l'
ble
Je ne vous défens point votre je

D'aimer.... J'entens honnêtement.
Je ſai qu'une galante antique,
Faiſant la bonne Catholique,
Dira ; » mes Dames de Sion,
» Dans le zéle qui vous dévore
Vous vous feriez brûler pour la Religion ;
» Mais vous faites l'amour encore....»

LA MERE.

Judith, un amant près de vous,
Pourroit trouver un ſort plus doux,
Que ne fut celui d'Holopherne.

LA FILLE.

Il eſt vrai que je me gouverne,
Par un eſprit moins inhumain :
La Judith du temps où nous ſommes,
De ſes yeux, non pas de ſa main,
Voudroit faire mourir les hommes.
Pourquoi reprochez-vous d'aimer ?
Ce n'eſt point ce qui nous diviſe ;
Autrefois on vous ſut charmer,
Sans troubler la paix de l'Egliſe.
Pourquoi vous animer contre une paſſion,
Où nous pouvons trouver notre réunion ?
Quand Monſieur de Condom dans ſa FOI CATHOLIQUE (1)
Voulut ſe rapprocher de nous,
Il étoit jeune, tendre, doux,

(1) EXPOSITION *de la Doctrine de l'Egliſe Catholique ſur les matieres de Controverſe.*

Hélas ! que n'eſt-il jeune en
Mais tel qu'il eſt, ſa gravité
Se ſoumettroit à la beauté.
Nous avons gâté nos affaires
En faiſant raiſonner nos mer
Avec leurs appas ſurannés,
Avec des Docteurs rafinés :
Il falloit prendre en nos famil
De belles & de jeunes filles,
De qui les charmes tout-puiſ
Euſſent quitté l'eſprit, pour attaqu
Pour moi, j'aurois ſû les con
A m'aimer, au lieu de m'inſt
A nous accorder don pour d
J'en avois un pour Charento
Et ſi je l'avois fait, je penſe
Que nous ſerions encore en F
Ah ! que n'employoit-on l'A

Mais je suis attachée encore à son service,
N'ayant pas terre à terre assez long-temps volé.

BILLET

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

MYLORD Devonshire a dit à Brunet, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que d'aller à sa maison de campagne; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses, & de n'en témoigner rien. C'est se livrer à son ennemi, que de le menacer; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tiédes; mais le monde les doit souffrir. Mylord Devonshire ne se seroit pas laissé manger le ventre par un Renard, comme le jeune Lacédémonien, sans parler. Il n'y a pas de constance; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler: on lui auroit pardonné, & je crois que vous pardonnerez à Mylord Devonshire. Votre résolution est

bonne, de vouloir vivre ſans dettes & commodément. L'argent & le mérite ne ſont pas choſes incompatibles. Quand ils ſeroient mal enſemble, c'eſt une choſe digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans ſa perfection : je ſouhaite que la fortune vous donne l'autre. Perſonne n'en feroit un ſi bon uſage.

Je vous envoye un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très-agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entiére la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, ſous le Titre de *Manifeſte du Roi ſur ſon Divorce*, je l'eſtimerois beaucoup.

A LA MESME.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut ſe diſpenſer, & ne pouvant ſe trouver à la Pêche, la partie a été remiſe. Mylord Ranelagh s'eſt chargé de vous le faire ſavoir ; & en tout cas, pour plus grande ſûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé ſix Lapins pour vous faire tenir : on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le paquet eſt gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou ſi vous

l'aimez mieux, pour le droit
voudrois que tous les donneurs
ſent auſſi modeſtes ſur leurs droi
le ſuis ſur les miens : un pour ſi
trop. Mylord d'Arran, ou n'a
pas voulu m'expliquer l'Angl
dans votre Lettre ; il ſe dit malh
amour, peu avancé en mariage
Politique ; & que le Roi Jacqu
plus malheureux d'avoir perd
Royaumes, que lui de n'avoir
accès dans votre maiſon. Comm
pas heureux en chûte à la fin d
tres, je dirai bruſquement *Haſta*

A LA MES

C'Est trop que d'être deux
ſavoir de vos nouvelles. J

Que tous nouveaux destructeurs
De l'ancienne opulence,
Portent leur dégât ailleurs :
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inspecteurs ;
Ils ne font point de dépense
Si ce n'est en projets de Maisons & Jardins,
Qu'à chaque bel aspect ils font sur les chemins.
Tantôt Mansards ils bâtissent,
Et puis après démolissent ;
Tantôt Nôtres & Dégots
Ils coupent bois à propos,
Pour faire une belle vûe
Et donner au Jardin une juste étendue.
J'aime des Inspecteurs tous leurs grands bâtimens,
J'aime leurs escaliers, salons, appartemens ;
Ils les font en carrosse ; & ce qui m'en fait plaire,
On revient au logis sans qu'il en coûte guére.
Il n'est pas ainsi du Ruisseau
Honoré du nom de Riviere,
Dont ils ont fait des piéces d'eau
D'une beauté fort singuliere.
Quarrés, octogones, canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux.
Ennemis de la Bourse verte,
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autrefois
Grosse & pleine s'ouvrir de six mois en six mois.
Comment seroit la Bourse pleine,

Que sert-il de le retenir ?
Payez, Mylord, payez encore,
Et du passé perdez le souvenir.
Ce Vers heureux que vous avez fû faire ;
Bâtissez moins, & ne me devez rien (1),
Soit du Mylord la leçon ordinaire,
Pour son profit autant que pour le mien.
Que les Eaux de Bougthon où les Mangars, Philes,
Ont trouvé des Brochets faisant les Croco les (2) ;
Que parterres, jardins, potagers à finir
Obtiennent peu de chose à les entretenir ;
Et que du bâtiment la face irréguliere
Au soin de l'héritier se laisse toute entiére.
Tel que sous l'oncle fut Ditton,
Qui manquoit un peu de lumiere,
Que telle reste la maison
Dans son obscurité premiere.
De bon fruit de loin apporté,
De poissons mis dans la riviere,
D'oiseaux de grande rareté
Dont on doit remplir la voliere,

(1) Parodie de ces Vers de la BERENICE de Racine.

Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.

(2) Mangar & Phile, Valets de M. le Marquis d'Heucourt & de M. de Saint-Evremond, étant allés pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des B chets si gros, qu'ils crur que c'étoit des Crocodil & s'enfuirent de peur é leur dévorer.

De magnifique canardiere
Que le Mylord ſoit contenté.
Palais d'une grandeur immenſe,
Bornez enfin votre dépenſe;
Fixez la curioſité
Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé du Bois m'a rendu votre Lettre, Monſieur, & m'a autant de bien de votre eſtomac que de tre eſprit. Il vient des temps où l'on fait n plus de cas de l'eſtomac que de l'eſt; & j'avoue à ma honte, que je vous uve plus heureux de jouir de l'un que de tre. J'ai toujours crû que votre eſprit eroit autant que vous; on n'eſt pas ſi de la ſanté du corps, ſans quoi il ne reſte : de triſtes réflexions. Inſenſiblement n'embarquerois à en faire: voici un au-

tre Chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un desir de voir les honnêtes gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiosité; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses : il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai crû digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par son frere aîné, qui est particuliérement mon ami, d'aller savoir des nouvelles de Madame la Ducheſſe Mazarin & de Madame Harvey, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

C'eſt l'avantage qui m'irrite.
L'eſtomac eſt le plus grand bien,
Sans lui les autres ne ſont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre,
Un grand eſprit veut tout comprendre:
Les droits de l'eſtomac ſont de bien digerer;
Et dans les ſentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'eſprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à ſa vertu l'on puiſſe comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'eſprit; moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être : aujourd'hui je répare autant qu'il m'eſt poſſible le tort que j'ai eu, ou par l'uſage que j'en fais, ou par l'eſtime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez uſé autrement. Le corps vous a été quelque choſe dans votre jeuneſſe; préſentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'eſprit : je ne ſai pas ſi vous avez raiſon de l'eſtimer tant. On ne lit preſque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit preſque rien qui mérite d'être écouté : quelque miſérables que ſoient les ſens à l'âge où je ſuis, les impreſſions que font ſur eux les objets qui plaiſent, me trouvent bien plus ſenſible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'eſt peut-être une jalouſie de l'eſprit, qui trouve leur partage meilleur que le ſien.

Monſieur Bernier, le plus joli Philoſo-

phe

phe que j'aie connu, (*joli Philoſophe* ne ſe dit guéres; mais ſa figure, ſa taille, ſa maniere, ſa converſation, l'ont rendu digne de cette épithete-là :) Monſieur Bernier en parlant de la mortification des ſens, me dit un jour, » Je vais vous faire une confi» dence que je ne ferois pas à Madame de » la Sabliere, à Mademoiſelle de l'En» clos même, que je tiens d'un ordre ſu» périeur; je vous dirai en confidence que » *l'Abſtinence des Plaiſirs me paroît un grand* » *Péché* «. Je fus ſurpris de la nouveauté du Syſtême : il ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur moi. S'il eût continué ſon diſcours, peut-être m'auroit-il fait goûter ſa Doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui eſt rare dans un auſſi long commerce que le nôtre.

BILLET
DE MONSIEUR
JULIEN (1),
A MONSIEUR
SILVESTRE.

J'Ecris à Monsieur de Saint-Evremo
que j'ai sué à faire cette Lettre ! Je
méditée six jours, & enfin il se trouve
je n'y ai rien mis de ce que j'avois mé
Je n'envoye point l'Edit de Prato
un seul mot en est la cause ; mais seule
le Nouveau Systeme d'Amour (
vous l'envoye par indivis avec Monsi
Saint-Evremond. Corrigez, Mes
augmentez, diminuez, faites ce qu
plaira ; mais surtout disculpez-moi
les Dames, que j'aime beaucoup
d'un amour qui ne va pourtant pa
l'excès ; comme dit très-bien
Leti dans ses Loteries, parlant d

(1) Monsieur Julien Scapon, Gentilhomme de Languedoc.
(2) Comte de Bocace, que M. Julien Vers.
(3) Autre de M. Julien

iens. J'ai grand regret d'avoir quitté dres ; je voudrois y être, quand ce ne it que pour jouer à l'Hombre avec nſieur de Saint-Evremond & vous. s comme on apprend toujours, je vous s perdre pour avoir le plaiſir de man- à la fin une ſalade d'Aſperges, & boire bouteille de vin de Bourgogne, ce n ne fait pas quand on gagne. Je , &c.

LETTRE

DE MONSIEUR

JULIEN,

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

VOUS m'avez fait la grace de me demander l'EDIT DE PRATO, & le UVEAU SYSTEME D'AMOUR : c'eſt ſeu- ent le dernier de ces Ouvrages que je s envoye ; il y a dans l'autre une expreſ- qui me déplaît, je la veux corriger. us ſavez, Monſieur, que quelquefois corrections donnent plus de peine qu'à

recommencer une Piéce. Au m
uniquement par obéiſſance que j
ſous à ce que je fais : je ſai qui
ſieur de Saint-Evremond, & qu
Cette penſée n'a pas beſoin d'exp
on la comprend aſſez. Mais, M
ſi quelque Dame voit ce Syſtéme
ra-t'elle ? Quelle héréſie en amo
renverſement des Notions les pl
rales ! Qu'on liſe tous les Rom
ſont les Livres qui établiſſent av
de ſolidité la Doctrine de l'Amou
verra la témérité de ce nouveau
A cela, je vous avoue que je n
répondre.

Au reſte, ſi j'ai l'honneur de
re, ce n'eſt pas pour m'attirer un
de votre part : il ſeroit même av
pour moi que vous n'en preniez
ne. Je ſuis toujours en garde co
gueil : pourrois-je m'en défendre
vois une de vos Lettres ? Déja e
ci je n'ai pû m'empêcher de dire,
ou non, à tout le monde, que
l'honneur de vous voir quelquef
jouer à l'Hombre avec vous ; &
m'examine, je vois bien que mo
ſecret a été de m'attirer l'admir
gens.

De la Haye le 14. *de Juil*

RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A MONSIEUR
JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR, vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monſieur Silveſtre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne ſoit très-agréable. La maniere de conter égale celle de la Fontaine, & je crois que la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus prudes : c'eſt leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont beſoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne ſont imitées.

Il me ſembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans votre EDIT DE PRATO, quand vous eûtes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu l voir avec ſes graces naturelles, ſans a

dre ce qu'auront mis ou retranché les
de l'art. Vous êtes dans le pays du n
où l'on écrit le mieux. La Hollande
contente pas d'avoir ôté à l'Italie la
de bien écrire en Latin, elle ne laiſſe
la France celle de mieux écrire en
çois. Vous êtes venu en ce Pays-l
menter le nombre de ceux qui écri
bien en notre Langue. Pour moi,
ſieur, je ne mérite aucune des lou
que vous me donnez. Conſerver un
ſanté, ou pour mieux dire, me ren
vie ſupportable, eſt tout mon ſoin.
aurai toujours un fort grand pour vou
ſuader qu'on ne peut être avec plus
me que je ſuis, *&c.*

BILLET

A MADAME LA DUCHE
MAZARIN

L'AFFREUSE retraite dont vou
parlez ne la ſauroit être pour
plus que pour moi. Quand vous êtes
tente, je ſuis ſatisfait : quand vous
vous plaindre de votre condition, c'
ſujet de me plaindre de la mienne. J'

otre fermeté, que vous ſouffrirez en-
quelque temps le mécham état de vo-
es; & de votre bon ſens, que l'illuſion
aux biens imaginés, ne prendra aucun
oir ſur votre eſprit. Eſperez, Mada-
vos embarras finiront. Quittez la
e, buvez votre vin, & faites venir a
apha ſes inſpirations ordinaires quand
ù. Cela vaut mieux contre la mauvai-
ttune, que la CONSOLATION de
que à Marcia.

LETTRE

DE MADEMOISELLE

E L'ENCLOS,

A MONSIEUR

)E SAINT-EVREMOND.

[ONSIEUR de Clerembaut m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que ſongiez à moi : j'en ſuis digne par l'at-ement que je conſerve pour vous. s allons mériter des louanges de la rité par la durée de notre vie, & par de l'Amitié. Je crois q

tant que vous. Je ſuis laſſe quelq
faire toujours la même choſe, &
Suiſſe qui ſe jetta dans la riviere
raiſon. Mes amis me reprennen
ſur cela, & m'aſſûrent que la vi
ne tant que l'on eſt tranquille, &
prit eſt ſain. La force du corps d
tres penſées. L'on préféreroit ſ
celle de l'eſprit: mais tout eſt inu
on ne ſauroit rien changer; il v
s'éloigner des réflexions, que d'en
ne ſervent à rien. Madame Sand
donné mille plaiſirs; par le bon
j'ai eu de lui plaire: je ne croyo
mon déclin, pouvoir être prop
femme de ſon âge. Elle a plus d'
toutes les femmes de France, & p
ritable mérite. Elle nous quitte
regret pour tout ce qui la connoit
moi particuliérement. Si vous av
nous aurions fait des repas dignes
paſſé. Aimez-moi toujours. Ma
Coulange a pris la commiſſion de
complimens à M. le Comte de Gr
par Madame la Comteſſe de Gran

lle de Bellefond qui commence. Vous
'avez attachée à Madame Mazarin, je
'en entends point dire de bien sans plaisir.
Adieu, Monsieur; pourquoi n'est-ce pas
n bonjour? Il ne faudroit pas mourir sans
e voir.

A MADAME

HERVART.

CE ne fut point par un hazard
Que Genéve fut conservée,
L'Etoile de Madame Hervart
De l'ESCALADE l'a sauvée (1).
Ainsi la moderne Sion
Lui doit sa conservation;
Et depuis ce jour salutaire,
On sait que tous ses habitans
La regardent comme une mere,
Qui les voit comme ses enfans.
Quelqu'un pour rimer à Genéve
La traite d'une nouvelle Eve;

(1) Madame Hervart naquit à Genéve le 12. de Décembre 1602. jour même de l'ESCALADE. Sa mere sentant les premieres douleurs de l'accouchement, envoya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les rues, donna l'allarme; c'est ce qui a fait dire à Monsieur de Saint-Evremond que *Madame Hervart avoit sauvé Genéve.*

Mais si je l'ai bien entendu,
Madame Hervart n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du fruit défendu.
Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin séducteur:
Pour le genre humain, quel bonheur,
Si l'autre Eve eût été comme elle!
Puisse Madame Hervart dix ans
Etre encor parmi les vivans!
De notre Faculté Françoise,
Généreuse en sa fonction,
Ayons la pure affection;
Point de commerce avec l'Angloise;
Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.
Laissons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Anglois,
Et que jamais aucun François
Ne soit malade en cette Terre,
S'il n'est pas sûr de l'amitié
De son Docteur réfugié.
Le Médecin François essuye
Vent de Nord, neige, grêle, pluye;
Pour une petite vapeur,
Pour un commencement de rhûme,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince matelas, & son gros lit de plume;
Et quand il est venu: d'un air tout gracieux,

[illegible] on se porte un peu mieux ;
On se trouve assez soulagée,
Et l'on vous est bien obligée ;
Mais il n'en faut pas abuser,
Docteur, allez vous reposer.
ı le reconduit, on l'éclaire ;
peu près voilà son salaire,
ıe le magnanime Docteur
mble recevoir de bon cœur.
ıis croit que les nuits aux Docteurs sont
données
endre en repos le retour du soleil,
tranquillement jusques à leur réveil
le inquiet au soin des destinées.
e basse assiduité,
e servile diligence
oient tort à la suffisance
ın Médecin par tout vanté.
ı nom fait pour lui son office,
ıtion lui tient lieu de service :
core s'il ne coûtoit rien
pourroit être son malade ;
is le Docteur se persuade
sauroit jamais le payer assez bien.
ons des Docteurs de notre connoissance,
prit, de savoir, de grande expérience,
pour le malade exact & diligent,
rocédé noble à l'égard de l'argent.
ıe nous devons porter nos maladies

Prévenir toute léthargie
Qu'elle ait toujours aupr
Les meilleures goutes du
Que le douziéme de Dé
Elle deſcende de ſa cham
Pour faire la ſolemnité ;
De ſa vieille Nativité.
Pour pouvoir entendre à
La CHANSON de Monſie
Et donner dans un long fi
Aſſez largement ſon bon
Qu'elle ſoit toujours rega
Comme la mere des Croy
Et qu'à Genéve tous les a
Sa Fête puiſſe être gardée

(1) La Chanſon qu'on chante tous les ans à Genéve, le jour de l'ESCALADE, a été Beze.

donne de vous dire que vous lui avez fi
un fort grand plaiſir de lui donner de v
nouvelles, & de celles de toute votre p
tite Caravane. Elle a été ſenſible à la miſe
où vous vous êtes trouvés à Anvers, d
n'avoir que du Vin de Bourgogne à boir
point de Bierre, point de Vin de Moſelle
de Vin de Bourdeaux : elle a plaint vot
malheur. Mylord Montaigu a eu les ſen
mens d'un vrai pere qui fait voyager ſe
fils. Pour moi qu'on accuſe d'indifféren
& quelquefois de dureté, j'ai été bien-ai
que Mylord Monthermer s'accoûtumât d
bonne heure à la fatigue. Madame Mazar
a de la peine à comprendre comment pe
revenir une Caravane ſans apporter ni Si
ges ni Perroquets. Vous avez trouvé
Amſterdam une Guenuche ſi petite &
délicate qu'elle n'auroit jamais paſſé la me
Vous avez vû à Breda un Singe merveil
leux, dont on ne vouloit pas ſe défaire.

[illegible] ma Lettre écrite, Madame Ma-
a sû que Monsieur Pujolas a eu un ac-
it assez fâcheux : elle en a été fort tou-
aussi-bien que moi. Vous avez la mi-
: ne revenir pas si-tôt : d'inspecteur de
s & de bâtimens, vous deviendrez
quelque temps encore inspecteur de
: mœurs.

vous revenez,

Apportez des Guenons
Avec des Perroquets :

vous allez à Rome,

Apportez des Pardons
Avec des Chapelets.

SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHES MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES

ENFIN le Ciel l'a retirée,
Cette beauté tant adorée ;
Celle qui cauſa tant d'amour,
Hélas ! vient de perdre le jour (1) !

✦

Que l'on apprenne de nos larmes,
Quel fut le pouvoir de ſes charmes ;
Et que par notre déſeſpoir,
Un mérite ſi grand ſe faſſe concevoir.

✦

Chacun aujourd'hui ſe lamente,
Chacun lui porte ſes douleurs ;
Et l'on ne voit perſonne exempte,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.

✦

Ah ! MAZARIN, morte, vivante ;

(1) Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699.

Voyez la Vie de M. de S. Evremond.

Que tu nous as coûté de pleurs !

✣

récieux ſouvenir de ſa gloire paſſée,
le ſes beaux yeux, ſi chers encore à la penſée ;
ternel entretien que fournit l'amitié ;
lus triſte ſentiment qu'inſpire la pitié ;
Douleur, juſte douleur, ſi tendre, ſi fidelle,
Montrez ce que nos cœurs ont conſervé pour elle.

✣

Mais pourroient-ils ne le conſerver pas ?
Quel autre objet eût notre ame charmée !
Il n'étoit plus pour nous d'autres appas,
Point d'autre amour, après l'avoir aimée.

✣

De ſon eſprit on étoit enchanté
Quand on l'avoit entretenue ;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûe,
Ne pouvoit plus ſouffrir d'autre beauté.

✣

Les charmes, les vertus, ſe diſputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu ;
Et l'on a vû durer leur jalouſe querelle,
Juſqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

✣

Fallloit-il être inexorable ;
Lorſqu'on vous conjuroit de prendre ſoin de vous !
Lorſque vous refuſiez de vivre au moins pour nous ;
Puiſque le dégoût de la vie,

Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie!
Chacun vous proposoit les moyens de guérir;
Et vous vous obstiniez contre tous à mourir.
N'avez-vous été si charmante,
Que pour nous préparer le plus grand des malheurs?
Ah! MAZARIN, morte, vivante,
Que vous avez causé de pleurs!

✦

Vous verrez, vous verrez, quand vous m'aurez perdue :
Injuste, par ces mots répetés tant de fois,
Vous annonciez la mort que vous avez voulue
Sans aucun égard à nos droits!

✦

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage,
Moins pour votre intérêt que pour notre avantage;
Ainsi vous nous deviez le compte de vos jours,
Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

✦

Vous vous deviez au monde, & ce fut une injure,
Un outrage, un affront à toute la nature,
De préferer l'horreur de l'éternelle nuit
A l'aimable clarté du soleil qui nous luit.

✦

Vous le fites pourtant, cruelle!
Au lieu d'attendre le trépas,

A l'heure juſte & naturelle :
ous alliez au devant, ou vous hâtiez ſes pas.

Jamais la mort ne fut ſoufferte,
Avec tant de tranquillité ;
Jamais on ne ſentit de perte,
vec plus de douleur, & moins de fermeté.

Mais que dis-je ; notre tendreſſe,
Pouvoit-elle être une foibleſſe ?
Non, non ; l'on ne ſauroit blâmer
L'excès où nous l'avons portée ;
Celle qu'on ne put trop aimer
Ne peut être trop regrettée.

Beaux eſprits, curieux, ſavans,
Gens d'agréable compagnie ;
Quand vous pourriez vivre cent ans,
ous ne verriez jamais un ſemblable génie !

Adorateurs de la beauté,
Gardez-vous de prendre des chaînes ;
Conſervez votre liberté ;
n'eſt plus de ſujet qui mérite vos peines.

e ſes perfections c'eſt trop long-temps parler :
ouvons-lui des défauts pour nous en conſoler.
Hélas ! autre ſource de larmes,
Tous ſes défauts avoient des charmes.

si sain & si sage : car je tiens pour
ceux qui savent se rendre heureux. J
rends mille graces du Thé que vous
envoyé. La gaité de votre Lettre
tant plû que votre présent. Vous
voir Madame Sandwich, que nou
partir avec beaucoup de regret. Je
que la situation de sa vie vous pû
quelque consolation. J'ignore l
res Angloises : cette Dame a été
çoise ici. Adieu mille fois, Mo
l'on pouvoit penser comme M
Chevreuse, qui croyoit en mou
alloit causer avec tous ses am
monde, il seroit doux de le pe

LETT

DE MONSIE

DE SAINT-EVR

A MONSIEUR LE

DE CANA

VOus ne pouvie
me donner de mei
votre amitié, qu'en une

reſte, & qu'elle vécût. Vous y pe
de vos meilleures amies : vous
croire combien elle a été regrett
blic & des particuliers. Elle a eu
différence pour la vie, qu'on
qu'elle n'étoit pas fâchée de la pe
Anglois, qui ſurpaſſent toutes le
à mourir, la doivent regarder ave
Soyez aſſûré, Monſieur, que je

LETTR

DE MADEMOISELL

DE L'ENCL

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMO

VOTRE Lettre m'a remplie
inutiles, dont je ne me cr
capable. *Les jours ſe paſſent*, c
ſoit le bon homme Des Yvetea
l'Ignorance & la Pareſſe, &
nous détruiſent, & nous font perdr
à quoi nous ſommes attachés. Vou
verez cruellement. Vous diſiez
que *je ne mourrois que de Réflexion*

ıs faire, & à oublier le lendemain
que je vis aujourd'hui. Tout le
ıe dit que j'ai moins à me plaindre
, qu'un autre. De quelque ſorte
ſoit, qui m'auroit propoſé une
, je me ſerois pendue. Cependant
à un vilain corps, comme à un
:éable : on aime à ſentir l'aiſe & le
'appétit eſt quelque choſe dont je
:ore. Plût à Dieu de pouvoir éprou-
eſtomac avec le vôtre, & parler
es originaux que nous avons conı
nt le ſouvenir me réjouit plus que
ce de beaucoup de gens que je vois ;
l y ait du bon dans tout cela, mais,
: vrai, nul rapport. Monſieur de
›aut me demande ſouvent s'il reſ-
ar l'eſprit à ſon pere ; *non*, lui dis-
j'eſpere de ſa préſomption, qu'il
ion avantageux, & peut-être qu'il
gens qui le trouveroient. Quelle
iſon du ſiécle préſent avec celui
ı avons vû ! Vous allez avoir Ma-
andwich ; mais je crains qu'elle
a campagne. Elle ſait tout ce que
:nſez d'elle. Madame Sandwich
:a plus de nouvelles de ce pays-ci
. Elle a tout approfondi & péné-
e connoît parfaitement tout ce que
:, & a trouvé le moyen de n'être
rangere ici.

RÉPONSE

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

LA derniere Lettre que je reçois
Mademoiselle de l'Enclos me sem
toujours la meilleure; & ce n'est point
le sentiment du plaisir présent l'emporte
le souvenir du passé : la véritable raiso
que votre esprit se fortifie tous les
S'il en est du corps comme de l'esprit
soutiendrois mal ce combat d'estoma
vous me parlez. J'ai voulu faire un
mien contre celui de Madame de San
à un grand repas chez Mylord Je
ne fus pas vaincu. Tout le monde
l'esprit de Madame Sandwich : je
bon goût par l'estime extraordinair
a pour vous. Je ne fus pas vainc
louanges qu'elle vous donna, non
sur l'appétit. Vous êtes de tous
aussi estimée à Londres qu'à Pa

êtes de tous les temps ; & quand je vous al
légue pour faire honneur au mien, les jeu
nes gens vous nomment auſſi-tôt pour don
ner l'avantage au leur. Vous voilà maîtreſ
ſe du préſent & du paſſé ; puiſſiez-vous avoi
des droits conſidérables ſur l'avenir ! Je n'a
pas en vûe la réputation ; elle vous eſt aſſû
rée dans tous les temps : je regarde une
choſe plus eſſentielle ; c'eſt la vie, don
huit jours valent mieux que huit ſiécles d
gloire après la mort. *Qui vous auroit pro-*
poſé autrefois de vivre comme vous vivez
vous vous ſeriez pendue ; (l'expreſſion m
charme) cependant vous vous contentez d
l'Aiſe & du *Repos*, après avoir ſenti c
qu'il y a de plus vif.

L'eſprit vous ſatisfait, ou du moins vous conſole
Mais on préféreroit de vivre jeune & folle,
Et laiſſer aux Vieillards exempts de paſſions
La triſte gravité de leurs Réflexions.

Il n'y a perſonne qui faſſe plus de cas de l
Jeuneſſe que moi : comme je n'y tiens qu
par le ſouvenir, je ſuis votre exemple, 8
m'accommode du préſent le mieux qu'i
m'eſt poſſible. Plût à Dieu que Madam
Mazarin eût été de notre ſentiment ! Elle
vivroit encore : mais elle a voulu mourir l
plus belle du monde. Madame Sandwich
va à la Campagne : elle part d'ici, admiré

ndres, comme elle a été à Paris. Vi-
la vie eſt bonne, quand elle eſt ſans
leur. Je vous prie de faire tenir ce Bil-
à Monſieur l'Abbé de Hautefeuille,
z Madame la Ducheſſe de Bouillon. Je
s quelquefois les Amis de M. l'Abbé da
is, qui ſe plaignent d'être oubliés: aſſu-
z-les de mes très-humbles reſpects.

LETTRE

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE CANAPLES

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous avez
la Lettre que je me ſuis donné l'hon
de vous écrire, pour vous rendre
très-humbles des offres les plus oblig
que l'on puiſſe faire. Je voudrois bi
en état de m'en pouvoir ſervir. La
dont j'ai eu tant de ſujet de me loue
ſur le point de retirer ſes faveurs, &
traiter comme elle a traité Madam
rin. C'eſt une cruauté pour Madam

i étoit auſſi belle que jamais, & la
ue vous l'avez vûe : elle s'eſt fort
ciée de l'injuſtice qu'elle lui a faite ;
ais perſonne n'eſt morte avec tant
nation & de fermeté. Je m'afflige
rte tous les jours. Elle diſoit ſou-
Vers de la Fontaine, dont je ne
oint qu'elle ne ſe fût ſervie à mon
& dont je ne ſaurois me ſervir
:

les ailes du Temps la Triſteſſe s'envole.

ɔudrois pouvoir faire ce qu'elle eût
ɔe que je ne ſaurois gagner ſur moi.
t de ce qu'elle me devoit n'a aucu-
à mes regrets. Quand je ſonge que
e & l'Héritiere de Monſieur le Car-
lazarin a eu beſoin de moi en cer-
nps pour ſubſiſter, je fais des Ré-
Chrétiennes qui ſerviront à mon
i elles ſont inutiles pour mon paye-

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

LE bel esprit est bien dangereux dans l'amitié ! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu besoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoûtumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous en dites ! Je me passerois de toutes les Nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre derniere Lettre : elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eûes dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeunesse : vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire ; & je vois bien que vous plairez

toujours, tant que vous penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux années : je crois ne m'en être pas encore laiſſé accabler. Je ſouhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même, ſans ſonger à ſon viſage, qui eût toujours été aimable, quand le bon ſens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conſervera la force de l'eſprit, en perdant la jeuneſſe : au moins le penſai-je ainſi. Adieu, Monſieur, quand vous verrez Madame la Comteſſe de Sandwich, faites-la ſouvenir de moi : je ſerois très-fâchée d'en être oubliée.

LETTRE
A MYLORD
MONTAIGU.

ON ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de votre ſouvenir. Il n'y a pas un mot de votre Lettre qui ne m'ait donné du plaiſir, excepté ceux qui m'aſſûrent que vous mangez des Truffes tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai penſé que j'en mangeois avec Madame Mazarin : je me la ſuis repré-

lui ai envoyé votre Lettre : ſi ell
Londres, comme il y a appare
manquerai pas, Mylord, de lui
Muſique & des Truſes qui l'atten
doute point que Monſieur Silveſ
concerter les Piéces de Corelli
portées, & qui nous doivent fai
la CHACONNE de *Galatée*, &
TILLE de *Roland*. Nous attendi
ſieur Silveſtre ſur l'Architectur
Peinture : il nous a dépayſés, Ce
la place de Michel-Ange, & d
Je voudrois bien que ce Doct
me traduire quelque Chapitre d
qui nous enſeigne le moyen de
mourir (1). Je n'eſpere plus qu'e
Tous les Médecins, les Apoti
Chirurgiens ſont enragés contr
diſpoſer de la mort à leur préju
fai-je, Mylord, profiter de ſes in
& vivre les MILLE ANNOS des P

our vous conſerver un très-humble & très-béiſſant Serviteur.

LETTRE
A MONSIEUR ***.

VOus ne ſauriez croire, Monſieur, combien la Mort a trouvé de Partiſans ontre cet Auteur moderne, qui veut nous xempter de mourir. Les plus grands enemis qu'il ait à combattre ſont les Médeins. Toutes les Facultés ſe ſont réunies, omprenant bien que s'il n'y a plus de mort, l n'y a plus de maladies : plus de maladies, lus de Docteurs.

LE GALENISTE.

l eſt temps de finir nos méſintelligences,
Il eſt temps de nous réunir :
a mort eſt attaquée, il faut la maintenir ;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus !
S'il eſt vrai, nous ſommes perdus !
Adieu nos Ecoles publiques,
Qui pis eſt, adieu nos Pratiques.
h ! que cet immortel n'eſt-il entre nos mains ?
entouſe, vomitif, ſaignée, & médecine,

Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de son Urine,
Il auroit beau passer la mer,
Pour éviter ma Sympathie,
Fût-il en Dannemarck, je le ferois suer (1);
Je le rendrois plus sec que n'est une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau
Une certaine Quintessence,
Dont une goute ou deux le mettroient au tombeau;
Bien d'autres en ont fait déja l'expérience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra notre métier,
Disent l'un & l'autre Garnier (2),
Si l'on croit ce nouveau Prophéte?
De Simples & de Minéraux,
De Syrops & de Cordiaux,
Notre provision est faite;
Mais qui des Drogues fera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,

(1) Il y avoit alors, (1700.) à Londres un Docteur Allemand, nommé Herwig, qui prétendoit guérir les maladies par des sueurs sympathiques. Il suffisoit qu'il eût de l'urine du malade, pour le faire [illegible] au temps & à l'heure qu'il jugeoit à propos; [illegible] dans une distance assez [illegible] gnée.

(2) Le Pere & le Fils

Morfondus, triſtes & chagrins,
Vivre toujours, mais vivre étiques,
Auſſi-bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.

J'entens le renommé Buiſſiere,
Qui les membres n'épargne guére
Pour ſauver le reſte du corps;
J'entens Buiſſiere qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

LE LITHOTOMISTE.

Hélas! mon bon temps eſt fini,
Dit le Docteur Cipriani;
Je ne taillerai plus perſonne!
Aſſez de louange on me donne;
On m'admire dans mon emploi;
Où feront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.
Mais quoi! ces Immortalités,
A la Foi du Chrétien ſont des dons affectés,
Non pas des graces générales:
Quittons l'Europe pour jamais.
Et taillons, taillons déſormais,
Dans les Indes Orientales.
Nous y taillerons des Omrahs,
De temps en temps quelques Rajas;
Et n'étoit ſa Vieilleſſe extrême,

Pour guérir de la Tarant

AU DOCTEUR S

Moquez-vous de leurs e
Docteur, au teint frais,
Quand vous n'aurez plu
Vous aurez toujours vos
Vos Muſiques de Corelli
Pour faire un Concert a

Je ne vous plains donc point ;
Que vous perdrez vos biens
nos maux ;
Mais vous vous ſauverez par l
Et ferez un métier beaucoup
Je vous dirai pour parle
Que l'agrément de vot
A ſû gagner notre inclin
Nous aimons mieux vot

Nous aimons mieux votre Erudition,
Que vos talens apportés d'Italie.

HUITAIN.

ENFIN j'ai reconnu la flatteuſe impoſture
Des vains, des faux plaiſirs que l'on goûte en ces lieux ;
Ce n'eſt qu'illuſion, chimere toute pure,
Heureux qui de bonne heure a pû ſonger aux Cieux !
J'y trouve cependant une choſe aſſez dure,
C'eſt qu'on n'arrive point au ſéjour glorieux
Sans paſſer par la ſépulture :
Une autre route ſeroit mieux.

ELOGE DU ROI (1).

DON ANTONIO DE CORDOUE (2) diſoit, qu'*il eſt difficile de trouver un grand Héros ; un grand Héros & un bon Roi enſemble, preſque impoſſible ; un grand Héros, un bon Roi, & un honnête-homme ; c'eſt ce qu'on n'avoit jamais vû, & ce qu'on ne verroit jamais.*

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre.
(2) Voyez le Tome IV. page 2.

VOUS n'aviez pas le don de pr
Quand vous fites ce Jugeme
Antonio, ſi vous étiez en vie,
Vous changeriez de ſentimen
Des bons & juſtes Rois que le monde
Aucun n'a jamais fait tant de peuples
Nommez tous les Héros, il eſt plus h
Dans le mérite d'honnête hom
Où les ſujets ſont les premiers
Il a pris ſur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laiſſé pour les parti
Faut-il quitter les plaiſirs pour
Ses moindres faits embelliſſent
Eſt-on en paix, en ce temps de
Où l'on ſuſpend les vertus des
Eſt-on rentré dans la vie ordin
C'eſt lui qui plaît à ceux qui do

*

Antonio, ces talens diſperſés
Sont dans le Roi malgré vous
On reconnoît, ſans beſoin qu'o

Des ennemis & des malheurs.

*

Qui pourroit ſurmonter toute ſorte d'obſtacles ;
Vaincre ſes ennemis, être maître de ſoi,
Celui-là paſſeroit les faiſeurs de Miracles ;
Il feroit ce qu'a fait le Roi.

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE (1).

LA beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons, & le pavé ſec, me font croire que vous ne ſerez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il

DE L'ENC

ON m'a rendu dans le
cembre la Lettre qu
écrite le 14. d'Octobre. E
vieille ; mais les bonnes ch
blement reçûes, quelque ta
vent. Vous êtes ſérieuſe, d
vous donnez de l'agrément
n'a pas accoûtumé d'en av
dites vieille, avec toutes le
meur & de l'eſprit des je
une curioſité que vous po
quand il vous ſouvient de
le ſouvenir du paſſé ne
point de certaines idées a
la langueur de l'indolence
de la paſſion ? Ne ſentez-

Qui dans votre cœur s'eſt formée
De concert avec la raiſon.

*

D'une amoureuſe ſympathie,
Il faut, pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.
Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente ans
D'amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier jour de l'année; jour, où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour Etrennes des ſouhaits.

BILLET

A MONSIEUR

DES MAIZEAUX.

JE vous renvo… livre qu'on vient d'i… nom (1). Il n'y a … Volume, que le …

(1) …

RALLELE DE M. LE PRINCE ET DE M. DE TURENNE ; encore eſt-il tout changé. La LETTRE ſur la mort de Madame Mazarin eſt la choſe du monde que j'aurois la moins faite : je n'ai jamais penſé à telle choſe.

Vous pouvez ſûrement répondre à vos amis de Hollande, que les MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point (1) : il n'y a pas une ligne dans ce dernier qui me convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribue, j'ai marqué dans votre Exemplaire les Piéces qui ne ſont pas de moi ; & vous ſavez qu'on a rempli d'un ſi grand nombre de fautes celles qui en ſont, que je ne m'y reconnois preſque plus. Vous m'avez engagé à les corriger ; & il y a trois mois que j'y travaille, ſans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puiſque cela vous fait plaiſir.

(1) Voyez la VIE *de M. de S. Evremond*, ſur l'année 1692.

LETTRE
A MYLORD
GALLWAY.

E ne me ſuis point donné l'honneur de vous écrire, Mylord, ſur le Régiment le Roi vous a donné (1) : vous auriez l'honnêteté de me faire réponſe : j'ai lu vous en ôter la peine, & me ſuis tenté de prier M. de Montandre & M. er, de vous aſſûrer que perſonne au nde ne prendra plus de part que moi à ce qui vous regarde.

enons à M. de Puyzieulx. Je trouve l agit fort prudemment de ſuivre le mé- nt goût des Vins de Champagne d'au- d'hui, pour vendre les ſiens. Je n'au- jamais crû que les Vins de Reims fuſ- devenus des Vins d'Anjou, par la cou- & par la verdeur. Il faut du vert aux de Reims : mais un vert avec de la ur, qui ſe tourne en ſève quand il eſt La ſève en eſt amo[illegible] qu'à la fin de Ju

(1) Roi lui avoit [illegible] cheval.

lens Vins de Montagne
ne un peu de corps, q
Vignerons modernes.
cane aux Vins d'Ay. Le
des Roncieres ſe gardoi
étoient admirables : mai
mois, ce n'eſt encore q
laiſſé prendre un tel aſc
Bourgogne, malgré to
ce que j'ai écrit des Vins
que je n'oſe plus les non
riez croire la confuſion

Que M. de Puyzieul
Cuve de la façon qu'o
quarante ans, avant la d
& qu'il vous en envoye

Il étoit bien jeune
France ; je ne laiſſois p
de le connoître, quoiq

ner l'hiver par Gautier, ſon Marchand en Angleterre. Vous m'obligerez, Mylord, de faire de grands complimens pour moi à Monſieur de Puyzieulx, ſi vous lui écrivez. Je l'honore, & par le mérite de Monſieur ſon pere, & par le ſien.

Je ſuis ſi touché du vôtre, que je n'ai pas beſoin de rappeller celui de Monſieur de Ruvigny, pour vous aſſurer que je déclarerai à tout le monde les ſentimens d'eſtime & d'amitié que l'on doit avoir pour vous. Je reſpecte la vertu, les bonnes qualités, la Philoſophie, & la capacité en toutes choſes; & c'eſt la profeſſion qu'en fait ſur votre ſujet, Mylord, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, & petit Philoſophe ſubalterne.

A Londres le 25. d'Août 1701.

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE.

J'Envoye ſavoir de Betty, comment vous vous portez; & ſi le rédoutable Monſieur de Magni ne vous a point donné

A qui voudra peup
Tendres Amans, é
De l'appartement
LA GA
Je ne puis souffrir l
D'Amans qui soup
Et mon foible eſt,
Pour les Galans bien
Cours.
LA SC
Galans de Cour,
Soupirans, Epoux
Il faut tirer parti d
Jamais Catherine
Toujours Catherine

me compte pour rien ,
Grec.

AU ME

SI des incommodité
pour mieux dire, de
augmentées, ne m'avo
ler à Boughton, je se
qu'un homme de près
être. Je perds mille plai
goût. Celui de voir la
belles Eaux, les beaux
roit fort touché, quoi
diocre. Vous n'aurez pa
ner le plus grand de tous
Mylord Montaigu, de j
fien deux fois le jour.

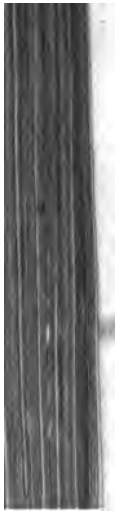
les Jets d'Eau, auront fait oublier la France à Madame Sandwich; & comme Mylord eſt aſſez heureux pour inſpirer ſon goût & ſes deſſeins ſur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel ouvrage à Hincinbrooke (1) qui n'en devra rien à ceux de Boughton. On ne ſauroit être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de ſon ſouvenir. Il ne manquoit rien, pour combler mon déplaiſir, de n'avoir pas vû Boughton & le maître du lieu, que de ne point voir Hincinbrooke & ſa Maîtreſſe, qui eſt le plus grand ornement de tous les lieux où elle ſe trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part: elle auroit des Truſes, que j'aurois mangées avec elle; ſans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut recompenſer tant d'avantages perdus, par les Dimanches & les Mercredis de *Montaigu Houſe* (3).

(1) Maiſon de campagne du Comte de Sandwich.

(2) Maiſon de campagne dans la Province d'Eſſex. C'étoit autrefois une Maiſon Royale, où Henry VIII. & la Reine Eliſabeth alloient ſouvent.

(3) L'Hôtel de Montaigu, à Londres.



DE LA PER

STANCES IRREGU

IL ne faut point faire la b
Vous l'avez trop long-ten
Une laideur fraîche & nou
Vaut mieux qu'une vieille

✠

Oubliez pour jamais les
Oubliez le temps des am
S'il vous en ſouvient, qu
Il vous coûtera tous les jo

✠

Cloris, il faut céder à l'
La nature eſt venue à bo
De ruiner ſon propre ou

Juſqu'à cent ans vous ſeront plaire.

Laiſſez aux petits, Philis,
Les couleurs de roſes & de lis,
Laiſſez à la ſotte jeuneſſe
Un faux mérite de tendreſſe ;
Laiſſez pour les cœurs les deſirs,
Et donnez au goût ſes plaiſirs.

PORTRAIT
DE MADAME
DE LA PERRINE.
SONNET IRREGULIER.

JALANTE ſans amour, facile & vertueuſe,
dévote ſans ſcrupule, & fort belle Joueuſe,
ubſiſtant ſans argent, & donnant tout le jour
hé, caffé, chocolat, à ſa petite cour.

e généreux ſans bien avoir ſa maiſon pleine,
'amis riches tirer une honnêteté vaine,
t ſe voir obligée à des remercimens
our l'inutilité de leurs beaux complimens.

C'eſt la condition où le ciel m'a réd
Et que j'ai ſoutenue avec quelque m
Ce n'eſt pas là pourtant notre plus g

*

Eh ! voulez-vous ſavoir la plus pén
Où ſe trouve ſujette une femme d'h
C'eſt d'être, comme moi, trop lon
& veuve.

REPONSE.

Que d'autres comptent leurs
Vous n'êtes pas la ſeule à mal paſſer
Avec ſon Epoux il ennuye ;
La plus raiſonnable y languit
Mais la ſolitude du lit
Eſt pire que ſa compagnie.

BILLE

A MONSIEUR

velles de la ſanté de Mylord, que je ſouhaite la meilleure du monde. Je ſuis fort ennuyé de l'état où je me trouve : celui où vous êtes me fait craindre pour vous.

Car vous ſavez, Docteur, que la ſanté d'Athlete Eſt, ſelon Hippocrate, à craindre quelquefois.

Monſieur de Barillon, qui mangeoit autant que perſonne, avoit un ſecret admirable contre la plénitude. Avoit-il mangé à crever ? il entretenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abſtinences & de leurs auſtérités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son diſcours faiſoit l'effet d'une diette. Ce ſecret-là ne vous ſervira jamais de rien : vous ne faites abſtinence, ni n'en parlez.

A M. LE

D'AUVE]

J'Avois toujours c
ne remontoit poi
ſur quelques obſervat
aiment mieux leurs e
ſont aimés. Pour les p
viens pas; mais je trou
à l'égard des grand-pe
expérience. L'amitié
s'arrête pas au premier
te de toute ſa force p
papa (2). Que ne fait
plaire? On donne d'ex
dres; on envoye du me
lande; on écrit le prer
ces On-là bien loin, m

te à la Cour par Monſieur de Turenne, & entretenue après ſa mort par ceux de ſa maiſon; je la veux quitter, pour vous faire directement des reproches, qui montrent la tendreſſe du *grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre, pour aller prendre une fiévre en Hollande? Si vous étiez demeuré à Londres, notre Docteur eût empêché ſûrement la maladie, par le régime ordinaire qu'il preſcrit, & qu'il obſerve lui-même. Il vous eût fait faire dans votre chambre un Potage de ſanté, avec un bon Chapon, un Jarret de Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux Perdrix, ou trois ſi j'y avois été, bien piquées, & de bon fumet. Il y auroit ajoûté un Hétudeau, & un Pigeon de voliere pour chacun. Le Vin de Villiers pris moderément, eût fait partie d'une ſimplicité honnête, & néceſſaire pour ſe bien porter. Mais le cher Docteur entre dans ma chambre: ne pouvant empêcher préſentement la maladie, il va vous dire les remédes qu'il faut employer pour la guériſon, *&c.*

PORTRAIT DU ROI.

ETRE puissant & juste, ambitieux & sage;
De toutes les vertus faire à propos l'usage;
Patient, moderé, maître de ses desirs,
Exact dans les devoirs, sans gêner les plaisirs;
Ne séparer jamais ses intérêts des nôtres;
Etre occupé toujours pour le loisir des autres;
Faire servir sa gloire au bien de ses sujets;
Grand Héros dans la guerre, & bon Roi dans la paix;
C'est avoir un mérite à gouverner les hommes,
Dont on ne voyoit point des exemples laissés;
Mais on a pû trouver dans le temps où nous sommes,
Ce qu'on cherchoit en vain dans les siécles passés.
Celui qui par deux fois soumit toute la terre
A ses décisions pour la paix, pour la guerre;
Dans la guerre, intrépide aux périls les plus grands,
Arbitre dans la paix de tous les différends;
Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Asie;
Et qui fit au Sultan recevoir le Traité,
Qu'à Londres, par son ordre, on avoit arrêté;

Ce Prince, hélas! ce Prince, a sa trame finie (1).
Si rien pourtant nous pouvoit consoler
C'est qu'au dehors il paroît tout regler:
Chez les Etats, où chacun le déplore,
Il a toujours la même autorité;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à Londres est si bien concerté,
Qu'Elisabeth semble y regner encore.
Mais tu n'es plus un exemple à donner,
Elisabeth, ta gloire est effacée,
Depuis le jour qu'ANNE au Trône est placée,
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

LETTRE
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE suis fâché, Monsieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le Livre de Monsieur Bayle (2); je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaisir. [illegible] vous ne faites la grace de m'en

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre, &c. mort le 19. de Mars 1702.
(2) Le DICTIONNAIRE

Dic[illegible]
eſt jamais dégoûté. Il en
cuſſions chronologiques
peu : mais elles ſont néce
riens ; & je trouve bien-
dommager amplement,
qui ſuivent. Quel charm
ſi tous les Savans avoien
teſſe & de juſteſſe d'eſpr
lieu de ces rares qualit
dans la plûpart des Aute
ce confuſe, un faux
ment ridicule.

Que de fous pour la
Que l'on a de l'Anti
Mais bien plus fou ce
Que la juſte Poſtérit
Saura venger ſa ſuffi
Du peu qu'on lui re

L'autre à ce qui n'eſt pas entre,
Dans mon diſcernement confus,
Lequel eſt plus fou ; je l'ignore.

Qu'on admire le grand ſavoir,
L'Erudition infinie,
Où l'on ne voit ſens, ni génie ;
Je ne ſaurois le concevoir :
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choiſir
L'inſtruction, ou le plaiſir.

Les gens du monde ont certains défauts ; qui approchent aſſez du faux goût, & de la vanité ridicule des Savans.

J'eſtime beaucoup la Naiſſance ;
S'il arrive pourtant qu'on en ſoit entêté,
On a pour le mérite autant de négligence,
Que de ſoin pour la qualité.

Rien n'eſt [illegible]
Quand les [illegible]
Il eſt vr[illegible]
Les [illegible]

Tel eſt [illegible]
Le trop [illegible]

Qu'on évite de [illegible]
Que l'autre, s'il se peut, en tou[illegible]

Mais par-là, du vrai bien a-t-on la jou[illegible]
Par-là, peut-on venir à la félicité ?
C'eſt de quoi nous n'avons aucune ex[illegible]
Ce vrai bien, à mortel, n'eſt jamais
On a beau le chercher ſur la terre &
On auroit fait le tour du mon[illegible]
Sans l'avoir nulle part trouv[illegible]

En effet, il n'y a qu'un[illegible]
gnation aux Ordres de la P[illegible]
puiſſe nous rendre véritabl[illegible]

Vivons tranquillement, vivo[illegible]
A qui notre Malherbe a conſa[illegible]
ment eſt la

ous, de croire ce que nous vou-
endant tous ces maux ne finiront
ue l'on ne redonne à la Religion
ens droits qu'elle avoit ſur notre
).

de diſputer toujours ſur la créance
p d'attachement à ſon opinion ;
ſions comme on vit, ſans chercher comme
on penſe,
is le bien qu'on fait trouvons notre union.

ans la derniere converſation que j'eus
: vous, vous me dites certaines parti-
arités du ROMAN DE LA ROSE, que je
udrois bien voir plus au long.

k) Voyez le Tome III. pages 277. 278.

DE MON...

DES MAIZE

A MONSIE

DE SAINT-EVRE

SUR

LE ROMAN DE

VOICI, Monſieur, l
que vous m'avez de
ROMAN DE LA ROSE. El
coûté beaucoup. Trois o
anciens Auteurs me les
n'ai eu que la peine de les

Le ROMAN DE LA ROS
un cours de Philoſophie

an Clopinel, ſurnommé de *Meun*, parce 'il étoit né à Meun ſur Loire (1). On étend que le nom de *Clopinel* lui fut don-, à cauſe qu'il étoit boiteux. Guillaume Lorris (2) avoit entrepris cet Ouvrage, our plaire à une Dame qu'il aimoit : mais mourut environ l'an 1260. ſans avoir pû chever. Jean de Meun le continua quante ans après la mort de Lorris. Il nous appris lui-même cette particularité, dans plainte prophétique qu'il fait faire à l'a-our. Le paſſage eſt un peu long : mais ut-être ne ſerez-vous pas fâché de le lire.

Voyez Guillaume de Loris (3).
A qui jalouſie contraire
Faiſt tant d'angoiſſe & de maltraire
Qu'il eſt en péril de mourir
Son ne penſe le ſecourir.
Il me conſeillaſt volontiers
Car il eſt de mes familiers

(1) Voyez le RECUEIL *tenant les noms & ſommaires Oeuvres d'aucuns Poëtes & autres François, vivans avant le M. CCC.* dans les OEUVRES *de Fauchet*, Tome II. f. 589. de l'édit. de Paris 10. & la BIBLIOTHEQUE de *la Croix du Maine*, à l'Article de JEHAN *de Meun ou Melun*.

(2) Fauchet dit qu'il eſt croyable, qu'il fût étudiant en Droit, parce qu'en un endroit il a laiſſé ces Vers.

,, Ainſi nos dit Juſtiniens
,, Qui fit nos Livres anciens.

(3) Le ROMAN DE LA ROSE, *fol.* cc. *& ſuiv.* de dition de Paris, chez Galliot du Pré 1529.

roit fuſt, car par lui meſmement
-eſte paine vrayement
mes pour nos gens aſſembler
in de bel acueil embler,
is il dit qu'il n'eſt aſſez ſage
ſeroit-ce moult grand dommage
tel loyal ſergent perdoye
uand ſecourir le peulx & doye
'uiſqu'il ma ſi tresbien ſerny
u'il eſt bien vers moy deſſerny.
Il fault que praigne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Et pour le fort chaſteau aſſeoir
Avecques tout le mien pouoir,
Plus encore me doit ſeruir
Car pour ma grace deſſeruir
Il doit commencer ung Rommant
Où ſeront mis tous mes commant,
[illegible] là le finira

Dont quasi suis en desespoir
Cy se reposera Guillaume
Dont le tombeau soit plain de barbue
Dencens de myrrhe dalue.
Tant ma seray tant ma loue.
Et puis viendra Iehan Coquetel
Au cueur gentil au cueur ysnel.
Qui naistra dessus Luce a Menu
Lequel & a sauil & a ieu
Me servira toute sa vie
Sans avarice & sans envie
Et sera si tressaige bon
Qui naura cure du raison.
Qui mes oignemens hait & blasme
Combien quils flairent plus que basme
Et sil advient comment quil aille
Quen aucun cas icelluy faille
Car il nest aucun qui ne peche
Tousiours a chascun quelque teche
Le cueur vers moy tant aura feu
Que tousiours au moins a la feu
Quant en coulpe se sentira
Du forfait se repentira
Et ne voudra pas lors tricher
Il aura le Rommant si cher
Que tout le vouldra parfournir
Si temps & lieu luy peut venir
Car quant Guillaume cessera
Iehan si le continuera

Apres ſa mort que ie ne mente
Des ans paſſez plus de quarante
Et dira lors pour la meſchance
Et pour paour de deſeſperance
Qu'il nait de bel acueil perdue
La lenuolence avant eue
Et ſi ay perdu eſpoir
A peu que ne men deſeſpoir
Et toutes les autres parolles
Tant ſoient elles ſages ou folles
Juſqua tant qu'il aura cueilli.
Sur la branche verte feuillie
La tresbelle roſe vermeille
Ainſi qu'il ſoit iour & quil feſueille.

Jean de Meun étoit Théologien, Orateur, Philoſophe, & Mathématicien. Il a compoſé pluſieurs Livres, & fait pluſieurs Traductions (1); entr'autres celle du Traité de Boëce DE LA CONSOLATION, qu'il dédia à Philippe le Bel. Voici le début de ſa Dédicace, où il parle des Ouvrages qu'il avoit déja compoſés (2) : *A ta Royale Maieſté, tres-noble Prince, par la Grace de Dieu Roy des François, Philipes le quart, ie Jehan de Meung, qui iadis au Romans de la Roſe, puis que Ialouſie ot mis en priſon Belacueil, enſeigné la maniere du Chaſtel prendre,*

(1) On en trouvera une liſte dans la Croix du Maine.

(2) Fauchet, où ſupra.

le la Roſe cueillir , & tranſlaté de Latin rançois , le liure de Vegece de la Chevae ; & le liure des Merueilles de Hirlan- & le liure des Epiſtres de Pierre Abeil- & Helois ſa femme : & le liure de Ael- , de ſpirituelle amitié , envoye orez ce de Conſolation , que i'ay tranſlaté en nçois : iaçoit ce que entendes bien La- , &c.

Bouchet, dans ſes *Annales d'Aquitaine*, le de Jean de Meun. » En ce temps dulit Pape Iean vingt-deuxieſme, *dit-il* (1), floriſſoit à Paris maiſtre Iean de Mehum, Docteur en Théologie, & grand Philoſophe. Lequel prinſt plaiſir à compoſer pluſieurs liures ſinguliers, & entre aures paracheua le Roman de la Roze, qui auoit eſté commencé par maiſtre Guilaume de Lorris. Il tranſlata de Latin en François Boéce *De Conſolatione* : & *De egimine Principum*, qu'auoit compoſé Sainct Thomas : & Ouide *De arte amanli*, dont il ſe fut bien paſſé. Et fit pluſieurs autres plaiſans liures de Mondanité. Son corps giſt au cloiſtre des freres Preſcheurs à Paris : où, ainſi que j'ay ouy dire audit lieu, il fut mis par Arreſt de la Cour de Parlement, car leſ-

(1) LES ANNALES d'Aquitaine. Faict & geſtes en ſomme des Rois de France & d'Angleterre, Pays de Naples & de Milan ; IV. Partie, Chapitre II, page 287. de l'édition de Poitiers 1644.

» mort & auant qu'il fut par
» ie ne croi pas qu'il ſoit vra
Paſquier préfere Guillaume
Jean de Meun à tous les Po
» Souz le regne de Sainct Lou
» nous euſmes Guillaume
» ſous Philippe le Bel Iean
» leſquels quelques vns des n
» voulu comparer à Dante I
» Et moi ie les oppoſerois
» tous les Poëtes d'Italie,
» conſiderions, ou leurs mo
» tences, ou leurs belles loq
» re que l'œconomie géné
» porte à ce que nous prati
» d'hui : Recherchez-vous
» Naturelle ou Morale ? E
» faut au beſoin : Voulez-
» ſages traits, les voulez-v
» Vous y en trouuerez à ſu
de follie toutesfois dont

» faire sages. Il n'est pas que quand il faut
» repasser sur la Theologie, ils se mon-
» trent n'y estre apprentis. Et ce depuis
» eux a esté en grande vogue, lequel s'est
» enrichy de leurs plumes, sans en faire
» semblant. Aussi ont-ils conserué, & leur
» œuure, & leur memoire jusqu'à huy, au
» milieu d'vne infinité d'autres, qui ont
» esté enseuelis avec les ans dedans le cer-
» cueil des ténébres. Clement Marot les
» voulut faire parler le langage de nostre
» temps, affin d'inuiter les esprits nouueaux à
» la lecture de ce Roman, qui n'est autre
» chose qu'un songe dont le principal sub-
» iect est l'Amour. En quoi on ne sçau-
» roit assez louer cette inuention. Car
» pour bien dire, les effects de l'Amour
» ne sont entre nous que vrais songes.
» C'est pourquoi Guillaume de Lorry,
» présuppose que ce fut en la primuere,
» saison expressement dédiée à cet exer-
» cice. Ceftui n'eut loisir d'aduancer gran-
» dement son liure : mais en ce peu qu'il
» nous a baillez (1), il est, si ainsi ie
» l'ose dire, inimitable en descriptions.
» Lisez celle du Printemps, puis du
» Temps, ie deffie tous les Anciens, &
» ceux qui viendront après nous d'en faire
» plus a propos. Iean de Mehun est plus
» sçavant que Lorry, aussi eust il plus

(1) Il n'en a fait qu'auant la cinquiesme

QUES. D'autres, ſe ſont divert
une eſpéce de Théologie M
le fameux Gerſon, Chancelie
ſité de Paris, bien éloigné d
l'a regardé comme un Li
reux, & a fait un Ouvrage
décrier (2). Enfin il s'eſt t
qui l'ont pris pour une Sa
beau Sexe, comme nous l
tôt. Ils ne ſe trompoient
Meun avoit ſi peu ménag
dans ce *Roman*, qu'elles ré
venger : mais il ſe tira d'affa
de plaiſanterie. Le Préſiden
nous a conſervé cette Hiſto
d'une maniere ſi naïve, qu
de ſes propres termes.

» Iean de Meung, *di*
» être payé de la meſme m
» de ſon maiſtre : pource q

terent beaucoup d'ennemis. Meſmes les Dames faſchées de ces Vers trop piquans :

„ *Toutes eſtes, ſerez, ou fuſtes,*
„ *De fait, ou de volonté, putes ;*

delibererent un jour de l'en chaſtier. Duquel danger il ſe ſauva gentiment en ceſte maniere. Maiſtre Iean de Meung eſtant venu à la Court pour quelque occaſion, fut par les Dames arreſté en vne des chambres du logis du Roy, eſtant environné de pluſieurs Seigneurs : leſquels pour avoir leur bonne grace, auoyent promis le repreſenter, & n'empeſcher la punition que elles en voudroient faire. Mais Iean de Meung les voyant tenir des verges, & preſſer les Gentils hommes de le faire deſpouiller, il les requit luy vouloir octroyer vn don : iurant qu'il ne demanderoit pas remiſſion de la punition qu'elles attendoient prendre de lui (qui ne l'avoit meritée) ains au contraire l'aduancement. Ce qui lui fut accordé à grand peine, & à l'
tante priere des Seigneurs. Alors M
Iehan commença à dire : Mes Da
puiſqu'il faut que je reçoive le c
ment, ce doit eſtre de celles
offenſées. Or n'ay-ie parlé qu

» la plus offencee
» per, comme la
» tes celles que
» trouva pas une
» ceſt honneur de
» d'emporter ce ti
» Iehan eſchappa,
» vergogne : & do
» preſens, aſſez g
» car il s'en trouua
» ſembloit que tel
» mencer, mais le
» rent ce iugement
» qui en fuſt ſuiui.
» Le Romans de
» *chet*, a (ce nean
» les librairies des S
» ure plaiſant & r
» de doctrine, mal
» Theologiens : m

» ſi Iehan de Meung euſt eſcrit contre elles,
» mais ce fut longuement apres la mort de
» maiſtre Iehan de Meung, pource que ce
» Champion eſt adreſſé à Philippes deuxié-
» me Roy de Bourgogne, ſurnommé le
» Bon.

Fauchet rapporte enſuite le tour que Jean de Meun joua aux bons Freres Prêcheurs; mais un peu autrement que Bouchet » Il ſe trouue en la chronique d'A-
» quitaine, *dit-il*, vn trait de riſee que le
» bon maiſtre Iehan de Meung fit aux
» Freres Preſcheurs ou Iacobins de Paris
» meſmes en ſon teſtament. Par leque
» ayant ordonné eſtre enterré en leur
» Egliſe, il leur laiſſa vn coffre auec tou
» ce qui étoit dedans : commandant ne
» l'ouurir qu'il ne fut mis en terre. Maiſtre
» Iehan trespaſſé, & ſon ſervice mortuai-
» re fait, ſuiuant ce qu'il auoit ordonné
» les Freres viennent en grand haſte pou
» enleuer ce coffre, lequel ſe trouuan
» plein de pieces d'ardoiſe, ſur leſquelle
» poſſible il tiroit des figures d'Arithmeti
» que ou de Geometrie, les Moines indi
» gnez, & penſans qu'il ſe fuſt mocqu
» d'eux vif & mort, deterrerent ſon corps
» Mais la Cour de Parlement aduertie d
» telle inhumanité, le fit remettre en ſe
» pulture honorable, dans le cloiſtre
» couuent. Cela me fait croire,

» rant. Si vo…
» les Eſtudians en l'Vniverſit
» toient ennemis des Mand
» l'entrepriſe que faiſoyent c
» les gens d'Egliſe, & Maiſ
» verſité : ſe fourrans par le
» eſtre confeſſeur des Roy
» entreprenans auſſi les lectu
» ſur les maiſtres Regens de
» Dont maiſtre Iehan ſe v
» d'eux, ſous la perſonne
» blant, tant au Romans de
» vne Satyre faite contre le
» lée Teſtament, & Cod
» une copie que i'ay, (eſ
» cens ans) *Status mund*
» *gentium*. I'ay mis toutes
» que toy (lecteur) en
» plaira ».

Le ROMAN DE LA Ros
… Moulinet

Moraliſé clair & net,
Tranſlaté de Vers en Proſe
Par voſtre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monſieur, que le Langage des Exemplaires imprimés du ROMAN DE LA ROSE, n'eſt pas conforme à celui des Manuſcrits. On l'a changé en un François plus moderne (1) : & de-là vient que les Imprimés différent beaucoup les uns des autres; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Paſquier dans ſes RECHERCHES blâme Marot d'en avoir fait une réviſion : il s'explique encore plus fortement dans ſes LETTRES. *Il n'y a homme docte entre nous*, dit-il (2), *qui ne liſe les doctes eſcrits de Maiſtre Alain Chartier..... & qui n'embraſſe le Romant de la Roſe; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'euſt voulu habiller à la moderne Françoiſe.* Cependant il eſt certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a altéré les Manuſcrits, auſſi-bien que les Copies imprimées : & il eſt très-difficile d'en trouver, qui ayent échappé à la diligence indiſcrete de ces Reviſeurs. Ils ont crû rendre l'Ouvrage meilleur, & ils

(1) La Croix du Maine.
(2) Livre II. dans la Lettre à M. Cujas, pag. 104. & 105.

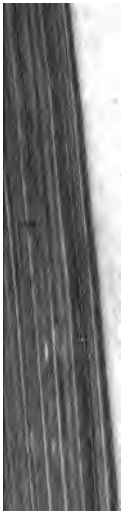
» les Eſtudians en l'Vn
» toient ennemis des
» l'entrepriſe que faiſo
» les gens d'Egliſe, &
» verſité : ſe fourrans p
» eſtre confeſſeur des
» entreprenans auſſi les
» ſur les maiſtres Rege
» Dont maiſtre Iehan
» d'eux, ſous la perſo
» blant, tant au Roman
» vne Satyre faite contr
» lée Teſtament, & C
» une copie que i'ay, (
» cens ans) *Status mu*
» *gentium*. I'ay mis tout
» que toy (lecteur) e
» [illegible] cc.

MAN DE LA R

imperfection. C'eſt à
choſe que ſi l'on s'av
revoir nos Auteurs du
ziéme ſiécle, pour les
maniére d'écrire. Mais
ſiez mieux juger, Mo
différence qu'il y a en
imprimés & les plus a
j'ajoûterai ici le comme
DE LA ROSE, tel qu'il
Manuſcrit de la Biblic
qui eſt très-bien écrit ſu
de fort jolies figures e
une marque de ſon anti
côté l'Edition imprimée
de voir un lambeau. V
par-là du génie, & du ſ
de Lorris.

[redacted]

ISCRIT D'OXFORD.	DE GALLIOT DU PRE'.
commence le romanz le la rose	*Cy est le rommant de la rose*
t d'amour est toute e.	*Ou tout lart damours est enclose.*
gens dient que en songes	Maintes gens vont disant que songes
bles non & mansonges	Ne sont que fables & mensonges
nuet tels Songes songier	Mais on peult tel songe songer
nt mie mensongier	Qui pourtant nest pas mensonger
apres bien aparant	Ains est apres bien apparent
bien traire agarant	Si en puis trouuer pour garant
qui ot nom macrobes	Macrob vng acteur treaffable
it pas songes alobes	Qui ne tient pas songes à fable
cript la uision	Aincoys escript la vision
t au roy Cyprion.	Laquelle aduind a Scipion.
es cuide ne qui die	Quiconques cuyde ne qui die
ur ou musardie	Que ce soit vne musardie
que songes auiegnent	De croire qu'aucun songe aduienne
ldra pour fol me tiegnent	Qui vouldra pour fol si mentienne,
it moy ai ie fiance	Car quant a moy iay confiance
cit segnefiance	Que songe soit signifiance
aus gens ou des ainuis	Des biens aux gens & des ennuitz
sieurs songent dennuis	La raison, on songe par nuytz
hoses couuertement	Moult des choses couvertement
puis aportement.	Quon voit apres appertement
ne an de mon aage	Sur le vingtiesme an de mon eage
amours prent le paage	Au point quamours prent le peage
ens couchie mestoie	De ieunes gens, coucher malloye
com ie soloie	Vne nuyt comme ie souloye
moie mout forment	Et de fait dormir me conuint
ge en mon dormant	En dormant vng songe maduint
ns bel & mout me plut	Qui fort beau fut a aduiser
	Comme vous orrez deviser
	Car en aduisant moult me pleut
onge onqs riens nut	Et oncques rien au songe neut



Comment ie veuil que cis romans

Soit apele que ie commans
Ce est li romans de la rose

Ou lart damours est toute enclose

La matiere en est bonne & nueue
Or doins Diex que en gre la resoiue
Celle pour cin ie lai enpris
Cest celle qui tant a de pris
Et tant est digne destre amee

Quelle doit estre rose clamee.

mant
Soit appelle s
Que cest le
rose
Ou lart da
close.
La matiere
ble
Dieu doint
ble
A celle pou
C'est une d
Qui tant e
mee
Quelle doi

[redacted]

BILLET

A MADAME

E LA PERRINE.

NVOYE ſavoir ſi la fatigue que vous
ntes hier, ne fut pas auſſi grande que
iſir de voir la Cérémonie (1). Si vous
eu la compagnie des Chanoines, com-
e n'en doute point, je ne vous plains
Ils ont des remedes contre l'ennui &
ngueur qu'on trouve en ces ſortes d'oc-
ns. Le Doyen de Guernezey diſoit,
dit CHANOINE *du* HOSPITALIER ;
leur Inſtitution, & celui qui ne ſeroit
bonne chere à ſon hote, donne matiere
i dévoir, & mérite de perdre ſon Ca-
icat : danger, que Monſieur barre d'a
ais couru. Je ſouhaiterois que vous eu-
ſouvent ſon commerce : je crois que
ui de Monſieur Breval ne peut être que
-bon, & que vous vous ſerez aſſez bien
ivée des graces que le Seigneur fait à
i Egliſe.

(1) Le Commencement de la Reine, [illegible]
l'Egliſe Collegiale de Weſtminſter.

A LA MES

J'Ai d'excellent pain ; je n'a
beurre aujourd'hui , & je
fournir ma part du déjeûner
de Montandre (1) employero
cœur une partie de ſon gain
Je ne ſai ſi c'étoit aujourd'hui
petite troupe déjeûnante devo
bler. Quelque travers qu'il y ai
prit des Femmes , il n'y en
pour leur rendre un Vieillard
& je crois qu'on peut ſe paſſ
par tout , hormis au jeu, où
ne déplait jamais à l'heure qu'il
retrouve ſes déſagrémens quand
& payé.

(1) M. le Marquis de Montandre.

LETTRE

A MONSIEUR

SILVESTRE.

VOus ne ſauriez croire la joye que j'ai eue de voir arriver le Pâté. Outre qu'un Pâté de Perdrix eſt conſidérable par lui-même, il m'a rappellé l'idée de Mylord Montaigu, la vôtre, celle de toute la bonne compagnie qui eſt à Boughton, & m'a fait imaginer vivement toutes les beautés que je n'y ai pas vûes. J'en ſuis informé par tous ceux qui y ont été. Mylord Gallway, bon connoiſſeur en toutes choſes, m'a dit, que la Caſcade de Boughton eſt la plus parfaite & la plus achevée qu'il ait vûe : qu'il y a de plus grandes Piéces d'Eau à Verſailles & à Chantilly ; mais que s'il avoit à donner un modelle de ces ſortes d'ouvrages-là, il donneroit la Caſcade de Boughton au préjudice de toutes les autres. Monſieur le Coq en a fait la deſcription dans une fort grande Lettre : Monſieur de Montandre en parle à peu près comme eux.

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de ſon

tion , &
ſouvent de la ſorte. Je
une eſpéce d'ingratitude à faire de
tions ſi délicates. Quelque va
puiſſe y avoir, je veux croire qu
a ſongé premierement à moi, &
l'avez fait ſouvenir de temps en
deſſein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite, M
la Pierre eſt arrivé, qui m'a d
Pêches, *qui valent onze Cisés*,
comme les Eſpagnols, quand
faire valoir les préſens qu'ils reç
douleurs que je reſſens préſen
rappellent à mon mal. Je vo
que vous m'euſſiez guéri avec
Boughton, les Perdreaux, les
Si vous étiez ici il ne ſeroit b

BILLET

A MADAME

LA PERRINE.

QUAND je joue chez vous, je perds ûrement ; mais j'ai la consolation ous gagnez quelque chose de ce que s : quand je joue ailleurs, j'ai le dé- que ce n'est pas vous qui gagnez rgent, & la peur que vous ne per- ez vous le vôtre. Mandez-moi s'il a permis d'y faire ma fonction ordi- j'entens de perdre au jeu : car pour *ainetés*, mot consacré par Madame n, j'en crois être exempt.

JE croyois vous fair
idées innées (1) ;
peine allez-vous aux *Ax*
ſcience : Salomon, le p
mes, a dit que la ſcien
de chair. Ne pouvant réj
mes, il eſt de l'honnêteté
ce de ne la pas affliger.
d'une Guinée ou la Gu
voit mériter aujourd'hui
votre maiſon ; je tâcher
ce mérite-là : non pas p
par la maniére honnête &
rois à le perdre.

(1) M. de Saint-Evremond liſoi
Traité *de l'Entendement* de M. Locke.

BILLET

A MONSIEUR

SILVESTRE.

IL y a environ dix ans que Mylord Montaigu nous apprit, à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je penſois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coutumes des Romains ; il s'en falloit Feſtus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas ſi bien. *Depontani*, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du *Pont* dans la Riviere. Ce diſcours m'allarma ; jugez ſi je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres appréhenſions :

Urget præſentia Turni.

Je ſupplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de temps que la nature le permettra. Pour vous, Monſieur le Docteur, qui devez avoir ſoin de ma vieille maſſe, & la

B I L L

A MADAME

DE LA PERF

JE fais tout ce que je puis pc
jeune, & n'en puis venir à
ge au Collége, je retourne à
Grammaire ; & tout cela inu
Betty, toute jeune qu'elle eſt
défaire de trois ou quatre ans,
lire les DECISIONS DE L'ACA
fort propres à rappeller, du n
de la jeuneſſe. A parler ſérieuſ
y verrez cent vétilles de Langu
ceſſaires à qui veut parler Fra

aviez quelque partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur, Oui, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet ſeroit pourtant beaucoup mieux.

A LA MESME.

Monsieur Rouviere a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles : à l'âge où je ſuis, il faut faire un préſent plus conſidérable ; je vous en envoye cinq. Je ne ſerois pas en peine des faveurs, ſi j'en ſavois faire un bon uſage. Mandez-moi ce que vous ferez après dîner. Je ſignois toutes mes Lettres à Madame Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme Don Quichotte les ſiennes à Dulcinée ; Le Chevalier de la triste figure : elle ſignoit les ſiennes comme Dulcinée, à Don Quichotte.

S I L V E -

STANCES IRREGUL

DOCTEUR aux regar
Qui par vos rayons de ſanté
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

✣

Anti-baſilic dont la vûe
Sait guérir comme l'autre t
Qui vous a fait tant retarde
Docteur, venez me regar

✣

Depuis le premier de Nov
J'ai gardé tous les jours la
Dans un état fort ennuyeu

peine je la voi que j'en ſens les effets.

ndons graces au Ciel de nous trouver en vie
ns le temps qu'on travaille à détruire la Mort,
que Silveſtre, au moins, détruit la maladie.
uvions-nous eſpérer jamais un ſi beau ſort ?

ais quelqu'un me dira ; cette même nature
ui nous fait voir le jour, méne à la ſépulture ;
Et malgré tous ces beaux diſcours,
On meurt, & l'on mourra toujours.

uoi ! Veux-tu, par le vrai, te rendre miſéra-
ble ?
eux-tu donc voir, par lui, ſans ceſſe tes mal-
heurs ?
Souvent le faux donne un bien véritable,
Chacun, au faux, peut trouver ſes douceurs :
Si vous ôtez du monde les Erreurs,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silveſtre, moins ingénieux,
Quitteroit le talent de plaire,
Et prenant un air ſérieux,
A ſon naturel tout contraire,
Ne guériroit plus par ſes yeux,

Sut donner de ſi beau
A ſon opinion nouvel
Que le vrai, tout co
N'oſoit paroître de va

*

O toi, qui cauſes nos e
Indiſcrete & déſagréab
Vérité ; cache-toi dans le fon
Et nous laiſſe goûter les douc

(1) M. Aſgil. Voyez ci-deſſus,

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE.

JE vous ſouhaite une bonne année. Souhaiter eſt la ſeule choſe que je puis faire : vous vouliez pourtant, je ferois quelque choſe de plus ; ce ſeroit de vous doner un repas avec Monſieur Silveſtre. Si euſſe crû vous trouver chez vous, je vous urois porté le ſouhait que je vous envoye.)n ne vous trouve jamais. J'ajoûterai ſix 'ers à ma Proſe.

Puiſſent les bonnes deſtinées
Me donner dix ou douze années !
Puiſſiez-vous avoir en effet
Eſprit content, ſanté parfaite,
Et tout le bien que vous ſouhaite
La Marquiſe de Gouvernet.

JE ſuis bien tâche de ne m
vé au logis, quand vous m
neur d'y envoyer. Mandez-mo
que ſervice à vous rendre ;
vous gardez la maiſon, je n
pas de m'y rendre. Diſpoſez
qui paſſe les nuits auſſi mal q
par des cauſes bien différentes
mies. Puiſſiez-vous perdre le
blement ! je ſuis au déſeſ
plus capable de vous les ôte

Je vous tirerois de l'épreu
D'être long-temps ſage & v
Ne pouvant devenir l'objet de v
Puiſſiez-vous la faire touj

(1) Voyez ci-deſſus, page 286.

Sur la tyrannie de la Raiſon.

LA Raiſon eſt d'un triſte uſage :
Qu'il eſt ennuyeux d'être ſage !
De vivre toujours gravement
Sous les ordres du jugement ;
De réfléchir toute ſa vie
De peur de faire une folie !

✣

L'Amour n'eut jamais de liens,
Raiſon, ſi fâcheux que les tiens :
En amour, on aime ſes peines ;
Raiſon, tu combats nos deſirs,
Contrains ou choques nos plaiſirs ;
C'eſt de toi proprement que nous portons les chaînes.

✣

C'eſt toi qui cauſes les rigueurs,
Que nous trouvons avec les Dames :
Tu mets le ſcrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs ;
Sans toi, ſans toi, l'Amour n'auroit que des douceurs.

✣

A MAD.

DE LA PE

MANDEZ-MOI
la même réſolu
hier pour la viſite de l

Femme eſt un Anima.
Mais de ſa nature m

dit un ancien Poëte. V
d'*aimable* : comme vo
défauts du ſexe, le der
che pas.

A LA MESME.

MADAME Bond ſera chez elle : ſi vous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver auſſi, & de vous y faire le compliment que Madame Mazarin me faiſoit faire au Roy ; *très-humble & très-obéiſſant ſerviteur* (1).

(1) Madame Mazarin railloit ſouvent M. de Saint-Evremond ſur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé *s'il étoit amoureux*, il fit une profonde révérence & dit, qu'*il étoit ſon très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.*

A MONSIEUR

MAGAL

Du Conſeil d'Eta
Royale Monſeig
Duc de To

QUE vous êtes he
Il y a plus de t
l'honneur de vous con
vous ont fait acquérir
vous ont fait avoir be
ce, beaucoup de confi
avoir rien ôté de la vi
de l'eſprit : les mienn
ſes à la vérité, m'ont

ıe moi la beauté & la délica-
ıa Langue. Il eſt vrai que preſ-
s les Nations de l'Europe au-
tagé cette honte-là, car il n'y
ıt dont vous ne parliez la lan-
legamment que leurs plus beaux
ſauroient faire.

s aurai fait beaucoup de tort
nion qu'avoit Monſieur le Mar-
ccini (1) de votre diſcerne-
ı réputation que vous m'avez
nner auprès de lui, aura gâté
On eſt fort ſatisfait de lui en
r; de ſa perſonne, de ſon pro-
de ſa converſation. J'y ai trou-
'agrément qu'on pourroit deſi-
ſieur le Cavalier Giraldi, qui
ci avec tout le monde, lui don-
ſes connoiſſances, dont il n'aura
quand il voudra ſe montrer :
ce le met hors d'état d'avoir
: bons offices. Avant que de
vous ſupplierai, Monſieur, de
ir auprès de S. A. R. la pro-
onnoiſſance que je conſerverai
ernier moment, de toutes les
'elle a eues pour moi. Je dois
lités de ſon bon vin de Floren-

(1) Extraordi-
Duc. Il étoit
gleterre pour
complimenter la Reine ſur
ſon avénement à la Cou-
ronne.

aurez la bo...
mandeur Del Bene, de l'...
rai toute ma vie pour ſon n
vous donnerai point de no
rances des ſentimens que v
inſpirer, dès le moment qu
neur de vous connoître. J
l'état où je me trouve depuis
ces ſix Vers que j'ai fait au
vous l'expliqueront.

Je vis éloigné de la France,
Sans beſoin & ſans abondance
Content d'un vulgaire deſtin :

✠

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe ;
J'aime la vie & n'en crains pas l

que la ceſſation de la douleur eſt la
icité de ceux qui ſouffrent. Je trouve
ie la mienne eſt ſuſpendue, quand je
is aſſez heureux pour vous entretenir.

BILLET

A MONSIEUR

ILVESTRE (1).

DOCTEUR, mandez à vos amis
Pourquoi nos fameux appétits
Ne ſont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas,
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ſes repas.
Pour les ſauver de la moleſſe
Où méne la délicateſſe,
Défendez-leur les Perdreaux,
Les Cailles, & les Faiſandaux.
Et, ſi vous pouvez, qu'on les livre
ux amis du Mylord qui n'ont pas pû le ſuivre;
ens par l'âge affoiblis, débiles eſtomacs,
e pouvant digérer que des mets délicats.

(1) M. Silveſtre étoit alors à la campagne, avec Myd Montaigu.

les (1),
Et ne les quittez point ſans les
Sur l'appétit tout mon bo
J'aimerois mieux, célèb
Et renommé Vaſſor, vo
Que les Etats du plus grand R

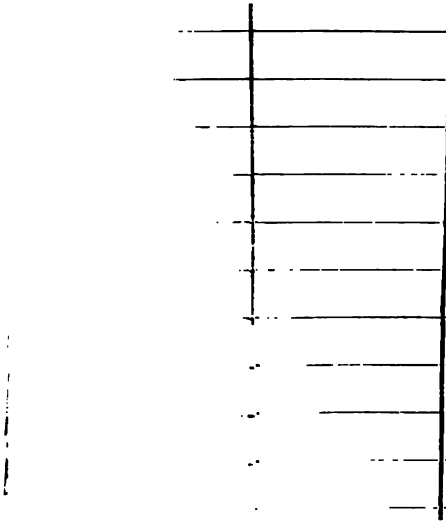
B I L L

A MADA

DE LA PE

AUCUN vin ne me f
D'aucun mets je ne ſuis
Que puis-je faire dans la

Je n'aime plus que l'harmonie
Ta voix au claveſſin puiſſe-t-elle être unie,
Pour entendre les doux accords
Qu'on promet aux ames ſans corps.

Je ſuis fort mal; & j'ai raiſon de me préparer des plaiſirs en l'autre monde : puiſque le goût & l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas eſpérer beaucoup en celui-ci.

Fin du ſixiéme Volume.